



mber—

840

LE

MAITRE D'ARMES

PAR

Alexandre Dumas.

1

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1840

— Ah! pardieu! voilà un miracle, me dit Grisier en me voyant paraître sur la porte de la salle d'armes où il était resté le dernier et tout seul.

En effet, je n'avais pas remis le pied au faubourg Montmartre, n° 4, depuis le soir où Alfred de Nerval nous avait raconté l'histoire de Pauline.

— J'espère, continua notre digne professeur avec sa sollicitude toute paternelle pour ses anciens écoliers, que ce n'est pas quelque mauvaise affaire qui vous amène ?

— Non, mon cher maître, et si je viens vous demander un service, lui répondis-je, il n'est pas du genre de ceux que vous m'avez parfois rendus en pareil cas.

— Vous savez que, pour quelque chose que ce soit, je suis tout à vous. Ainsi parlez.

— Eh bien ! mon cher, il faut que vous me tiriez d'embarras.

— Si la chose est possible, elle est faite.

— Aussi je n'ai pas douté de vous.

— J'attends.

— Imaginez-vous que je viens de passer un traité avec mon libraire, et que je n'ai rien à lui donner.

— Diable !

— Alors je viens à vous pour que vous me prêtiez quelque chose.

— A moi?

— Sans doute, vous m'avez raconté cinquante fois votre voyage en Russie.

— Tiens, au fait.

— Vers quelle époque y étiez-vous?

— Pendant 1824, 1825, 1826.

— Justement pendant les années les

plus intéressants : la fin du règne de l'empereur Alexandre, et l'avénement au trône de l'empereur Nicolas.

— J'ai vu enterrer l'un et couronner l'autre. Eh mais! attendez donc!

— Que je le savais bien!...

— Une histoire merveilleuse.

— C'est ce qu'il me faut.

— Imaginez donc..... Mais mieux que cela; avez-vous de la patience?

— Vous demandez cela à un homme qui passe sa vie à faire des répétitions.

— Eh bien! alors attendez. — Il alla à une armoire et en tira une énorme liasse de papiers. — Tenez, voilà votre affaire.

— Un manuscrit, Dieu me pardonne!

— Les notes d'un de mes confrères qui était à Saint-Pétersbourg en même temps que moi, qui a vu tout ce que j'ai vu, et en qui vous pouvez avoir la même confiance qu'en moi-même.

— Et vous me donnez cela?

— En toute propriété.

— Mais c'est un trésor.

— Où il y a plus de cuivre que d'argent, et plus d'argent que d'or. Tel qu'il est enfin, tirez-en le meilleur parti possible.

— Mon cher, dès ce soir je vais me mettre à la besogne, et dans deux mois...

— Dans deux mois?...

— Votre ami se réveillera un matin, imprimé tout vif.

— Vraiment?

— Vous pouvez être tranquille.

— Eh bien! parole d'honneur, ça lui fera plaisir.

— A propos, il manque une chose à votre manuscrit.

— Laquelle?

— Un titre.

— Comment, il faut que je vous donne aussi le titre?

— Puisque vous y êtes, mon cher, ne faites pas les choses à moitié.

— Vous avez mal regardé, il y en a un.

— Où cela?

— Sur cette page, — voyez: — *Le Maître d'Armes* ou *Dix-Huit Mois à Saint-Pétersbourg*.

— Eh bien! alors, puisqu'il y est, nous le laisserons.

— Ainsi donc?

— Adopté.

Grâce à ce préambule, le public voudra bien se tenir pour averti que rien de ce qu'il va lire n'est de moi, pas même le titre.

D'ailleurs, c'est l'ami de Grisier qui parle.

I

J'étais encore dans l'âge des illusions, je possédais une somme de 4,000 francs, qui me paraissait un trésor inépuisable, et j'avais entendu parler de la Russie comme d'un véritable Eldorado pour tout artiste un peu supérieur dans son art : or, comme je ne manquais pas de confiance

en moi-même, je me décidai à partir pour Saint-Pétersbourg.

Cette résolution une fois prise fut bientôt exécutée : j'étais garçon, je ne laissais rien derrière moi, pas même des dettes; je n'eus donc à prendre que quelques lettres de recommandation et mon passeport, ce qui ne fut pas long, et huit jours après m'être décidé au départ, j'étais sur la route de Bruxelles.

J'avais choisi la voie de terre, d'abord parce que je comptais donner quelques assauts dans les villes où je passerais, et défrayer ainsi le voyage par le voyage même; ensuite parce que, enthousiaste de notre gloire, je désirais visiter quelques-uns de ces beaux champs de bataille, où

je croyais que, comme au tombeau de Virgile, les lauriers devaient pousser tout seuls.

Je m'arrêtai deux jours dans la capitale de la Belgique; le premier jour j'y donnai un assaut, et le second jour j'eus un duel. Comme je me tirai assez heureusement de l'un et de l'autre, on me fit pour rester dans la ville des propositions fort acceptables, que cependant je n'acceptai point : j'étais poussé en avant.

Néanmoins je m'arrêtai un jour à Liége; j'avais là aux archives de la ville un ancien écolier, près duquel je ne voulais pas passer sans lui faire ma visite. Il demeurait rue Pierreuse : de la terrasse de sa maison, et en faisant connaissance avec le vin du

Rhin, je pus donc voir la ville se dérouler sous mes pieds, depuis le village d'Herstall, où naquit Pepin, jusqu'au château de Ranioule, d'où Godefroy partit pour la Terre-Sainte. Cet examen ne se fit pas sans que mon écolier me racontât sur tous ces vieux bâtiments cinq ou six légendes plus curieuses les unes que les autres ; une des plus tragiques est, sans contredit, celle qui a pour titre *le Banquet de Varfusée*, et pour sujet le meurtre du bourgmestre Sébastien Laruelle, dont une des rues de la ville porte encore aujourd'hui le nom.

J'avais dit à mon écolier, au moment de monter dans la diligence d'Aix-la-Chapelle, mon projet de descendre aux villes célèbres et de m'arrêter aux champs de

bataille fameux; mais il avait ri de ma prétention et m'avait appris qu'en Prusse on ne s'arrête pas où on veut, mais où veut le conducteur, et qu'une fois enfermé dans sa caisse, on est à son entière disposition. En effet, de Cologne à Dresde, où mon intention bien positive était de rester trois jours, on ne nous tira de notre cage qu'aux heures des repas, et juste le temps de nous laisser prendre la nourriture strictement nécessaire à notre existence. Au bout de trois jours de cette incarcération, contre laquelle au reste personne ne murmura, tant elle est convenue dans les États de sa majesté Frédéric-Guillaume, nous arrivâmes à Dresde.

C'est à Dresde que Napoléon fit, au mo-

ment d'entrer en Russie, cette grande halte de 1812, où il convoqua un empereur, trois rois et un vice-roi; quant aux princes souverains, ils étaient si pressés à la porte de la tente impériale, qu'ils se confondaient avec les aides-de-camp et les officiers d'ordonnance; le roi de Prusse fit antichambre trois jours.

Tout est prêt pour rendre à l'Asie ses invasions de Huns et de Tartares. Des bords du Guadalquivir et de la mer de Calabre, six cent dix-sept mille hommes, criant : *Vive Napoléon!* en huit langues différentes, ont été poussés par la main du géant jusqu'aux bords de la Vistule; ils traînent avec eux treize cent soixante-douze pièces de canon, six équipages de

pont, un équipage de siège; à leur tête marchent quatre mille voitures de vivres, trois mille caissons d'artillerie, quinze cents voitures d'ambulance et douze cents troupeaux, et partout où ils passent, les acclamations de l'Europe les accompagnent.

Le 29 mai, Napoléon quitte Dresde, ne s'arrête à Posen que pour dire quelques paroles amies aux Polonais, dédaigne Varsovie, séjourne à Thorn le temps qui lui est strictement nécessaire pour visiter les fortifications et les magasins, descend la Vistule, laisse à sa droite Friedland au glorieux souvenir, et enfin arrive à Kœnigsberg d'où, en descendant vers Gumbinnen, il passe en revue quatre ou cinq

de ses armées. L'ordre du mouvement est donné : tout l'espace qui s'étend de la Vistule au Niémen se couvre d'hommes, de voitures et de fourgons ; le Pregel, qui coule d'un fleuve à l'autre comme une veine qui communiquerait avec deux grandes artères, se couvre de bateaux de vivres. Enfin, le 23 juin avant le jour, Napoléon arrive à la lisière de la forêt prussienne de Pilwiski ; une chaîne de collines s'étend devant lui, et de l'autre côté de ces collines coule le fleuve russe. L'empereur, qui est venu jusque-là en voiture, monte à cheval à deux heures du matin, arrive aux avant-postes près de Kowno, prend le bonnet et la capote d'un chevau-léger polonais, et part au galop avec le général Haxo et quelques hommes pour reconnaître lui-même le

fleuve; en arrivant sur les bords, son cheval s'abat et le jette à quelques pas de lui sur le sable : — C'est d'un mauvais présage, dit Napoléon en se relevant; un Romain reculerait.

La reconnaissance est faite : l'armée gardera tout le jour ses positions qui la cachent aux yeux de l'ennemi; puis la nuit, l'armée passera le fleuve sur trois ponts.

Le soir venu, Napoléon se rapproche du Niémen; quelques sapeurs traversent le fleuve dans une nacelle, l'empereur les suit des yeux dans l'ombre où ils s'enfoncent; ils abordent et descendent sur la rive russe : l'armée ennemie, qui était là la veille, semble s'être évanouie. Au bout

d'un instant de silence et de solitude, un officier de Cosaques se présente : il est seul et paraît étonné de trouver à cette heure des étrangers sur la rive du fleuve.

— Qui êtes-vous? demande-t-il.

— Français, répondent les sapeurs.

— Que voulez-vous?

— Passer le Niémen.

— Que venez-vous faire en Russie?

— La guerre, pardieu!

A cette déclaration du héraut subalterne, le cosaque, sans répondre, pique des deux dans la direction de Vilna, et disparaît comme une vision nocturne. Trois coups de feu le poursuivent sans

l'atteindre, Napoléon tressaille à ce bruit : la campagne est ouverte.

L'empereur ordonne aussitôt à trois cents voltigeurs de traverser le fleuve pour protéger l'établissement des ponts ; en même temps des officiers d'ordonnance sont envoyés sur tous les points. Alors les masses françaises s'ébranlent dans l'obscurité et s'avancent, cachées par les bois et se courbant dans les seigles ; la nuit est si profonde que les têtes de colonne sont arrivées à deux cents pas du fleuve sans être aperçues de Napoléon ; il entend seulement un bruit sourd pareil à celui d'un ouragan qui s'approche ; il s'élance de ce côté ; le mot halte ! répété à voix basse, s'étend sur toute la ligne ; on

n'allume aucun feu, le silence est ordonné, chacun se couchera à son rang, le fusil sur le bras. A deux heures du matin, les trois ponts étaient jetés.

Le jour paraît, la rive gauche du Niémen est couverte d'hommes, de chevaux et de voitures; la rive droite est déserte et morne; le terrain lui-même, en devenant russe, semble changer d'aspect. Tout ce qui n'est pas forêt sombre est un sable aride.

L'empereur sort de sa tente placée au sommet de la colline la plus élevée et au centre de cette multitude; aussitôt les ordres sont donnés, les aides-de-camp s'élancent vers les points désignés, divergeant comme les rayons d'une étoile.

Presque en même temps ces masses confuses s'ébranlent, se réunissent par corps d'armée, s'allongent en colonnes, et, se tordant selon la sinuosité du terrain, semblent autant de rivières qui descendent vers le fleuve.

Au moment où les trois avant-gardes mettaient le pied sur le territoire russe, l'empereur Alexandre acceptait un bal qu'on lui donnait à Vilna, et dansait avec madame Barclay de Tolly, dont le mari commandait en chef son armée. Il avait appris à minuit, par l'officier de Cosaques qu'avaient rencontré nos sapeurs, l'arrivée de l'armée française sur le Niémen, mais il n'avait pas voulu interrompre la fête.

A peine l'avant-garde a-t-elle mis le

pied, par le triple passage qui lui est ouvert, sur la rive droite du Niémen, que Napoléon s'élance, suivi de son état-major, sur le pont du milieu et le traverse à son tour. Arrivé sur l'autre bord, il s'inquiète, il s'étonne : cet ennemi qui lui échappe, semble plus menaçant par son absence qu'il ne le serait par sa présence; en ce moment, il s'arrête, il a cru entendre le canon; il se trompe, c'est le tonnerre; un orage s'amasse sur l'armée, le temps se couvre et s'assombrit comme si la nuit était près de descendre. Napoléon ne peut résister à son impatience, il s'entoure de quelques hommes seulement, s'élance dans cette atmosphère grisâtre, et, courant de toute la vitesse de son cheval, disparaît au milieu d'une forêt. Le temps

continue de se couvrir. Au bout d'une demi-heure, on voit revenir l'empereur à la lueur d'un éclair : il a fait plus de deux lieues sans rencontrer âme qui vive. En ce moment, l'orage éclate; Napoléon va chercher un abri dans un couvent.

Vers les cinq heures du soir, tandis que l'armée continue de passer le Niémen, Napoléon,.que cette solitude tourmente, s'avance jusqu'à la Wilia qu'il rencontre à un quart de lieue au-dessus de l'endroit où elle se jette dans le Niémen ; les Russes, en se retirant, ont brûlé le pont, il serait trop long d'en rétablir un autre : les chevau-légers polonais trouveront un gué.

A l'ordre de Napoléon, un escadron de cavalerie se jette dans la rivière; d'abord

l'escadron conserve ses rangs, ce qui donne quelque espoir; peu à peu hommes et chevaux s'enfoncent davantage, ils perdent pied, mais n'en poussent pas moins en avant; bientôt, malgré leurs efforts, ils se débandent. Arrivés au milieu de la rivière, la violence du courant les emporte; quelques chevaux déjà ont disparu; les autres épouvantés hennissent en signe de détresse; les hommes luttent et se débattent, mais la force de l'eau est telle qu'ils sont emportés. A peine quelques-uns parviennent-ils à atteindre l'autre bord, le reste s'enfonce et disparaît aux cris de *vive l'empereur!* et ce qui reste de l'armée sur le Niémen voit arriver à elle des cadavres flottants d'hommes et de chevaux qui lui apportent des nouvelles de son avant-garde.

Il fallut à l'armée française trois jours entiers pour passer le fleuve.

En deux jours, Napoléon gagne les défilés qui protègent Vilna; il espère que l'empereur Alexandre l'aura attendu dans cette belle position pour défendre la capitale de la Lithuanie; les défilés sont déserts, il ne peut en croire ses yeux; les avant-gardes les ont déjà traversés sans obstacle; il s'emporte, il accuse, il menace; l'ennemi est non-seulement insaisissable, mais encore invisible. C'est un plan convenu, c'est une retraite préméditée, car il connaît les Russes pour avoir eu affaire à eux, et, quand ils ont reçu l'ordre de combattre, ce sont des murailles vivantes qu'on renverse, mais qui ne reculent pas.

Cependant, quelque danger qu'elle cache, il faut bien profiter de la retraite de l'ennemi. Napoléon se place au milieu des Polonais, et fait avec eux son entrée dans Vilna. A la vue de ceux qu'ils regardent comme leurs compatriotes, et de celui en qui ils espèrent comme dans un sauveur, les Lithuaniens accourent avec des cris de joie et d'enthousiasme ; mais Napoléon soucieux traverse Vilna sans rien voir, sans rien entendre, et court aux avant-postes qui ont déjà dépassé la ville ; là enfin, il a nouvelle des Russes : le 8e hussards qui s'est imprudemment, et sans être soutenu, enfoncé dans un bois, y a été taillé en pièces. Napoléon respire, il n'a donc point affaire à une armée de fantômes ; l'ennemi s'est retiré dans la direc-

tion de Drissa; Napoléon lance après lui Murat et sa cavalerie, puis il revient à Vilna prendre possession du palais qu'Alexandre a quitté la veille.

Napoléon s'y arrête pour mettre au courant son travail arriéré. Quant à son armée, elle continuera de marcher en avant sous les ordres de ses capitaines; puisque l'armée russe existe, c'est à eux de la joindre. Nos convois, nos fourgons, nos ambulances ne sont pas encore arrivés; n'importe, ce qu'il faut avant tout, c'est une bataille, car une bataille sera une victoire, et Napoléon pousse quatre cent mille hommes dans un pays qui n'a pas pu nourrir Charles XII ni ses vingt mille Suédois.

Aussi, les nouvelles les plus désastreu-

ses lui arrivent-elles de tous côtés : l'armée, qui manque de vivres, ne peut subsister que par le pillage, encore le pillage est-il insuffisant; alors, quoique dans un pays ami, on menace, on frappe et on brûle; c'est par accident sans doute que ce dernier malheur arrive, mais des villages tout entiers sont victimes de ces accidents. Et, malgré tout cela, l'armée souffre; déjà le découragement s'y met : on parle de jeunes conscrits, moins accoutumés aux privations que leurs vieux camarades, qui, voyant se dérouler devant eux de longs jours de souffrance pareils à ceux qu'ils viennent de passer, se sont appuyés le front sur leur fusil, et se sont fait sauter la cervelle au milieu des chemins. Enfin, on dit que sur la route on

ne voit que caissons abandonnés, que fourgons ouverts et pillés comme s'ils avaient été pris par l'ennemi, car plus de dix mille chevaux sont morts, tués par les seigles verts qu'ils ont mangés.

Napoléon écoute tous ces rapports en feignant de n'y pas croire. A quelque heure qu'on entre chez lui, on le trouve couché sur d'immenses cartes, essayant de deviner la route que l'armée russe va suivre; à défaut de nouvelles positives, son génie l'illumine et il croit avoir pénétré le plan d'Alexandre. La patience du czar tient à ce que les Français n'ont point encore foulé le sol de la vieille Russie, et ne marchent que sur des conquêtes modernes; mais, sans doute, il réunira tous ses efforts pour défendre la Moscovie.

Or, la Moscovie ne commence qu'à quatre-vingts lieues plus loin que Vilna. Ce sont deux grands fleuves qui tracent ses limites : l'un est le Borysthène, l'autre est la Douïna ; l'un prend sa source au-dessus de Viasma, et l'autre près de Toropez ; tous deux coulent sur un espace de soixante lieues à peu près de l'est à l'ouest, dans une ligne parallèle, aux deux côtés de cette grande chaîne de montagnes dont ils baignent les deux versants qui, s'étendant des monts Krapacs aux monts Ouraliens, forment l'épine dorsale de la Russie. Tout à coup, à Polosk et à Orkha, ils s'écartent brusquement l'un à droite et l'autre à gauche, la Douïna pour aller se jeter à Riga dans la Baltique, le Borysthène pour aller se jeter à Cherson dans la mer Noire ; mais,

avant de se séparer ainsi, ils se resserrent une dernière fois, enfermant entre eux Smolensk et Vitespk, ces deux clés de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Il n'y a plus à en douter, c'est là qu'Alexandre attendra Napoléon.

Dès-lors, tout est expliqué à l'empereur : Barclay de Tolly se retire par Drissa sur Vitespk, et Bagration par Borisoff sur Smolensk ; là, ils vont se réunir pour fermer à la France l'entrée de la Russie.

Aussitôt, les ordres sont donnés en conséquence : Davoust s'emparera du Borysthène, et, avec le roi de Westphalie qui vient d'être mis sous ses ordres, essaiera de gagner du chemin sur Bagration, en

arrivant à Minsk avant lui; Murat, Oudinot et Ney poursuivront Barclay de Tolly; et lui, Napoléon, avec son armée d'élite, avec l'armée d'Italie, l'armée bavaroise, la garde impériale, les Polonais, cent cinquante mille hommes enfin, passera entre les deux corps, et fera une pointe rapide, prêt à se réunir, ou à Davoust, ou à Murat, soit qu'ils aient besoin de secours pour ne pas être vaincus, soit qu'ils aient besoin d'aide pour achever de vaincre.

Une querelle de préséance entre Davoust et le roi de Westphalie laisse une issue à Bagration; Davoust ne l'en rejoint pas moins à Mohilof, mais ce qui devait être une bataille n'est qu'un combat; cependant, le but est en partie atteint, Ba-

gration est détourné de sa route, et il est forcé de faire un grand détour pour gagner Smolensk.

A l'aile gauche, même chose arrive à Murat, il est enfin parvenu à joindre Barclay de Tolly, et chaque jour il y a quelque affaire entre l'arrière-garde russe et l'arrière-garde française. C'est Subervic et sa cavalerie légère qui sabrent les Russes sur la Visna, et leur font deux cents prisonniers. C'est Montbrun et son artillerie mitraillant la division du général Korf, qui essaie en vain de couper un pont derrière elle. C'est Sébastiani qui arrive à Vidzi, d'où l'empereur Alexandre est parti seulement la veille.

Barclay de Tolly prend alors la résolu-

tion d'attendre les Français dans le camp retranché de Drissa, où il espère que le rejoindra Bagration ; mais, au bout de trois ou quatre jours, il apprend l'échec du prince russe et la pointe faite par Napoléon. S'il ne se hâte, les Français seront avant lui à Vitespk ; aussi, l'ordre du départ est donné, et l'armée russe, après cette halte d'un moment, se remet de nouveau en retraite.

Quant à Napoléon, il est parti de Vilna le 16, le 17 il est à Swentrioni, le 18 à Klupokoé. C'est là qu'il apprend que Barclay a abandonné son camp de Drissa ; il le croyait déjà à Vitespk ; peut-être lui reste-t-il le temps d'y arriver avant lui. Il part aussitôt pour Kámen. Six jours s'é-

coulent en marches forcées sans qu'on rencontre un seul ennemi. L'armée s'avance en écoutant, afin de se porter où le bruit l'appellera. Enfin, le 24 le canon gronde vers Bezenkowiczi : c'est Eugène qui est aux prises sur la Douïna avec l'arrière-garde de Barclay. Napoléon se précipite du côté du feu; mais le feu s'éteint avant qu'il ne joigne les combattants, et, lorsqu'il arrive, il trouve Eugène occupé à rétablir le pont que Doctoroff a brûlé en se retirant. Il le traverse aussitôt qu'il est praticable, non point qu'il ait hâte de s'emparer de ce fleuve, sa nouvelle conquête, mais afin de voir par lui-même où en est l'armée russe dans sa marche. A la direction de l'arrière-garde ennemie, aux réponses de quelques prisonniers, il juge

que Barclay doit être à cette heure à Vitespk. Ainsi il ne s'est pas trompé sur le plan de son ennemi; c'est là que Barclay va l'attendre.

Napoléon est arrivé au but où il a donné rendez-vous à ses troupes il y a un mois. En se retournant, par trois points opposés, il voit poindre trois colonnes parties du Niémen à des époques et par des chemins différents. Tous ces corps, à cent lieues de distance, se trouvent au rendez-vous donné, non pas seulement au jour dit, mais presque à la même heure. C'est un miracle de stratégie.

Tous ces corps arrivent ensemble à Bezenkowiczi et dans les environs; infanterie, cavalerie, artillerie, se pressent, se

heurtent, se croisent, s'entrechoquent, se repoussent tumultueusement. Les uns cherchent des vivres, ceux-ci des fourrages, ceux-là des logements; les rues sont encombrées d'officiers d'ordonnance et d'aides-de-camp qui ne peuvent courir parmi les soldats; tant la différence des rangs commence à disparaître, tant cette marche en avant ressemble déjà à une retraite. Pendant six heures, deux cent mille hommes ont la prétention de se loger dans un village de cinq cents maison.

Enfin, vers les dix heures du soir, les ordres de Napoléon vont chercher tous les chefs perdus dans cette multitude, dont les deux tiers n'ont ni bu ni mangé depuis douze heures, et qui semble prête à en venir aux mains. Les chefs montent à che-

val et parlent au nom de l'empereur, seul nom qui soit écouté. En quelques instants et comme par magie, toutes ces masses confondues se démêlent; chacun retourne à son arme et se presse autour de son drapeau ; de longues files s'établissent et sortent de cette masse, comme des ruisseaux qui sortiraient d'un lac, et s'avancent musique en tête. Le flot s'écoule vers Ostrowno, et au plus effroyable tumulte succède, dans Bezenkowiczi, le plus sombre silence. C'est que chacun, d'après la fermeté des ordres reçus et la rapidité avec laquelle ils ont été transmis, est convaincu qu'il y aura bataille le lendemain, et une pareille conviction éveille toujours dans une armée des préoccupations solennelles.

Lorsque le jour se lève, l'armée se trouve échelonnée sur une large route garnie de bouleaux. Murat marche à l'avant-garde avec sa cavalerie. Il a sous ses ordres Dumont, du Coetlosquet et Carignan; ils sont éclairés par le 8e de hussards, qui se croit lui-même précédé sur ses flancs par deux régiments de la divison à laquelle il appartient, et qui s'avance plein de sécurité vers Ostrowno, ignorant que des accidents de terrain ont entravé la marche des régiments, et qu'au lieu de les suivre il les précède. Tout à coup, la tête de la colonne française, en arrivant aux deux tiers d'une colline, aperçoit à son sommet une ligne de cavalerie rangée en bataille, et la prend pour les deux régiments d'éclaireurs. Le général Piré reçoit l'ordre

de charger; mais il ne peut croire que ce qu'il voit devant lui soit l'ennemi; il envoie un officier reconnaître cette troupe et continue de s'avancer. L'officier part au galop, mais à peine est-il arrivé sur le sommet, qu'il est entouré et fait prisonnier. En même temps, six pièces de canon tonnent à la fois et emportent des rangs entiers. Ce n'est point l'heure de faire de la stratégie; le cri *en avant* retentit; le 8e de hussards et le 16e de chasseurs s'élancent, et, du premier bond, avant qu'on ait eu le temps de les recharger une seconde fois, tombent sur les pièces, s'en emparent, culbutent le régiment qui leur est opposé, trouent la ligne de part en part et se trouvent sur les derrières des Russes. Ne voyant plus rien devant eux, ils se

retournent et voient le régiment ennemi qu'ils ont laissé à droite, stupéfait de cette impétuosité. Aussitôt ils reviennent sur lui, au moment où il exécute son quart de conversion, et l'anéantissent; puis ils se retournent et aperçoivent le régiment de gauche qui se met en retraite, le poursuivent, l'atteignent, le dispersent et le chassent jusque dans les bois qui enveloppent comme une ceinture la ville d'Ostrowno. En ce moment, Murat arrive sur la colline, avec tout ce qu'il a pu ramasser d'hommes; il réunit ce renfort à l'avant-garde et pousse le tout sur le bois, car il croit n'avoir affaire qu'à une arrière-garde; mais la résistance commence. Selon toute les probabilités, l'armée russe est à Ostrowno. Murat jette un coup d'œil

sur la position et reconnaît qu'en effet elle est excellente; lui-même est, à cette heure, plus engagé qu'il ne voudrait; mais Murat est de ceux qui ne reculent jamais : il ordonne à ses deux têtes de colonnes, composées des divisions Bruyère et Saint-Germain, de se maintenir sur le champ de bataille qu'elles ont conquis. Cette mesure prise, il se met à la tête de la cavalerie légère, et attend l'ennemi qui débouche bientôt à son tour; tout ce qui paraît hors du bois est à l'instant même assailli : les Russes venaient pour attaquer, ils sont forcés de se défendre. La cavalerie est poignardée par les longues lances des Polonais, l'infanterie est sabrée par les hussards et les chasseurs. Mais ces bois sont, pour les Russes, ce que la terre

est pour Antée : à peine y sont-ils rentrés qu'ils en ressortent plus nombreux. A force de frapper, les lances sont rompues et les sabres émoussés; l'infanterie à tant tiré qu'elle n'a plus de cartouches. En ce moment, apparaît sur la colline la division Delzons, qui arrive au pas de charge, impatiente de combattre à son tour. Murat, qui l'aperçoit, hâte encore son arrivée et la jette sur la droite de l'ennemi. A la vue de ce renfort, l'ennemi s'inquiète; Murat ordonne une dernière attaque; cette fois rien ne résiste plus, les Russes sont en retraite; l'armée française aborde les bois qui ont cessé de vomir la flamme, les traverse, et, en arrivant sur la lisière, voit l'arrière-garde russe qui disparaît dans une autre ceinture de forêts.

En ce moment, Eugène accourt, amenant un nouveau renfort; mais il est trop tard pour se hasarder dans ces défilés inconnus; la nuit tombe, on attendra au lendemain. Murat et Eugène indiquent à chacun ses positions, mettent en batterie, sur une hauteur, tout ce qu'ils ont d'artillerie, et reviennent se coucher tout habillés sous la même tente.

Ils se lèvent avec le jour. Les Russes, de leur côté, sont en position; mais ce n'est plus à une simple arrière-garde que Murat et Eugène ont affaire, c'est à un corps d'armée tout entier. Palhen et Konownitzin ont rejoint Ostermann; n'importe! eux-mêmes, ne sont-ils pas l'avant-garde de la grande armée et ne doivent-ils pas être rejoints par Napoléon?

A cinq heures du matin, les Français sont debout, Murat dispose son attaque, et déjà la gauche marche aux Russes, que la droite reçoit encore ses instructions. Tout à coup Murat entend de grandes clameurs ; c'est le hourra de dix mille Russes, qui n'attendent pas notre attaque, et qui, sortant du bois par masses profondes, heurtent et repoussent deux fois notre cavalerie et notre infanterie. Il y a trop long-temps que ces braves reculent ; l'ordre leur est donné d'aller en avant, et ils en profitent.

Murat les voit s'avancer sur notre artillerie qui commence à s'inquiéter en voyant qu'elle tire vainement et que les sillons qu'elle trace sur ces colonnes

épaisses se referment aussitôt. Le 84e régiment et un bataillon de croates tiennent cependant encore devant ces masses et ne reculent que pas à pas; mais à mesure qu'ils reculent, on voit dans l'espace, à chaque instant plus étroit, qu'ils laissent s'entasser leurs morts, tandis que, derrière eux, s'éparpillent les blessés qu'on emporte et quelques fuyards qui gagnent déjà du terrain : ou ils vont être heurtés et anéantis, ou ils vont se débander et laisser nos canons sans autre protection que leurs artilleurs. A cette vue, la droite qui n'a pas donné se trouble, les signes précurseurs de la confusion éclatent; il n'y a pas un instant à perdre; car, dans les étroits défilés, toute retraite serait une déroute.

Murat donne ses ordres avec la promptitude et la fermeté qu'exige une pareille situation. La droite, au lieu d'attendre qu'on l'attaque, attaquera. C'est le général Piré qui est chargé de ce mouvement.

Le général d'Anthouard courra à ses canonniers et les maintiendra à leur poste : c'est leur devoir de se faire sabrer sur leurs pièces.

Le général Girardin ralliera le 106e régiment qui est en pleine retraite, et le ramènera contre l'aile droite russe qui continue de s'avancer, tandis que Murat la fera attaquer en flanc par un régiment de lanciers polonais.

Chacun se rend à son poste avec la ra-

pidité de l'éclair. Murat s'élance à la tête des Polonais pour les haranguer ; le régiment, qui croit que le roi se met à sa tête, pousse à son tour de grands cris, abaisse ses lances et se précipite. Murat n'a voulu que les haranguer, il faut qu'il les guide : les lances le pressent par derrière ; elles tiennent toute la largeur du terrain : il ne peut ni s'arrêter, ni se jeter de côté ; il prend son parti en brave, tire son sabre, crie en avant, charge le premier comme un simple capitaine et disparaît avec tout son régiment dans les rangs ennemis qu'il traverse de part en part, et dans lesquels cette immense trouée jette le désordre.

De l'autre côté, il retrouve Girardin et son régiment ; du haut de la colline, il

voit le feu de son artillerie qui redouble, tandis qu'une fusillade bien nourrie sur l'extrême droite lui apprend que le général Piré soutient sa belle réputation.

Alors la lutte se rétablit et dure avec un égal avantage pendant deux heures. Puis les Russes plient et commencent à abandonner le terrain, mais pas à pas et en hommes qui cèdent à des ordres plutôt qu'en vaincus qui se retirent; enfin, ils rentrent lentement dans leurs bois où ils disparaissent, et les Français se retrouvent dans la plaine. Murat et Eugène hésitent à les poursuivre au milieu de ces épaisses forêts. En ce moment, l'empereur débouche, met son cheval au galop, arrive sur la colline qui domine le champ de ba-

taille, et là, au milieu de l'artillerie, s'arrête immobile et pareil à une statue équestre. Murat et Eugène sont bientôt à coté de lui. Ils lui racontent ce qui s'est passé et la cause qui les a retenus.

— Percez ces bois, dit Napoléon, ce n'est qu'un rideau où les Russes ne tiendront pas.

Bientôt on entend la musique des régiments qui arrivent. Sûrs d'être soutenus, Murat et Eugène se remettent à la tête de leurs soldats et abordent résolument le bois qu'ils trouvent solitaire et sombre, comme la forêt enchantée du Tasse.

Au bout d'une heure, un aide-de-camp vient annoncer à Napoléon que l'avant-

garde a traversé la forêt, et que, de la position qu'elle a prise, on voit Vitespk.

— C'est là qu'ils nous attendent, dit Napoléon. Je ne m'étais pas trompé.

Alors il donne ordre que toute l'armée le suive; puis, mettant son cheval au galop, il traverse à son tour le bois et rejoint Murat et Eugène. Ses lieutenants ont dit vrai, Vitespk est devant ses yeux, s'élevant en amphithéâtre sur sa double colline.

Mais la journée est déjà trop avancée pour rien entreprendre; il faut le temps de se reconnaître, d'étudier le pays et d'arrêter un plan; d'ailleurs le reste de l'armée est encore engagé dans les défilés d'où Napoléon est sorti lui-même il y a

à peine trois heures. Il ordonne qu'on dresse sa tente sur une hauteur à gauche de la grande route, fait déployer ses cartes et se couche dessus.

La nuit arrive; les feux s'allument; il n'y a plus à en douter à leur étendue et à leur nombre; on a rejoint l'armée russe, elle est en présence, elle attend.

D'heure en heure, Napoléon s'éveille et demande si les Russes sont toujours à leur poste. On lui répond que oui. Sept fois dans cette nuit, il fait venir Berthier; la dernière fois, il le reconduit lui-même jusqu'à la porte de sa tente, s'assure par ses propres yeux qu'on ne l'a pas trompé, puis enfin s'endort un peu plus tranquille

en donnant l'ordre qu'on le réveille au point du jour.

Mais cet ordre est inutile; c'est lui-même qui, à trois heures du matin, appelle ses aides-de-camp et demande un cheval. Comme il y en avait toujours un de prêt, on le lui amène. Il saute dessus, et, accompagné de quelques officiers supérieurs seulement, il parcourt toute la ligne. Russes et Français sont à leur poste, et quand le jour se lève, Napoléon voit avec joie toute l'armée ennemie sur les terrasses qui dominent les avenues de Vitespk. A trois cents pieds au-dessous d'elle, coule la Luczissa, rivière torrentueuse qui descend de la montagne et va se jeter dans la Douïna. En avant de l'armée, et

comme postes avancés, s'échelonnent dix mille hommes de cavalerie, appuyant leur droite à la Douïna et leur gauche à un bois garni d'infanterie et hérissé de canons. Tout indique, comme on le voit, une ferme volonté de combattre.

Napoléon a embrassé d'un coup d'œil toute la ligne ennemie, et sa crainte a disparu. Si les Russes ne sont pas disposés à nous attaquer, ils paraissent au moins décidés à se défendre. En ce moment, le vice-roi rejoint Napoléon, qui lui donne ses ordres et gagne aussitôt un monticule isolé, à gauche de la grande route, d'où, placé sur le côté du champ de bataille, il pourra dominer les deux armées.

En un instant, les ordres donnés sont transmis. La division Broussier, suivie du 18e régiment d'infanterie légère et de la brigade de cavalerie du général Piré, tourne par la droite, traverse la route et va réparer un petit pont que l'ennemi a détruit et qui lui donnera passage de l'autre côté d'un ravin qui s'étend devant notre front, comme la Luczissa sur celui des Russes. Au bout d'une heure, le pont est rétabli sans que l'ennemi manifeste la moindre opposition.

Les premiers qui passent le ravin sont deux cents voltigeurs du 9e régiment de ligne, commandés par les capitaines Gayard et Savary; ils viennent aussitôt se jeter à gauche, où ils doivent former l'ex-

trémité de notre aile qui sera appuyée comme celle des Russes à la Douïna. Ils sont suivis du 16ᵉ de chasseurs à cheval, conduit par Murat, et derrière lequel marchent quelques pièces d'artillerie légère. La division Delzons s'avance à son tour et commence à passer, lorsque tout à coup, soit qu'il se laisse emporter à son ardeur habituelle, soit qu'il interprète mal un ordre reçu, Murat se met à la tête du 16ᵉ de chasseurs et le lance sur les masses de cavalerie russe qui, jusque-là, nous ont regardé défiler, immobiles et comme s'il s'agissait d'une parade.

On voit alors, avec un étonnement mêlé d'effroi, six cents hommes s'avancer pour en charger dix mille; mais, avant qu'ils

soient arrivés, les accidents du terrain défoncé par les pluies d'hiver ont déjà rompu leurs lignes, de sorte qu'au premier mouvement des lanciers russes, sentant que toute résistance est impossible, ils tournent le dos et prennent la fuite; mais les ravins qui ont nui à l'attaque s'opposent bien plus malencontreusement encore à la retraite. Poursuivis la pique dans les reins, les chasseurs sont atteints et culbutés dans les bas-fonds, et ne se rallient que sous le feu du 55e régiment. Murat seul, avec une soixantaine d'officiers et de cavaliers, a tenu bon, et toujours sabrant, a été dépassé par les cavaliers ennemis auxquels il est tellement mêlé, que c'est lui qui semble les poursuivre. Deux fois dans cette échauffourée

son piqueur lui sauve la vie, une fois en tuant d'un coup de pistolet un soldat qui va le percer de sa lance, et l'autre fois en abattant le poignet d'un cavalier qui a déjà le sabre levé sur lui. Tout à coup les lanciers russes aperçoivent sur la colline où il s'est placé, entouré seulement par quelques chasseurs de la garde, l'empereur, dont ils ne sont plus qu'à quelques centaines de pas : ils piquent droit à lui ; toute l'armée s'épouvante, les deux cents voltigeurs reviennent au pas de course ; Murat et ses quelques braves les traversent avec la rapidité d'une flèche, les dépassent et viennent se ranger au pied du monticule; les chasseurs mettent pied à terre, et, la carabine à la main, entourent Napoléon; Murat lui-même s'empare d'un

fusil et fait le coup de feu. Cette résistance à laquelle les lanciers ne s'attendent pas les arrête ; la fusillade redouble ; la division Delzons arrive au pas de course ; ce sont à leur tour les quinze ou dix-huit cents lanciers qui vont se trouver hasardeusement engagés : ils font volte-face et repartent au galop ; mais, à moitié du chemin, ils rencontrent les deux cents voltigeurs français qui maintenant se trouvent seuls entre les deux armées : il paieront pour tous.

Un instant chacun crut ces deux cents braves perdus, quand tout à coup, au centre de ce cercle qui les enveloppe et les dérobe presque aux yeux, on entend une fusillade bien nourrie, dont en même

temps on voit les ravages : c'est que, seuls, ces quelques braves n'avaient point désespéré d'eux-mêmes. Par une manœuvre rapide, les deux capitaines les forment en un bataillon carré, dont les quatre faces présentent le fer et vomissent la mort; de leur côté, les lanciers s'acharnent après eux; cependant le bataillon meurtrier recule tout en combattant, et gagne un terrain entrecoupé de ravins et de broussailles. Les lanciers, les enveloppant toujours, les poursuivent, les pressent, mais tout le chemin qu'ils ont déjà parcouru se couvre de morts et de blessés, et plus de deux cents chevaux sans cavaliers s'éparpillent dans la plaine. Les Russes s'entêtent : ils s'embarrassent dans les broussailles, buttent dans les ravins;

la fusillade continue sans interruption et avec une régularité qui indique que le bataillon carré reste toujours intact; enfin, les lanciers se rebutent de cette lutte où tous les dangers sont pour eux, tournent le dos à leur tour et rejoignent les autres régiments qui sont restés comme nous immobiles spectateurs de cet étrange tournoi; une dernière décharge les poursuit, et notre armée tout entière pousse un grand cri de joie en voyant cette poignée d'hommes délivrée, par son propre courage, d'une façon si étrange et si miraculeuse.

Napoléon, qui a oublié le danger momentané qu'il a couru pour prendre sa part du spectacle guerrier, envoie un

aide-de-camp demander à ces deux cents braves de quel corps ils sont; l'aide-de-camp apporte cette réponse : Du 9e, sire, et tous enfants de Paris.

— Retourne leur dire que ce sont de braves gens, qu'ils méritent tous la croix d'honneur, et qu'ils auront dix décorations qu'ils distribueront eux-mêmes entre eux.

Ce message est accueilli par les cris de *vive l'empereur!*

Mais tout ce qui s'est passé jusque-là n'a été qu'un jeu, et la vraie bataille commence : la division Broussier se forme en carrés doubles par régiment, et, protégée par son artillerie, marche droit à l'en-

nemi, tandis que l'armée d'Italie, les trois divisions du comte Lobau et la cavalerie de Murat, attaquent la grande route et les bois auxquels les Russes appuient leur gauche. En deux heures, toutes les positions avancées sont en notre pouvoir, et l'ennemi s'est retiré derrière la Luczissa; tout le monde a suivi l'exemple des deux cents voltigeurs, et a fait de son mieux; Murat surtout, qui a un échec à réparer, a fait des merveilles.

Il n'était que midi, il restait donc assez de temps pour renouer la bataille; mais sans doute Napoléon prévoit que les Russes, effrayés par ce premier échec, nous amusent avec une arrière-garde, et se mettent de nouveau en retraite; il veut

avoir l'air d'hésiter pour être moins craint. En conséquence, il ordonne de cesser l'attaque, parcourt paisiblement toute la ligne, invite chacun à se préparer au combat pour le lendemain, et va déjeûner sur un monticule au milieu des tirailleurs, où une balle vient blesser un soldat à trois pas de lui.

Pendant la journée, les différents corps d'armée se rejoignent et arrivent successivement.

Le soir, Napoléon quitte Murat en lui disant: — A demain, cinq heures du matin, le soleil d'Austerlitz.

Murat secoua la tête en signe de doute, et alla planter sa tente sur les bords de la

Luczissa, à une demi-portée de fusil des avant-postes ennemis.

Napoléon ne s'était pas trompé : Barclay de Tolly avait l'intention de tenir et de défendre l'entrée de Smolensk, où il avait donné rendez-vous à Bragation, et où d'un moment à l'autre Bragation devait le rejoindre; mais, à onze heures de la nuit, le général russe apprend que Bragation a été battu à Mohilow, rejeté derrière le Borysthène, de sorte que, toutes les communications étant coupées, il est forcé de regagner Smolensk, où il attendra les ordres du général en chef.

A minuit, Barclay de Tolly ordonne la retraite qui se fait avec un tel ordre et dans un si grand silence, que Murat lui-

même n'entend pas le moindre mouvement; en effet, comme les feux disposés pour la nuit sont restés allumés, toute l'armée croit encore à la présence des Russes. Au point du jour, Napoléon s'éveille et s'avance sur le seuil de sa tente; tout est silencieux et désert là où il y avait la veille soixante-dix mille hommes : les Russes lui ont encore une fois glissé entre les mains.

Napoléon ne peut croire à leur retraite, tant il a désiré leur présence; il ordonne que l'armée ne s'avance que précédée d'une forte avant-garde, et avec des éclaireurs sur ses ailes, tant il craint quelque surprise; mais bientôt il est forcé de se rendre à la réalité : il est au milieu même

du camp de Barclay, et un soldat qu'on surprend endormi sous un buisson est tout ce qui reste de l'armée russe.

Deux heures après, on entre dans Vitespk : Vitespk est déserte; à l'exception de quelques juifs, on n'y rencontre aucun habitant. Napoléon, qui ne peut croire à cette éternelle retraite, fait dresser sa tente dans la cour du château, pour bien indiquer qu'il ne fait qu'une halte. Deux reconnaissances sont ordonnées, l'une qui remonte le cours de la Douïna, l'autre qui fouille le chemin de Smolensk ; l'une et l'autre reviennent sans avoir vu autre chose que quelques Cosaques vagabonds qui se sont dispersés à leur approche; mais, des soixante-dix mille hommes

qu'on avait la veille devant les yeux, aucune trace, ils se sont évanouis comme des fantômes.

A Vitespk, les nouvelles les plus désastreuses viennent assaillir Napoléon; d'après les rapports de Berthier, le sixième de l'armée est attaqué de la dyssenterie; Belliard, interpellé, répond que six jours encore d'une pareille marche, il n'y aura plus de cavalerie. Alors Napoléon, des fenêtres du château, jette les yeux sur la position de la ville, qu'il voit si admirablement défendue par la nature que l'art n'a presque rien à faire pour elle. Aussitôt les idées se succèdent dans sa tête : on est à six cents lieues de la France, la Lithuanie est conquise, il faut l'organiser;

on est vainqueur, non pas des hommes, c'est vrai, mais on est vainqueur des lieux; il est donc permis de s'arrêter et d'attendre là l'hiver précoce et terrible de la Russie. Vitespk sera une excellente tête de cantonnement; le cours de la Douïna et du Borysthène marqueront la ligne française; l'artillerie de siège marchera sur Riga, l'aile gauche de l'armée s'appuiera à cette dernière position; Vitespk, à qui la nature a donné des bois, et à laquelle lui, Napoléon, donnera des murailles, servira de camp retranché au centre; l'aile droite s'étendra jusqu'à Bo-Bruisk dont on s'emparera : des blockhaus seront construits sur toute la ligne.

Ainsi campée, rien ne manquera à la

grande armée; outre les magasins de Dantzick, de Vilna et de Minsk, on mettra à contribution la Courlande et la Samogitie; trente-six fours immenses seront construits, qui pourront donner à la fois trente mille livres de pain. — Voilà pour les besoins matériels.

Des masures gâtent la place du palais, elles seront abattues, et les débris enlevés; la ville est déserte; on invitera à y venir passer l'hiver les plus riches seigneurs et les femmes les plus élégantes de Vilna et de Varsovie; on bâtira une salle de spectacle, et, pour en faire l'inauguration, Talma et mademoiselle Mars viendront à Vitespk comme ils sont venus à Dresde. — Voilà pour le luxe.

Ce plan qu'une demi-heure a suffi pour mûrir, une fois arrêté dans son esprit, Napoléon détache son épée, la jette sur une table ; puis, s'adressant au roi de Naples qui vient d'entrer :

— Murat, lui dit-il, la première campagne de Russie est finie : plantons ici nos aigles, je veux m'y reconnaître et m'y rallier ; deux grands fleuves marquent notre position ; formons le bataillon carré ; des canons aux angles et à l'intérieur, que les feux se croisent partout : 1813 nous verra à Moscou, 1814 à Saint-Pétersbourg, la guerre de Russie est une guerre de trois ans.

C'était le bon génie de Napoléon qui parlait ainsi en ce moment, mais le dé-

mon de la guerre ne devait pas tarder à reprendre son empire; au bout de quinze jours, tous ces grands projets étaient évanouis; et comme un athlète fatigué qui a repris haleine, quinze jours après il continuait sa course. Le 18 août, Smolensk tombait en notre pouvoir; le 16 septembre, Moscou était en flammes, et le 13 décembre, Napoléon fugitif repassait nuitamment le Niémen, seul et poursuivi par le spectre de la grande armée.

Pèlerin pieux de notre gloire comme de nos revers depuis Vilna, j'avais suivi à cheval la même route que Napoléon avait faite douze ans auparavant, recueillant toutes les traditions que les bons Lithuaniens avaient conservées de son passage.

J'aurais bien encore voulu voir Smolensk et Moscou, cette nouvelle Pultawa; mais cette route me forçait à faire deux cents lieues de plus, et cela m'était impossible. Après être resté un jour à Vitespk, et avoir visité le château où avait séjourné quinze jours Napoléon, je fis venir des chevaux et une de ces petites voitures dont se servent les courriers russes, et qu'on appelle des Péréкladnoï, parce qu'on en change à chaque poste. J'y jetai mon porte-manteau, et j'eus bientôt laissé derrière moi Vitespk, emporté par mes trois chevaux, dont l'un, celui du milieu, trottait la tête haute, tandis que ceux de droite et de gauche galopaient, hennissant et la tête basse, comme s'ils eussent voulu dévorer la terre.

Au reste, je ne faisais que quitter un souvenir pour un autre. Cette fois, je suivais la route que Catherine avait prise dans son voyage en Tauride.

II

En sortant de Vitespk, je trouvai la douane russe; mais attendu que je n'avais qu'un porte-manteau, malgré la bonne intention visible qu'avait le chef du poste de faire traîner la visite en longueur, elle ne dura que deux heures vingt minu es, ce qui est presque inouï dans les

annales de la douane moscovite. Cette visite faite, j'en avais pour jusqu'à Saint-Pétersbourg à être tranquille.

Le soir, j'arrivai à Veliki-Louki, dont le nom veut dire *grand arc*, et qui doit cette désignation pittoresque aux sinuosités de la rivière Lova, qui passe dans ses murs. Bâtie au XIe siècle, au XIIe cette ville fut ravagée par les Lithuaniens, puis conquise par le roi de Pologne Ballori, puis rendue à Ivan Vașilievith, puis enfin brûlée par le faux Démétrius. Restée déserte neuf ans, elle fut repeuplée par les Cosaques du Don, du Jaik, dont la population actuelle descend presque entière. Elle renferme trois églises dont deux situées dans la grande rue, et devant les-

quelles mon postillon ne manqua point, en passant, de faire le signe de la croix.

Malgré la dureté de la voiture non suspendue que j'avais adoptée, et le mauvais état des chemins, j'étais résolu de ne point m'arrêter; car, m'avait-on dit, je pouvais faire les cent soixante-douze lieues qui séparent Vitespk de Saint-Pétersbourg en quarante-huit heures; je ne m'arrêtai donc devant la poste que le temps de mettre les chevaux, et je repartis. Il est inutile de dire que je ne dormis pas une heure de toute la nuit; je dansais dans mon charriot, comme une noisette dans sa coque. J'essayai bien de me cramponner au banc de bois sur lequel on avait étendu une espèce de

coussin de cuir de l'épaisseur d'un cahier de papier; mais au bout de dix minutes j'avais les bras disloqués, et j'étais obligé de m'abandonner de nouveau à ce terrible cahotement, plaignant au fond du cœur les malheureux courriers russes qui font quelquefois un millier de lieues dans une pareille voiture.

Déjà la différence des nuits moscovites avec les nuits de France était sensible. Dans toute autre voiture j'aurais pu lire; je dois même avouer que, fatigué de mon insomnie, j'essayai; mais, à la quatrième ligne, un cahot me fit sauter le livre des mains, et comme je me baissais pour le ramasser, un autre cahot me fit sauter à mon tour de la banquette.

Je passai une bonne demi-heure à me débattre dans le fond de ma caisse avant de me remettre sur mes jambes, et je fus guéri du désir de continuer ma lecture.

Au point du jour je me trouvai à Béjanitzi, petit village sans importance, et, à quatre heures de l'après-midi, à Porkhoff, vieille ville située sur la Chelonia, qui porte son lin et son blé sur le lac Ilmen, d'où, par la rivière qui unit les deux lacs entre eux, ces denrées gagnent celui de Ladoga : j'étais à moitié de ma route. J'avoue que ma tentation fut grande de m'arrêter une nuit; mais, si terrible que fût la malpropreté de l'auberge, je me rejetai dans ma carriole. Il faut dire aussi que l'assurance que me donna le postil-

lon, que le chemin qui me restait à faire était meilleur que celui que j'avais fait, entra pour beaucoup dans cette héroïque résolution. En conséquence mon *Péré-kladnoï* repartit au galop, et je continuai de me débattre dans l'intérieur de ma caisse, tandis que mon postillon chantait sur son siége une chanson mélancolique, dont je ne comprenais pas les paroles, mais dont l'air semblait merveilleusement applicable à ma douloureuse situation. Si je disais que je m'endormis, on ne me croirait pas, et je ne l'aurais pas cru moi-même si je ne m'étais réveillé avec une effroyable meurtrissure au front. Il y avait eu un tel soubresaut que le postillon avait été lancé de son siége. Quant à moi, j'avais été arrêté par

la couverture de ma carriole, et la meurtrissure qui m'avait réveillé venait du contract de mon front avec l'osier. J'eus alors l'idée de mettre le postillon dans la voiture, et de me placer sur le siége; mais, quelque offre que je lui fisse, il n'y voulut pas consentir, soit qu'il ne comprît pas ce que je lui demandais, soit qu'il eût cru manquer à son devoir en y obtempérant. En conséquence nous nous remîmes en route; le postillon reprit sa chanson, et moi ma danse. Vers les cinq heures du matin, nous arrivâmes à Selogorodetz, où nous nous arrêtames pour déjeûner. Grâce au ciel, il ne nous restait plus qu'une cinquantaine de lieues à faire.

Je rentrai en soupirant dans ma cage,

et me reperchai sur mon bâton. Alors seulement je m'avisai de demander s'il était possible d'enlever la couverture de ma cariole ; on me répondit que c'était la chose du monde la plus facile. J'ordonnai qu'on procédât aussitôt à l'opération, et il n'y eut plus que la partie inférieure de ma personne qui continua de se trouver compromise.

A Louga, j'eus une autre idée non moins lumineuse que la première: c'était d'enlever la banquette, d'étendre de la paille dans le fond de ma voiture, et de me coucher dessus en me faisant un traversin de mon porte-manteau. Ainsi, d'amélioration en amélioration, mon état finit par devenir à peu près supportable.

Mon postillon me fit arrêter successivement devant le château de Garchina, où fut relégué Paul Ier pendant tout le temps du règne de Catherine, et devant le palais de Tzarko-selo, résidence d'été de l'empereur Alexandre; mais j'étais si fatigué que je me contentai de soulever la tête pour regarder ces deux merveilles, en me promettant de revenir les voir plus tard, dans une voiture plus commode.

Au sortir de Tzarko-selo, l'essieu d'un *droschki* qui courait devant moi se rompit tout à coup, et la voiture, sans verser, s'inclina sur le côté. Comme j'étais à cent pas à peu près derrière le droschki, j'eus le temps, avant de l'avoir rejoint, d'en voir sortir un monsieur long et mince, tenant

d'une main un claque et de l'autre un de ces petits violons qu'on nomme pochette. Il était vêtu d'un habit noir, comme on les portait à Paris en 1812, d'une culotte noire, de bas de soie noirs et de souliers à boucles; et, aussitôt qu'il se trouva sur la grand' route il se mit à faire des battements de la jambe droite, et puis des battements de la jambe gauche, puis des entrechats des deux jambes, et enfin trois tours sur lui-même pour s'assurer sans doute qu'il n'avait rien de cassé. L'inquiétude que ce monsieur manifestait pour sa conservation me gagna au point que je ne crus pas devoir passer près de lui sans m'arrêter, et sans lui demander s'il ne lui était pas arrivé quelque accident.

—Aucun, monsieur, aucun me répondit-

il, si ce n'est que je vais manquer ma leçon; une leçon qu'on me paie un louis, monsieur, et à la plus jolie personne de saint-Pétersbourg, à Mademoiselle de Vlodeck, qui représente après-demain Philadelphie, une des filles de lord Varton, dans le tableau d'Antoine Vandick à la fête que la cour donne à la duchesse héréditaire de Velmar!

—Monsieur, lui répondis-je, je ne comprends pas trop ce que vous me dites; mais n'importe, si je puis vous être bon à quelque chose?

—Comment, monsieur, si vous pouvez m'être bon à quelque chose, mais vous pouvez me sauver la vie. Imaginez-vous, monsieur, que je viens de donner une le-

çon de danse à la princesse Lubomirska, dont la campagne est à deux pas d'ici, et qui représente Cornélie. Une leçon de deux louis, monsieur, je n'en donne pas à moins; j'ai la vogue, et j'en profite; c'est tout simple, il n'y a que moi de maître de danse français à Saint-Pétersbourg. Alors, imaginez que ce drôle me donne une voiture qui casse et qui manque de m'estropier; heureusement que les jambes sont saines. Je reconnaîtrai ton numéro, va, coquin.

— Si je ne me trompe, monsieur, lui répondis-je, le service que je puis vous rendre est de vous offrir une place dans ma voiture?

— Oui, monsieur, vous l'avez dit, ce se-

rait un immense service, mias vraiment je n'ose...

— Comment donc, entre compatriotes..

—Monsieur est Français ?

— Et entre artistes...

— Monsieur est artiste? Ah! monsieur, Saint-Pétersbourg est une bien mauvaise ville pour les artistes. La danse, surtout la danse; oh! elle ne vas plus que d'une jambe. Monsieur n'est pas maître de danse par hasard ?

—Comment, la danse ne va plus que d'une jambe, mais vous me dites qu'on vous paie un louis la leçon : est-ce que ce serait pour apprendre à marcher à cloche-pied par hasard? Un louis, monsieur,

c'est cependant un fort joli cachet, ce me semble?

— Oui, oui, dans ce moment, à cause de la circonstance sans doute, mais, monsieur, ce n'est plus l'ancienne Russie. Les Français ont tout gâté. Monsieur n'est pas maître de danse, je présume?

— On m'a parlé cependant de Saint-Pétersbourg comme d'une ville où toutes les supériorités étaient sûres d'être accueillies?

— Oh! oui, oui, monsieur, autrefois il en était ainsi, au point qu'il y a eu un misérable coiffeur qui gagnait jusqu'à 600 roubles par jour, tandis que c'est à peine si moi j'en gagne 80. Monsieur n'est pas maître de danse, j'espère?

— Non, mon cher compatriote, répondis-je enfin, prenant pitié de son inquiétude, et vous pouvez monter dans ma voiture sans crainte de vous trouver auprès d'un rival.

—Monsieur, j'accepte avec le plus grand plaisir, s'écria aussitôt mon Vestris en se plaçant auprès de moi. Et grâce à vous, je serai encore à Saint-Pétersbourg à temps pour donner ma leçon.

Le cocher partit au galop; trois heures après, c'est-à-dire à la nuit tombée, nous entrions à Saint-Pétersbourg par la porte de Moscou, et d'après les renseignements que m'avait donnés mon compagnon de voyage, qui s'était montré pour moi d'une complaisance admirable depuis qu'il avait

la conviction que je n'étais pas maître de danse, je descendais à l'hôtel de Londres, place de l'Amirauté, au coin de la perspective de Niuski.

Là nous nous quittâmes; il sauta dans un droschky, et moi j'entrai à l'hôtel.

Je n'ai pas besoin de dire que, quelque envie que j'eusse de visiter la ville de Pierre Ier, je remis la chose au lendemain; j'étais littéralement brisé, et je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes: à peine si j'eus la force de monter dans ma chambre, où heureusement je trouvai un bon lit, meuble qui m'avait entièrement fait défaut depuis Vilna.

Je me réveillai le lendemain à midi;

la première chose que je fis fut de courir à ma fenêtre: j'avais devant moi le palais de l'Amirauté avec sa longue flèche d'or surmontée d'un vaisseau et sa ceinture d'arbres ; à ma gauche l'hôtel du Sénat ; à ma droite le palais d'Hiver et l'Ermitage; puis, dans les intervalles de ces splendides monuments, des échappées de vue sur la Néva, qui me semblait large comme une mer.

Je déjeûnai tout en m'habillant, et aussitôt habillé, je courus sur le quai du palais que je remontai jusqu'au pont Troitskoï, pont qui, soit dit en passant, a dix-huit cents pieds de long, et d'où l'on m'avait invité à regarder tout d'abord la ville. C'était le meilleur conseil que j'eusse reçu de ma vie.

En effet, je ne sais pas s'il existe dans le monde entier un panorama pareil à celui qui se déroula devant mes yeux, lorsque, tournant le dos au quartier de Viborg, je laissai mon regard s'étendre jusqu'aux îles de Volnoï et au golfe de Finlande.

Près de moi, à ma droite, amarrée comme un vaisseau, par deux légers ponts, à l'île d'Aptekarskoï, s'élevait la forteresse, premier berceau de Saint-Pétersbourg, au-dessus des murailles de laquelle s'élançait la flèche d'or de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, où sont enterrés les tzars, et la toîture verte de l'hôtel des Monnaies. En face de la forteresse et sur l'autre rive, j'avais à ma gauche le palais de Marbre, dont le grand défaut est que l'architecte

semble avoir oublié de lui faire une façade ; l'Ermitage, charmant refuge bâti par Catherine II contre l'étiquette ; le palais impérial d'hiver, plus remarquable par sa masse que par sa forme, par sa grandeur que par son architecture; l'Amirauté, avec ses deux pavillons et ses escaliers de granit, l'amirauté, centre gigantesque auquel aboutissent les trois principales rues de Saint-Pétersbourg : la perspective de Niuski, la rue des Pois et la rue de la Résurrection; — enfin, au-delà de l'Amirauté, le quai Anglais et ses magnifiques hôtels, terminé par l'Amirauté neuve.

Après avoir laissé mon regard suivre cette longue ligne de majestueux bâtiments, je le ramenai en face de moi : là

s'élevait, à la pointe de l'île de Vasiliefskoï, la Bourse, monument moderne, bâti on ne sait trop pourquoi entre deux colonnes rostrales, et dont les escaliers demi-circulaires baignent leurs dernières marches dans le fleuve. Après elle, sur la rive qui regarde le quai Anglais, est la ligne des douze colléges, l'Académie des Sciences, celle des Beaux-Arts, et au bout de cette splendide perspective, l'École des Mines, située à l'extrémité de la courbe décrite par le fleuve.

De l'autre côté de cette île qui doit son nom à un lieutenant de Pierre Ier, nommé Bazile, à qui ce prince avait donné un commandement, tandis que lui-même, occupé à bâtir la forteresse, occupait sa

petite cabane de l'île de Pétersbourg, coule vers les îles de Volnoï le bras du fleuve que l'on appelle la petite Néva. C'est là que sont situées, au milieu de jardins délicieux, fermés par des grilles dorées, toutes tapissées de fleurs et d'arbustes empruntés, pour les trois mois d'été dont jouit Saint-Pétersbourg, à l'Afrique et à l'Italie, et qui retrouvent, pendant les neuf autres mois de l'année, la température de leur pays natal dans des serres chaudes; c'est là, dis-je que son situées les maisons de campagne des plus riches seigneurs de Saint-Pétersbourg. L'une de ces îles est même tout entière à l'impératrice, qui y a fait élever un charmant petit palais, et qui l'a convertie en jardins et en promenades.

Si l'on tourne le dos à la forteresse et si l'on remonte le cours du fleuve au lieu de le descendre, la vue change de caractère, tout en restant grandiose. En effet, de ce côté j'avais, aux deux extrémités même du pont sur lequel j'étais placé, sur une rive l'église de la Trinité, et sur l'autre le jardin d'Été ; puis, à ma gauche, la petite maison de bois qu'occupait Pierre Ier, tandis qu'il faisait bâtir la forteresse. Près de cette cabane est encore un arbre auquel, à la hauteur de dix pieds à peu près, est clouée une Vierge. Quand le fondateur de Saint-Pétersbourg demanda à quelle hauteur dans les grandes crues s'élevait le fleuve, on lui montra cette Vierge, et à cette vue il fut tout près d'abandonner sa gigantesque entreprise. L'arbre saint et la mai-

son immortalisée sont entourés d'un bâtiment à arcades, destiné à protéger contre l'action du temps et les injures du climat cette cabane, d'une simplicité grossière, qui se compose de trois pièces seulement : d'une salle à manger, d'un salon et d'une chambre à coucher. Pierre fondait une ville, et n'avait pas pris le temps de se bâtir une maison.

Un peu plus loin, toujours à gauche, et de l'autre côté de la grande Néva, est le vieux Pétersbourg, l'hôpital militaire, l'Académie de Médecine, enfin le village d'Okla et ses alentours ; — en face de ces édifices, à droite de la caserne des chevaliers-gardes, le palais de Tauride avec son toît d'émeraude, les casernes de l'ar-

tillerie, la maison de charité et le vieux monastère de Smolna.

Je ne puis dire combien de temps je restai ravi en extase devant ce double panorama. Au second coup d'œil, tous ces palais ressemblaient peut-être un peu trop à une décoration d'Opéra; et toutes ces colonnes qui de loin semblent du marbre, peut-être n'étaient-elles de près que de la brique parvenue; mais au premier coup d'œil c'est quelque chose de merveilleux, qui dépasse, si grande qu'elle soit, l'idée qu'on s'en était faite.

Quatre heures sonnèrent. J'étais prévenu que la table d'hôte était servie à quatre heures et demie; je repris donc à mon grand regret le chemin de l'hôtel, en

passant cette fois devant l'Amirauté, afin de voir de près la statue colossale de Pierre Ier, que j'avais aperçue de ma fenêtre.

Ce fut en revenant seulement, tant j'avais été jusqu'alors préoccupé des grandes masses, que je fis quelque attention à la population, qui mérite cependant bien qu'on s'en occupe par le caractère bien tranché qu'elle présente. A Saint-Pétersbourg, tout est esclave à barbe, ou grand seigneur à décoration; il n'y a pas de classe intermédiaire.

Au premier aspect, il faut le dire, le moujick n'excite guère l'intérêt : en hiver, des peaux de mouton retournées, en été des chemises rayées qui, au lieu d'être

enfermées dans le pantalon, flottent sur les genoux, des sandales fixées au pied par des lanières qui s'entrecroisent sur les jambes, des cheveux coupés courts et droits au bas de la nuque, une longue barbe se développant aussi touffue qu'il plaît à la nature, voilà pour les hommes; — des pelisses d'étoffes commune ou de longues camisoles à gros plis qui descendent à moitié jupes, d'énormes bottes dans lesquelles le pied et la jambe perdent leur forme, voilà pour les femmes.

Il est vrai de dire aussi que dans aucun pays du monde peut-être on ne rencontre chez le peuple pareille sérénité de physionomie. A Paris, sur dix visages appartenant à la dernière classe de la société,

cinq ou six au moins expriment la souffrance, la misère ou la crainte. A Saint-Pétersbourg, jamais rien de tout cela. L'esclave, toujours sûr de l'avenir et presque toujours content du présent, n'ayant à s'inquiéter ni de son logement, ni de sa toilette, ni de sa nourriture, soins que son maitre est forcé de prendre pour lui, marche dans la vie sans autre souci que celui de recevoir quelques coups de fouet auxquels depuis long-temps ses épaules sont habituées. Ces coups, d'ailleurs, il les oublie bien vite, grâce à l'abominable eau-de-vie de grain dont il fait sa boisson ordinaire, et qui, au lieu de l'irriter, comme le vin dont s'enivrent nos portefaix, lui donne pour ses supérieurs un respect plus humble et plus profond, pour

ses égaux une amitié plus tendre, pour tous enfin une bienveillance des plus comiques et des plus attendrissantes que je connaisse.

Voilà donc bien des raisons de revenir au moujick, dont une prévention injuste nous a d'abord écarté.

Une autre particularité qui me frappait aussi, c'est la libre circulation des rues, avantage que la ville doit aux trois grands canaux qui l'encerclent, et par lesquels se dégorgent les décombres, se font les déménagements, arrivent les denrées et se charrient les bois. De cette façon, jamais d'encombrements de charrettes, qui vous forcent de mettre trois heures à faire, en voiture, une course que vous feriez en dix

minutes à pied. Au contraire, de l'espace partout : la rue pour les drosky, les kibick, les briska et les calèches qui se croisent en tous sens, avec une rapidité insensée, ce qui n'empêche pas qu'on entende à chaque instant le mot *pascaré, pascaré,* plus vite, plus vite ; — les trottoirs pour les piétons, qui ne sont jamais écrasés que s'ils tiennent absolument à l'être ; encore les cochers russes ont-ils une telle habileté, pour arrêter court leur attelage lancé au plus grand galop, qu'il faut être alors plus adroit que le cocher pour qu'un accident vous arrive.

J'oubliais encore une autre précaution de la police pour indiquer aux piétons qu'ils doivent marcher sur les trottoirs : c'est qu'à moins de se faire ferrer comme

les chevaux, il devient très fatigant de marcher sur des pavés qui rappellent agréablement le cailloutis de Lyon. Aussi dit-on de Saint-Pétersbourg que c'est une grande et belle dame, magnifiquement vêtue, mais horriblement chaussée.

Parmi les bijoux que lui ont donnés ses tzars, un des premiers est bien certainement la statue de Pierre Ier, qu'elle doit à la libéralité de Catherine II. Le tzar est monté sur un cheval fougueux qui se cabre, image de la noblesse moscovite, qu'il a eu tant de peine à dompter. Il est assis sur une peau d'ours, qui représente l'état de barbarie dans lequel il a trouvé son peuple. Puis, pour que l'allégorie fût complète; lorsque l'artiste eut achevé sa statue, on

roula jusqu'à Saint-Pétersbourg, pour lui servir de piédestal, un rocher brut, emblême des difficultés que le civilisateur du Nord avait eu à surmonter. Cette inscription latine, reproduite en russe à l'autre face, est gravée sur le granit.

PETRO PRIMO CATHARINA SECUNDA. 1782.

Quatre heures et demie sonnaient comme je faisais, pour la troisième fois, le tour de la grille qui enferme ce monument; force me fut donc d'abandonner le chef-d'œuvre de notre compatriote Falconnet, sans quoi j'eusse couru grand risque de ne pas trouver place à la table d'hôte.

Saint-Pétersbourg est la plus grande pe-

tite ville que je connaisse. La nouvelle de mon arrivée s'était déjà répandue, grâce à mon compagnon de voyage; et comme il n'avait rien pu dire autre chose de moi, sinon que je voyageais en poste et que je n'étais pas maître de danse, la nouvelle avait jeté l'inquiétude parmi la troupe d'industriels français qui prend le titre de colonie, car chacun éprouvait à mon égard la crainte que m'avait si ingénuement manifesté mon faiseur de pirouettes, et craignait de rencontrer en moi un concurrent ou un rival.

Aussi mon entrée dans la salle occasionna-t-elle un chuchotement universel parmi les honorables convives de la table d'hôte, qui appartenaient presque tous

à la colonie, et chacun chercha-t-il à lire sur ma figure et à deviner par mes manières à quelle classe j'appartenais. Cela fut difficile, à moins d'une bien grande perspicacité, car je me contentai de saluer et de m'asseoir.

Pendant le potage, grâce à l'ardeur de la première attaque et à la pudeur de la première vue, mon incognito fut encore assez respecté. Mais après le bœuf, la curiosité, si long-temps comprimée, se fit jour par mon voisin de droite.

— Monsieur est étranger à Saint-Pétersbourg, me dit-il en me tendant son verre et en s'inclinant.

— Je suis arrivé d'hier au soir, répon-

dis-je en lui versant à boire et en m'inclinant à mon tour.

— Monsieur est compatriote, me dit alors mon voisin de gauche avec un accent de fausse fraternité.

— Je ne sais, monsieur; moi, je suis de Paris.

— Et moi de Tours, jardin de la France, la province où, comme vous le savez, on parle le plus beau langage. Aussi je suis venu à Saint-Pétersbourg pour y être *outchitel*.

— Sans indiscrétion, monsieur, demandai-je à mon voisin de droite, puis-je vous demander ce que c'est qu'un outchitel?

— Un marchand de participes, me répondit mon voisin de l'air le plus méprisant.

— Monsieur ne vient pas, je présume, dans le même but que moi, continua mon Tourangeau, ou, sans cela, je lui donnerais un conseil d'ami : ce serait de retourner bien vite en France.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que la dernière foire aux professeurs a été très mauvaise à Moscou.

— Comment! la foire aux professeurs? m'écriai-je stupéfait.

—Eh! oui, monsieur. Ignorez-vous que

ce pauvre M. Le Duc a perdu moitié, cette année, sur sa marchandise?

— Monsieur, dis-je en m'adressant à mon voisin de droite, voulez-vous me permettre de vous demander ce que c'est que M. Le Duc?

—Un estimable restaurateur, monsieur, qui tient boutique d'enseigneurs, les héberge et les taxe selon leurs mérites, et qui, lorsque arrive Pâques et Noël, ces grandes fêtes des Russes pendant lesquelles les grands ont l'habitude de se rendre dans la capitale, ouvre ses magasins, et, outre les frais qu'il a faits pour le professeur qu'il place, a encore une commission. Eh bien! cette année, il lui est resté le tiers de ses cuistres, et on lui a ren-

voyé un sixième de ceux qu'il avait expédiés en province, de sorte que le pauvre homme est sur le point de manquer.

— Ah ! vraiment !

— Ainsi, vous voyez, monsieur, reprit l'outchitel, que, si vous venez pour être gouverneur, le moment est mal choisi, puisque des gens qui sont nés en Touraine, c'est-à-dire dans la province où l'on parle le mieux la langue française, ont quelque peine à se placer.

— Eh bien ! monsieur, rassurez-vous sur mon compte, répondis-je; j'exerce un autre genre d'industrie.

— Monsieur, me dit mon vis-à-vis avec un accent qui dénonçait son Bordeaux

d'une lieue, il est bon que je vous prévinsse que, si vous faites dans les vins, c'est un lamentable métier, et où il n'y a plus que de l'eau z'à boire.

— Comment donc, monsieur? répondis-je; est ce que les Russes se sont mis à la bière, ou ont planté des vignes dans le Khamtchatka, par hasard?

— Bagasse! si ce n'était que cela, on leur ferait concurrence; mais le grand seigneur russe, il achète touzours et ne paie jamais.

— Je vous remercie, monsieur, de l'avis que vous me donnez; mais j'ai la certitude, moi, qu'on ne fera pas banqueroute sur mes fournitures. Je ne suis pas dans les vins.

— Dans tous les cas, monsieur, me dit alors avec un accent lyonnais des mieux articulés un individu vêtu d'une redingote à brandebourgs, avec un collet garni de fourrures, quoiqu'on fût en plein été; dans tous les cas, je vous conseille, si vous êtes marchand de draps et de fourrures, d'employer d'abord le meilleur de votre marchandise pour vous-même, attendu que vous ne m'avez pas l'air d'une constitution bien robuste, et qu'ici, voyez-vous, les poitrines délicates, ça file vite. Nous avons enterré quinze Français l'hiver dernier. Ainsi vous voilà prévenu.

— Je me mettrai en mesure, monsieur, et comme je compte me fournir chez vous j'espère que vous me traiterez en compatriote.

— Comment donc, monsieur, avec le plus grand plaisir. Je suis de la ville de Lyon, seconde capitale de France, et vous savez que nous autres Lyonnais, nous sommes réputés pour la conscience; et du moment où vous n'êtes pas marchand de draps et de fourrures....

— Eh! ne voyez-vous pas que notre cher compatriote ne veut pas nous dire qui il est? dit du bout des dents un monsieur dont la chevelure roulée au fer exhalait une abominable odeur de pommade au jasmin, et qui essayait, sans y réussir, de trouver depuis un quart d'heure le joint de l'aile d'une volaille dont chacun attendait un morceau. Ne voyez-vous pas, répéta-t-il en appuyant sur chaque mot, ne

voyez-vous pas que monsieur ne veut pas nous dire qui il est?

— Si j'avais le bonheur d'avoir des façons comme les vôtres, monsieur, répondis-je, et d'exhaler une odeur aussi délicieusement aromatisée, la société n'aurait pas tant de peine à deviner qui je suis, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria le jeune homme frisé; qu'est-ce à dire?

— C'est à dire que vous êtes coiffeur.

— Monsieur, avez-vous l'intention de m'insulter?

— On vous insulte à ce qu'il paraît, quand on vous dit qui vous êtes?

— Monsieur, dit le jeune homme frisé en haussant la voix et en tirant une carte de sa poche, voici mon adresse.

— Eh ! monsieur, répondis-je, découpez votre poulet.

— C'est-à-dire que vous refusez de me rendre raison?

— Vous vouliez savoir mon état, monsieur? eh bien ! mon état me défend de me battre.

— Vous êtes donc un lâche, monsieur?

— Non, monsieur, je suis maître d'armes.

— Ah ! fit le jeune homme frisé en se rasseyant.

— Il y eut un moment de silence, pendant lequel mon interlocuteur essaya, bien plus inutilement encore qu'il ne l'avait fait, d'enlever une aile à son poulet; enfin, de guerre lasse, il le passa à son voisin.

— Ah! monsieur est maître d'armes, me dit au bout de quelques secondes mon voisin le Bordelais; zoli état, monsieur; z'en ai zoué un peu quand z'étais zeune et que z'avais une mauvaise tête.

— C'est une branche d'industrie peu cultivée ici et qui ne peut manquer d'y fleurir, dit le professeur, surtout enseignée par un homme comme monsieur.

— Oui, sans doute, reprit à son tour le

Canut; mais je conseille à monsieur de porter des gilets de flanelle, quand il donnera ses leçons, et de se faire un manteau de fourrures pour s'envelopper chaque fois qu'il aura fait assaut.

— Ma foi, mon cher compatriote, dit à son tour, en se servant un morceau du poulet qu'il n'avait pas pu découper et que son voisin avait découpé pour lui, le jeune homme frisé, qui pendant ce temps avait repris tout son aplomb; ma foi, mon cher compatriote, car vous êtes de Paris, m'avez-vous dit...

— Oui, monsieur.

— Moi aussi.... Vous avez fait là, je crois, une excellente spéculation; car nous n'a-

vons ici, je crois, qu'une espèce de mauvais prévôt, un ancien figurant de la Gaieté, qui est parvenu à se faire nommer maître d'armes de la garde en réglant des combats au petit théâtre. Vous le verrez là, dans la Perspective, et qui apprend à ses élèves à faire les quatre coups. Je l'ai fait venir pour continuer avec lui ; mais, aux premières bottes, je me suis aperçu que j'étais le maître et qu'il était l'écolier; de sorte que je l'ai renvoyé comme un pleutre, en lui payant son cachet la moitié de ce que je prends pour une coiffure, et le pauvre diable a encore été trop content.

—Monsieur, lui dis-je, je connais l'homme dont vous parlez. Comme étranger et

comme Français, vous n'auriez pas dû dire ce que vous avez dit; car, comme étranger, vous devez respecter le choix de l'empereur, et comme Français, vous ne devez pas dénigrer un compatriote. C'est une leçon que je vous donne à mon tour, monsieur, et que je ne vous fais pas payer, même un demi-cachet; vous voyez que je suis généreux.

A ces mots, je me levai de table, car j'avais déjà assez de la colonie française, et j'avais hâte de la quitter. Un jeune homme, qui n'avait rien dit pendant tout le temps du dîner, se leva à son tour et sortit en même temps que moi.

— Il paraît, monsieur, me dit-il en souriant, qu'il ne vous a pas fallu une longue

séance pour juger nos chers compatriotes.

— Non, certes, et je dois avouer que le jugement ne leur est pas avantageux.

— Eh bien! reprit-il en haussant les épaules, voilà pourtant d'après quel prospectus on nous juge à Saint-Pétersbourg. Les autres nations envoient à l'étranger ce qu'elles ont de meilleur; nous y envoyons généralement ce que nous avons de pire, et cependant partout nous contrebalançons leur influence. C'est bien honorable pour la France, mais c'est bien triste pour les Français.

— Et vous habitez Saint-Pétersbourg, monsieur? lui demandai-je.

—Depuis un an; mais je le quitte ce soir.

— Comment?

— Je vais retenir ma voiture. Monsieur, j'ai l'honneur...

— Monsieur, votre très humble...

Pardieu! me dis-je en remontant mon escalier, tandis que mon interlocuteur gagnait la porte, je joue de malheur; je rencontre par hasard un homme comme il faut, et il part le jour même où j'arrive.

Je trouvai dans ma chambre le garçon occupé à préparer mon lit pour la sieste. A Saint-Pétersbourg comme à Madrid, on dort généralement après le dîner: c'est qu'en effet il y a deux mois pendant lesquels il fait plus chaud en Russie qu'en Espagne.

Ce repos m'allait merveilleusement, à moi qui étais encore tout moulu des deux dernières journées que je venais de passer en voyage, et qui désirais jouir le plus tôt possible d'une de ces belles nuits de la Néva que l'on m'avait tant vantées. Je demandai donc au garçon de quelle manière il fallait s'y prendre pour se procurer une gondole; il me répondit que c'était la chose la plus simple, qu'il n'y avait qu'à la commander, et que, moyennant dix roubles, commission payée, il se chargerait de ce soin. J'avais déjà converti quelque argent en papier ; je lui donnai un billet rouge, et je lui recommandai de venir me réveiller à neuf heures.

Le billet rouge avait produit son effet:

à neuf heures le garçon frappait à ma porte, et le batelier m'attendait en bas.

La nuit n'était qu'un crépuscule doux et limpide, à l'aide duquel on aurait pu lire facilement, et qui permettait de voir à une distance considérable les objets perdus dans un vague délicieux, et revêtus de tons ignorés, même sous le ciel de Naples. La chaleur étouffante de la journée s'était changée en une charmante brise, qui, en passant sur les îles, apportait avec elle une éphémère et suave odeur de roses et d'orangers. Toute la ville, abandonnée et déserte le jour, s'était repeuplée, et se pressait sur sa promenade marine, où son aristocratie affluait par toutes les branches de la Néva. Toutes les gondoles ve-

naient se ranger autour d'une immense barque amarrée en face de la citadelle et chargée de plus de soixante musiciens. Tout à coup une harmonie merveilleuse et de laquelle je n'avais aucune idée, s'éleva du fleuve et monta majestueusement vers le ciel; j'ordonnai à mes deux rameurs de me conduire le plus près possible de cet orgue gigantesque et vivant, dont chaque musicien forme pour ainsi dire un tuyau, car j'avais reconnu cette musique des cors dont on m'avait tant parlé, et dans laquelle chaque exécutant ne fait qu'une note, rendant un son d'après un signe, et le prolongeant autant de temps que le bâton du chef d'orchestre est tendu vers lui. Cette instrumentation si nouvelle pour moi tenait du miracle;

je n'aurais jamais cru qu'on pouvait jouer de l'homme, comme on jouait du piano, et je ne savais ce que je devais admirer le plus, ou la patience du chef ou la docilité de l'orchestre. Il est vrai que lorsque plus tard j'eus fait connaissance avec le peuple russe, et que j'eus vu son étrange aptitude à tous les arts mécaniques, je ne m'étonnai pas plus de ses concerts de cors que de ses maisons faites à la hache. Mais pour le moment, je fus, je l'avoue, ravi comme en extase, et la première partie du concert était déjà finie que j'écoutais encore.

Ce concert dura une partie de la nuit. Jusqu'à deux heures du matin je me tins à portée d'entendre et de voir, au lieu d'aller, comme tout le monde, d'un endroit

à un autre : il me semblait que c'était pour moi seul que le concert était donné, et que de pareilles merveilles d'harmonie ne pouvaient pas se renouveler tous les soirs. J'eus donc le loisir d'examiner les instruments dont se servaient les musiciens ; ce sont des tubes recourbés seulement à l'embouchure, et qui vont en s'élargissant jusqu'à l'extrémité d'où s'échappe le son. Ces espèces de clairons varient depuis deux pieds jusqu'à trente pieds de long. Seulement trois personnes se réunissent pour jouer de ces derniers : il y en a deux qui portent l'instrument et une qui souffle.

Je rentrai comme le jour commençait à paraître, tout émerveillé de cette nuit

que je venais de passer sous ce ciel bizantin, au milieu de cette harmonie septentrionale, sur ce fleuve si large qu'il semble un lac, et si pur qu'il réfléchit, comme un miroir, toutes les étoiles du ciel et toutes les lumières de la terre. J'avoue qu'en ce moment Saint-Pétersbourg me parut au-dessus de tout ce qu'on m'avait dit d'elle, et je reconnus que, si ce n'était point le paradis, c'était du moins quelque chose qui y touchait de bien près.

Je ne pus pas dormir, tant cette musique éolienne me poursuivait partout. Aussi, quoique je me fusse couché à plus de trois heures, à six heures du matin j'étais debout. Je mis en ordre quelques lettres de recommandation qu'on m'avait données,

et que je ne comptais remettre qu'après avoir donné un assaut public, afin de ne pas être obligé de me charger moi-même de mon prospectus; je n'en pris sur moi qu'une seule, qu'un de mes amis m'avait chargé de remettre en main propre. Cette lettre était de sa maîtresse, avouons-le, simple grisette du quartier latin, et adressée à sa sœur, simple marchande de modes; mais ce n'est pas ma faute si les événements mêlent toutes les classes, et si la marée des révolutions met de nos jours le peuple si souvent en face de la royauté.

Cette lettre portait pour suscription: *A mademoiselle Louise Dupuy, chez madame Xavier, marchande de modes, perspective de Niuski, près de l'église arménienne, en face du bazar.*

Le tout écrit de cette écriture et avec cette orthographe que vous savez.

Je ne m'en faisais pas moins une fête de remettre cette lettre moi-même. A huit cents lieues de la France, il est toujours agréable de voir une jeune et jolie compatriote, et je savais que Louise était jeune et jolie. D'ailleurs, elle qui connaissait Saint-Pétersbourg, puisqu'elle l'habitait depuis quatre ans, me donnerait des conseils sur la manière de m'y conduire.

Cependant, comme je ne pouvais convenablement me présenter chez elle à sept heures du matin, je résolus de faire mon tour de ville, et de ne revenir à la perspective de Niuski que vers les cinq heures.

J'appelai le garçon ; cette fois ce fut un valet de place qui s'offrit en son lieu. Les valets de place sont en même temps des domestiques et des cicerone ; ils cirent les bottes et montrent les palais. Je l'arrêtai, surtout pour la première de ces fonctions ; quant à la seconde, j'avais d'avance étudié mon Saint-Pétersbourg de manière à en savoir autant que lui là-dessus.

III

Je n'avais pas pris la peine de m'inquiéter d'une voiture comme j'avais fait la veille d'une barque; car, si peu que je fusse sorti encore dans les rues de Saint-Pétersbourg, j'avais vu à chaque carrefour des stations de *kibisck* et de *droschki*. Aussi, à peine eus-je traversé la place de l'A-

mirauté pour gagner la colonne d'Alexandre, qu'au premier signe que je fis, je me trouvai entouré d'*ivoschiks*, qui me firent au rabais les offres les plus séduisantes. Comme il n'y a pas de tarif, je voulus voir jusqu'où irait la diminution; elle alla jusqu'à cinq roubles; pour cinq roubles, je fis prix avec le conducteur d'un droschki pour toute la journée, et je lui indiquai aussitôt le palais de Tauride.

Ces ivoschiks, ou cochers, sont en général des serfs qui, moyennant une certaine redevance, nommée *abrock*, ont acheté de leurs seigneurs la permission de venir faire fortune pour leur compte à Saint-Pétersbourg. L'ustensile dont ils se servent pour courir après cette déesse est

une espèce de traîneau à quatre roues dans lequel la banquette, au lieu d'être en travers, est en long, de sorte qu'on n'est point assis comme dans nos tilburys, mais à cheval comme sur les vélocipèdes dont se servent les enfants aux Champs-Élysées. Cette machine est attelée d'un cheval non moins sauvage que son maître, et qui, comme lui, a quitté les steppes natales pour venir arpenter en tous sens les rues de Saint-Pétersbourg. L'ivoschik a pour son cheval une affection toute paternelle, et au lieu de le battre, comme font nos cochers français, il lui parle plus affectueusement encore que le muletier espagnol à sa mule capitane. C'est son père, c'est son oncle, c'est son petit pigeon ; il improvise pour lui des chansons dont il

invente l'air en même temps que les paroles, et dans lesquelles il lui promet, pour l'autre vie, en échange des peines qu'il éprouve dans celle-ci, mille félicités dont l'homme le plus exigeant se contenterait très bien. Aussi le malheureux animal, sensible à la flatterie ou confiant dans la promesse, va-t-il sans cesse au grand trot, ne dételant presque jamais et s'arrêtant pour manger à des auges disposées dans toutes les rues à cet effet : voilà pour le droschki et pour le cheval.

Quant au cocher, il a un trait de ressemblance avec le lazzarone napolitain : c'est qu'on n'a pas besoin de connaître sa langue pour se faire comprendre de lui, tant sa fine intelligence pénètre la pensée de

celui qui parle. Il est assis sur un petit siége, entre celui qu'il conduit et son cheval, ayant son numéro d'ordre pendu au cou et tombant entre les deux épaules, afin que le voyageur, qui a toujours ce numéro sous les yeux, puisse le saisir s'il est mécontent de son ivoschik; dans ce cas, on envoie ou l'on porte ce numéro à la police, et, sur votre plainte, l'ivoschik est presque toujours puni. Quoique rarement nécessaire, néanmoins, cette précaution, comme on va le voir, n'est pas toujours inutile, et le bruit d'une aventure arrivée à Moscou, pendant l'hiver de 1825, courait encore les rues de Saint-Pétersbourg.

Une Française, nommée madame L....,

se trouva hors de chez elle et en visite à une heure assez avancée de la nuit. Comme elle ne voulait pas revenir à pied, quoique les personnes chez lesquelles elle était offrissent de la faire reconduire par un domestique, on envoya chercher une voiture : malheureusement il ne se trouvait sur la place que des droschki; on lui en amena un; elle monta dedans, donna son adresse, et partit.

Outre une chaîne d'or et des pendants d'oreilles en diamant qu'il avait vu briller, le cocher avait encore remarqué que madame L..... était enveloppée dans un magnifique manteau de fourrures. Profitant donc de l'obscurité de la nuit, de la solitude des rues et de la distraction de ma-

dame L....., qui, la tête enveloppée dans son manteau de peur du froid, se laissait conduire sans remarquer quel chemin prenait son conducteur, il s'écarta de la route et avait déjà dépassé le quartier le plus désert de la ville, lorsque, écartant le voile qui lui couvrait les yeux. Madame L..... s'aperçut qu'elle était dans la campagne. Aussitôt elle appelle, elle crie; mais voyant que l'ivoschik, au lieu d'arrêter, redouble la vitesse de son cheval, elle le saisit par la plaque où est son numéro, et arrache cette plaque en le menaçant, s'il ne la conduit chez elle, de porter le lendemain cette plaque à la police. Soit que le cocher fût arrivé à l'endroit qu'il avait marqué lui-même pour son crime, soit qu'il crût que la résistance de madame

L..... ne lui permettait plus d'attendre, il saute à bas de son siége et se présente à l'un des côtés du droschki. Par bonheur, madame L......, toujours munie de la plaque dénonciatrice, a sauté de l'autre, et, poussant la porte d'une grille entrebaillée devant elle, elle s'est élancée dans un enclos, qu'aux croix de bois et de fer qui le jonchent elle reconnaît bientôt pour un cimetière.

Mais derrière elle le cocher est entré, il la poursuit avec une nouvelle ardeur; cette fois il n'est plus question pour lui de s'enrichir en volant des fourrures et des diamants, il s'agit de sauver sa vie; heureusement madame L..... a quelques pas d'avance sur lui, et la nuit est si noire qu'à

quelques pas on se perd de vue. Tout à coup la terre manque à la fugitive; il lui semble qu'elle s'abîme; elle est tombée dans une fosse ouverte, qui le lendemain doit se refermer sur un cadavre. Mais madame L..... a compris que cette fosse était un asile qui pouvait la dérober à la poursuite de l'assassin : aussi n'a-t-elle pas jeté un cri, n'a-t-elle pas poussé une plainte. Le cocher l'a vue disparaître comme une ombre; il passe près de la fosse, la poursuivant toujours. Madame L..... est sauvée.

Pendant une partie de la nuit, le cocher rôda dans le cimetière, car il ne pouvait renoncer à l'espoir de retrouver celle qui tenait sa vie. Tantôt il essayait de l'effrayer

par d'épouvantables menaces, tantôt il espérait l'attendrir par ses supplications, jurant par tous les saints les plus redoutables et les plus sacrés que, si elle voulait lui rendre seulement sa plaque, il la reconduirait chez elle sans lui faire le moindre mal; mais madame L.... ne se laissa ni intimider ni séduire, et resta au fond de la fosse, muette et immobile, et pareille au cadavre dont elle tenait la place.

Enfin, comme la nuit s'avançait, force fut à l'ivoschik de quitter le cimetière et de fuir. Quant à madame L...., elle y resta cachée jusqu'au jour ; deux heures après qu'elle en fut sortie, la plainte et la plaque étaient déposées à la police. Pendant trois jours les forêts qui environnent Moscou

servirent d'asile à l'assassin. Enfin, vaincu par le froid et par la faim, il vint chercher un asile dans un petit village, mais partout aux environs, son numéro et son signalement avaient été donnés : il fut reconnu, pris, knouté, et envoyé aux mines.

Cependant ces exemples sont rares : le peuple russe est instinctivement bon, et il n'y a peut-être point de capitale où les meurtres par cupidité ou par vengeance soient plus rares qu'à Saint-Pétersbourg. Il y a même plus : quoique très porté au vol, le moujik a horreur de l'effraction, et vous pourriez confier sans aucune crainte une lettre cachetée, pleine de billets de banque, sût-il même ce qu'il por-

te, à un valet de place ou à un cocher, tandis qu'il serait imprudent de laisser traîner à la portée de cet homme les moindres pièces de monnaie.

Je ne sais pas si mon ivoschick était voleur, mais, à coup sûr, il craignait fort d'être volé, car en arrivant à la grille du palais de Tauride, il me fit entendre que, comme le palais avait deux sorties, il désirait fort que je lui donnasse sur ses cinq roubles un à-compte équivalent au prix de la course que je venais de faire. A Paris, j'aurais sévèrement répondu à l'insolent demandeur; à Saint-Pétersbourg, je n'en fis que rire, car cela arrivait à de plus grands que moi, qui ne s'en formalisaient pas. En effet, deux mois auparavant, l'em-

pereur Alexandre, se promenant à pied, comme c'était son habitude, et, se voyant menacé d'une pluie, prit un droschki sur la place, et se fit conduire au palais impérial; arrivé là, il fouilla à sa poche et s'aperçut qu'il n'avait pas d'argent; alors, descendant du droschki : Attends, dit-il à l'ivoschick, je vais t'envoyer le prix de ta course.

— Ah! oui, dit le cocher, je n'ai qu'à compter là-dessus.

— Comment cela? demanda l'empereur étonné.

— Oh! je sais bien ce que je dis.

— Eh bien, voyons, que dis-tu?

— Je dis qu'autant de personnes que je

mène devant une maison à deux portes, et qui descendent sans me payer, autant de débiteurs que je ne revois plus.

— Comment! même devant le palais de l'empereur?

— Plus souvent encore là qu'ailleurs. Les grands seigneurs ont très peu de mémoire.

— Il fallait te plaindre, et faire arrêter les voleurs, dit Alexandre, que cette conversation amusait.

— Faire arrêter un noble, votre excellence sait bien qu'on l'essaierait en vain. Si c'était quelqu'un de nous, à la bonne heure, c'est facile, ajouta le cocher en montrant sa barbe, car on sait par où nous

prendre; mais vous autres, grands seigneurs, qui avez le menton rasé, impossible! Ainsi donc, que votre excellence cherche bien dans ses poches, et je suis sûr qu'elle y trouvera de quoi me payer.

— Écoute, dit l'empereur, voici mon manteau, il vaut bien la course, n'est-ce pas? Eh bien, garde-le, tu le remettras à celui qui t'apportera l'argent.

— Eh bien, à la bonne heure, dit l'ivoschik, vous êtes raisonnable, vous.

Un instant après, le cocher reçut en échange du manteau resté en gage, un billet de cent roubles. L'empereur avait payé à la fois pour lui et pour ceux qui venaient chez lui.

Comme je ne pouvais pas me passer la

fantaisie d'une pareille libéralité, je me contentai de donner à mon ivoschik les cinq roubles qui étaient le prix de sa journée, enchanté de lui prouver que j'avais plus de confiance en lui, qu'il n'en avait eu en moi. Il est vrai que je savais son numéro, et qu'il ne savait pas mon nom.

Le palais de Tauride est un don que fit avec ses meubles magnifiques, ses statues de marbre, et ses lacs aux poissons d'or et d'azur, le favori Potemkin à sa puissante et grande souveraine Catherine II, pour célébrer la conquête du pays dont il porte le nom; mais ce qui est étonnant, ce n'est point le faste du donateur, c'est la religion avec laquelle le secret fut gardé. Une merveille s'était élevée dans sa capitale,

et Catherine n'en savait rien, si bien qu'un soir, lorsque le ministre invita l'impératrice à la fête nocturne qu'il comptait lui donner, à la place de quelques humides prairies qu'elle connaissait, elle trouva resplendissant de lumières, plein d'harmonie et tout émaillé de fleurs vivantes, un palais qu'elle aurait pu croire bâti par la main des fées.

C'est qu'aussi Potemkin était le modèle des princes parvenus, comme Catherine II fut l'exemple des reines improvisées; l'un était un simple sous-officier, l'autre une petite princesse d'Allemagne; et cependant, que l'on prenne tous les princes et tous les rois héréditaires de cette époque, et l'on trouvera que tous deux furent grands parmi les grands.

Un hasard étrange, ou plutôt un calcul providentiel, les avait réunis.

Catherine avait trente-trois ans; elle était belle, elle était aimée pour sa bienfaisance et respectée pour sa piété, lorsqu'elle apprit tout à coup que Pierre III voulait la répudier pour épouser la comtesse de Voronzoff, et, pour avoir un prétexte de la répudier, comptait faire déclarer illégitime la naissance de Paul Petrowitz. Alors elle comprend qu'il n'y a pas un instant à perdre; elle quitte à onze heures du soir le château de Peterhoff, monte dans la charrette d'un paysan qui ignore qu'il conduit la future tzarine, arrive à Pétersbourg comme le jour vient de de paraître, rassemble les amis sur les-

quels elle croit pouvoir compter, se met à leur tête, et marche avec eux au-devant des régiments en garnison à Saint-Pétersbourg, et qui ont été convoqués sans savoir de quoi il s'agit. Arrivée sur le front de la ligne, Catherine les interpelle, invoque leur courtoisie comme hommes et leur fidélité comme soldats, puis, profitant de l'impression que son discours a produit, elle tire une épée dont elle jette le fourreau, et demande une dragonne pour la nouer autour de son bras. Un jeune sous-officier âgé de dix-huit ans sort des rangs, s'approche d'elle et lui offre la sienne; Catherine accepte, avec un de ces doux sourires comme en ont ceux qui quêtent un royaume. Le jeune officier veut alors s'éloigner et reprendre son rang;

mais le cheval qu'il monte, habitué à l'escadron, refuse d'obéir, se cabre, bondit, et s'obstine à rester côte à côte du cheval de l'impératrice. Alors l'impératrice regarde le beau cavalier qui se serre ainsi contre elle; ses efforts infructueux pour s'éloigner du jeune homme lui semblent une voix de la Providence, qui lui indique un défenseur. Elle le fait à l'instant même officier, et huit jours après, quand Pierre III, emprisonné sans résistance, a résigné à Catherine la couronne qu'il voulait lui ôter, et qu'elle est vraiment souveraine, elle se rappelle Potemkin, et le fait gentilhomme de la chambre dans son palais.

A compter de ce jour, la fortune du fa-

vori alla toujours croissant. Beaucoup l'attaquèrent qui se brisèrent contre elle. Un seul crut avoir triomphé; c'était un jeune Servien nommé Zoritsch. Protégé par Potemkin lui-même, placé près de Catherine par lui, il profita de son absence pour essayer de le perdre en le calomniant. Alors Potemkin prévenu arrive, descend daas son ancien appartement, au palais, et là il apprend que sa disgrâce est complète et qu'il est exilé. Potemkin, à ce mot, et sans secouer la poussière qui couvre son habit de voyage, se rend chez l'impératrice. A la porte de sa chambre, un jeune lieutenant de planton veut l'arrêter; Potemkin le prend par les flancs, le soulève, le jette de l'autre côté de la chambre, entre chez l'impératrice, et un quart

d'heure après en sort, tenant à la main un papier.

— Tenez, monsieur, dit-il au jeune lieutenant, voici un brevet de capitaine que je viens d'obtenir pour vous de sa majesté.

Le lendemain, Zoritsch était exilé dans la ville de Schklow, que son généreux rival fit ériger pour lui en souveraineté.

Quant à lui, il rêva tour à tour le duché de Courlande et le trône de Pologne, puis il ne voulut rien de tout cela, se contentant de donner des fêtes aux rois et des palais aux reines. D'ailleurs une couronne l'eût-elle fait plus puissant et plus fastueux qu'il était? Les courtisans ne l'adoraient-

ils pas comme un empereur? N'avait-il pas à sa main gauche, car la droite, il la gardait nue pour mieux tenir son sabre, autant de diamants qu'il y en avait à la couronne? N'avait-il pas des courriers qui allaient lui chercher des sterlets dans le Volga, des melons d'eau à Astracan, du raisin en Crimée, des bouquets partout où il y avait de belles fleurs, et ne donnait-il pas entre autres cadeaux, tous les premiers de l'an, à sa souveraine, un plat de cerises qui lui coûtait dix mille roubles*?

Tantôt ange, tantôt démon, il créait ou

* Potemkin avait à sa suite un officier nommé Faucher, qu'il employait sans cesse à de pareilles missions et qui courait éternellement la poste. Cet officier, dans la prévision qu'il se casserait le cou dans quelqu'un de ses voyages, s'était fait d'avance cette épitaphe :

CI GÎT FAUCHER,
FOUETTE, COCHER.

détruisait sans cesse, ou, quand il ne faisait ni l'un ni l'autre, brouillait tout, mais vivifiait tout; rien n'était quelque chose que lorsqu'il n'y était pas, et, lorsqu'il reparaissait, tout devant lui rentrait dans le néant. Le prince de Ligne disait qu'il y avait en lui du gigantesque, du romanesque et du barbaresque, et le prince de Ligne avait raison.

Sa mort fut étrange comme sa vie, et sa fin inattendue comme son commencement. Il venait de passer un an à Saint-Pétersbourg au milieu des fêtes et des orgies, pensant qu'il avait fait assez pour sa gloire et pour celle de Catherine en reculant les limites de la Russie jusqu'au-delà du Caucase, lorsque tout à coup il apprend

que le vieux Reptnin, profitant de son absence pour battre les Turcs et les forcer de demander la paix, a fait plus en deux mois que lui en trois ans.

Alors il n'a plus de repos : il est malade, c'est vrai, mais n'importe, il faut qu'il parte. Quant à la maladie, il luttera avec elle et la tuera. Il arrive à Jassy, sa capitale, et part pour Otschakow, sa conquête. Au bout de quelques verstes, l'air de sa voiture l'étouffe ; on étend son manteau à terre ; il descend, se couche dessus, et expire au bord d'un chemin.

Catherine faillit mourir de sa mort : tout, même la vie, semblait être commun entre ces deux grands cœurs ; elle s'évanouit

trois fois, le pleura long-temps et le regretta toujours.

Le palais de Tauride, occupé à l'heure où je le visitais par le grand duc Michel, avait servi d'habitation temporaire à la reine Louise, cette moderne amazone, qui espéra un instant vaincre son vainqueur; car Napoléon lui avait dit, en l'apercevant pour la première fois : « Madame, je savais bien que vous étiez la plus belle des reines, mais j'ignorais que vous étiez la plus belle des femmes. » Malheureusement la galanterie du héros corse ne fut pas de longue durée. Un jour la reine Louise jouait avec une rose :

— Donnez-moi cette rose, dit Napoléon.

— Donnez-moi Magdebourg, répondit la reine.

— Oh! ma foi non! s'écria l'empereur, ce serait trop cher.

La reine jeta de dépit la rose qu'elle tenait; mais elle n'eut point Magdebourg.

En quittant le palais de Tauride, je continuai mon excursion en traversant le pont de Troitskoï, pour visiter la cabane de Pierre I[er], ce grossier bijou impérial dont je n'avais vu la veille que l'écrin.

La religion nationale a conservé ce monument dans toute sa pureté primitive, et la salle à manger, le salon et la chambre à coucher semblent encore attendre le retour du czar. Dans la cour est la petite

barque entièrement construite par le charpentier de Saardam, et de laquelle il se servait pour se porter, par la Néva, sur les différents points de la ville naissante, où sa présence était nécessaire.

Près de cette demeure d'un jour est sa demeure éternelle. Son corps, comme celui de ses successeurs, repose dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, située au milieu de la forteresse. Cette église, dont la flèche d'or donne une trop haute idée, est petite, peu régulière et d'un mauvais goût; sa seule valeur est dans le trésor mortuaire qu'elle renferme. Le tombeau du czar est près de la porte latérale du côté droit; à la voûte pendent plus de sept cents drapeaux pris sur les Turcs, les Suédois et les Persans.

Je passai par le pont Tioutchhoff, dans l'île de Vasiliefskoi. Les principales curiosités de ce quartier sont la Bourse et les Académies. Je me contentai de passer devant ces monuments, et prenant le pont d'Isaac et la rue de la Résurrection, je me trouvai bientôt sur le canal de la Fontalka, dont je suivis le quai jusqu'à l'église catholique; là je m'arrêtai : je voulais voir la tombe de Moreau. C'est une simple dalle en face de l'autel et au milieu du chœur.

Puisque j'en étais aux églises, je voulus voir tout de suite celle de Kazan, qui est la Notre-Dame de Saint-Pétersbourg. J'y pénétrai par sa double colonnade bâtie sur le modèle de celle de Saint-Pierre de

Rome. Ici le prospectus, contre l'habitude, est inférieur à la chose annoncée. A l'extérieur, tout est plâtre et brique ; à l'intérieur, tout est bronze, marbre et granit; les portes sont d'airain ou d'argent massif, le pavé de jaspe, et les murs de marbre.

J'avais assez de monuments pour un seul jour ; je me fis conduire chez l'illustre madame Xavier, pour remettre à ma belle compatriote la lettre dont j'étais chargé pour elle. Depuis six mois, elle n'habitait plus la maison, et son ex-maîtresse m'apprit d'un ton fort pincé qu'elle était établie à son compte entre le canal de la Moika et le magasin d'Orgelot; c'était chose facile à trouver : Orgelot est le Susse de Saint-Pétersbourg.

Dix minutes après, j'étais devant la maison indiquée. Comme je comptais dîner chez le restaurateur en face, qu'à son nom j'avais reconnu pour un compatriote, je renvoyai mon droschki, et j'entrai dans le magasin en demandant mademoiselle Louise Dupuy.

Une des demoiselles s'informa si c'était pour achat de marchandises ou pour affaire particulière; je lui répondis que c'était pour affaire particulière.

Aussitôt elle se leva et me conduisit à son appartement.

IV

Je fus introduit dans un petit boudoir tout tendu en étoffes asiatiques, où je trouvai ma belle compatriote à moitié couchée et lisant un roman. A ma vue, elle se leva, et, au premier mot qui sortit de ma bouche, elle s'écria : — Ah ! vous êtes Français?

Je m'excusai de me présenter ainsi à l'heure de la sieste; mais, arrivé de la veille, il m'était encore permis d'ignorer quelques-uns des usages de la ville dans laquelle je me trouvais; puis, je lui tendis ma lettre.

— C'est de ma sœur! s'écria-t-elle; oh! cette bonne Rose, que je suis enchantée d'avoir de ses nouvelles; vous la connaissez donc? est-elle toujours gaie et jolie!

— Jolie, j'en puis répondre; gaie, je l'espère; je ne l'ai vue qu'une seule fois, la lettre m'a été remise par un de mes amis.

— M. Auguste, n'est-ce pas?

— M. Auguste.

— Ma pauvre petite sœur, elle doit être bien contente, à cette heure; je viens de lui envoyer des étoffes superbes, et puis encore quelque autre chose; je lui avais écrit de venir me rejoindre, mais...

— Mais?

— Mais il fallait quitter M. Auguste, et elle a refusé. A propos, asseyez-vous donc.

Je voulus prendre une chaise, mais elle me fit signe de m'asseoir près d'elle : j'obéis sans faire la moindre résistance; alors elle se mit à lire la lettre que je lui avais apportée, et j'eus tout le temps de la regarder.

Les femmes ont une faculté merveilleuse et qui n'appartient qu'à elles, c'est celle de se transformer, si l'on peut parler ainsi. J'avais sous les yeux une simple grisette de la rue de la Harpe; il y a quatre ans, cette grisette allait sans doute encore, tous les dimanches, danser au Prado et à la Chaumière : eh bien ! il avait suffi à cette femme d'être transportée, comme une plante, sur une autre terre, et voilà qu'elle y fleurissait au milieu du luxe et de l'élégance, comme si elle était sur son sol natal; et voilà que moi, si familier que je fusse avec les gestes et les habitudes de cette estimable classe de la société dont elle faisait partie, je ne retrouvais rien en elle qui rappelât la vulgarité de sa naissance et l'irrégularité de son éduca-

tion. Le changement était si complet, qu'en voyant cette jolie créature avec ses longs cheveux à l'anglaise, son simple peignoir de mousseline blanche et ses petites pantoufles turques, à demi couchée dans la pose gracieuse que lui eût imposée un peintre pour faire son portrait, j'aurais pu me croire introduit dans le boudoir de quelque élégante et aristocratique habitante du faubourg Saint-Germain, et je n'étais pourtant que dans l'arrière-boutique d'un magasin de modes.

— Eh bien! que faites-vous donc? me dit Louise qui depuis quelques instants avait fini sa lettre et qui commençait à être embarrassée de la manière dont je la regardais.

— Je vous regarde et je pense.

— Que pensez-vous?

— Je pense que, si Rose était venue, au lieu de rester si héroïquement fidèle à M. Auguste, si elle eût été, par quelque pouvoir magique, transportée tout à coup au milieu de ce délicieux boudoir, si elle se fût trouvée en face de vous comme moi en ce moment, au lieu de se jeter dans les bras de sa sœur, elle serait tombée à genoux, croyant voir une reine.

— L'éloge est un peu exagéré, me dit en souriant Louise, et cependant il y a là quelque chose de vrai; oui, ajouta-t-elle en soupirant, oui, vous avez raison, je suis bien changée.

— Madame, dit en entrant une jeune fille, c'est la Gossudarina qui désire un chapeau pareil à celui que vous avez fourni hier à la princesse Dolgorouki.

— Est-ce elle-même? demanda Louise.

— Elle-même.

— Faites-là entrer au salon, je l'y rejoins à l'instant même.

La jeune fille sortit.

— Voilà qui eût rappelé à Rose, continua Louise, que je ne suis qu'une pauvre marchande de modes. Mais si vous voulez voir un changement encore plus grand que le mien, continua-t-elle, soulevez cette tapisserie, et regardez par cette porte vitrée.

A ces mots, elle passa dans le salon, me laissant seul. Je profitai de la permission donnée, et, soulevant la tapisserie, je collai mon œil à un angle du carreau.

Celle qui avait fait demander Louise, et qu'on avait annoncée sous le nom de la Gossudarina, était une belle jeune femme de vingt-deux à vingt-quatre ans, aux traits asiatiques, et dont le cou, les oreilles et les mains étaient chargés de parures, de diamants et de bagues. Elle était entrée appuyée sur une jeune esclave, et, comme si c'eût été une grande fatigue pour elle que de marcher, même sur les tapis mœlleux dont le parquet du salon était couvert, elle s'était arrêtée sur le divan le plus proche de la porte, tandis que l'es-

clave lui donnait de l'air avec un éventail de plumes. A peine eut-elle aperçu Louise, que d'un geste plein de nonchalance elle lui fit signe d'approcher, et en assez mauvais français lui demanda de lui montrer ses chapeaux les plus élégants et surtout les plus chers. Louise s'empressa de faire apporter à l'instant même tout ce qu'elle avait de mieux ; la Gossudarina essaya les chapeaux les uns après les autres, se mirant dans une glace que la petite esclave lui présentait à genoux devant elle, mais sans qu'aucun pût lui convenir, car aucun n'était précisément semblable à celui de la princesse Dolgorouki. Aussi fallut-il lui promettre de lui en confectionner un sur le même modèle. Malheureusement la belle nonchalante désirait son chapeau

pour le jour même, et c'était dans cet espoir qu'elle s'était dérangée. Aussi, quelque chose que l'on put lui dire, elle exigea qu'il lui fût envoyé au moins le lendemain matin, ce qui était possible à la rigueur, en passant la nuit. Rassurée par cet engagement, auquel on savait que Louise était incapable de manquer, la Gossudarina se leva et sortit à pas lents, appuyée toujours sur son esclave, en recommandant à Louise de tenir sa parole, si elle ne voulait pas la faire mourir de chagrin. Louise la reconduisit jusqu'à la porte, et revint vivement me trouver.

— Eh bien! me dit-elle en riant, que dites-vous de cette femme? Voyons.

— Mais je dis qu'elle est fort jolie.

— Ce n'est pas cela que je vous demande ; je vous demande ce que vous pensez de son rang et de sa qualité.

— Mais, si je la voyais à Paris, à ces façons exagérées, à ces manières de fausse grande dame, je vous dirais que c'est quelque danseuse retirée du théâtre et entretenue par un lord.

— Allons, pas trop mal pour un débutant, me dit Louise, et vous touchez presque à la vérité. Cette belle dame, dont les pieds délicats ont aujourd'hui peine à fouler des tapis de Perse, est tout bonnement une ancienne esclave de race géorgienne dont le ministre favori de l'empereur, M. Narawithcheff, a fait sa maîtresse. Il y a quatre ans à peu près que cette mé.

tamorphose s'est opérée, et déjà la pauvre Machinka a oublié d'où elle est sortie, ou plutôt elle s'en souvient tellement, qu'à part les heures données à sa toilette, le reste de son temps est employé à faire souffrir ses anciens camarades, dont elle est devenue la terreur. Les autres esclaves, n'osant plus la nommer de son ancien nom de Machinka, l'ont appelée la Gossudarina, ce qui veut dire à peu près *la Madame*. Vous avez entendu que c'est sous ce nom qu'on me l'a annoncée. Au reste, continua Louise, voici un exemple de la cruauté de cette parvenue : il lui est arrivé dernièrement, comme elle se déshabillait et ne trouvait pas de pelotte où mettre une épingle, d'enfoncer l'épingle dans le sein de la pauvre esclave qui lui servait de

femme de chambre. Mais cette fois la chose a fait tant de bruit que l'empereur l'a sue.

— Et qu'a-t-il fait? demandai-je vivement.

— Il a donné la liberté à l'esclave, l'a mariée avec un de ses paysans, et a prévenu son ministre qu'au premier trait de ce genre que se permettrait sa favorite, il l'enverrait en Sibérie.

— Et elle se l'est tenu pour dit?

— Oui. Il y a quelque temps qu'on n'a entendu rien raconter d'elle. Mais voyons; c'est assez parler de moi et des autres, revenons un peu à vous. Me permettez-vous, en ma qualité de compatriote, de m'infor-

mer dans quelle intention vous êtes venu à Saint-Pétersbourg? Peut-être pourrais-je, moi qui connais la ville depuis trois ans, vous être utile au moins par mes conseils.

— J'en doute; mais n'importe. Puisque vous voulez bien prendre quelque intérêt à moi, je vous dirai que j'y suis venu comme professeur d'escrime. Est-on querelleur à Saint-Pétersbourg?

— Non, parce que les duels y sont presque toujours mortels; comme il y a, quand on quitte le terrain, la Sibérie en perspective pour les adversaires et pour les témoins, on ne se bat que pour des choses qui en valent la peine, et lorsque l'on veut vraiment se tuer. Mais n'importe, vous ne

manquerez pas d'écoliers. Seulement, je vous donnerai un conseil.

— Lequel?

— C'est de tâcher d'obtenir de l'empereur qu'il vous nomme maître d'armes de quelque régiment, ce qui vous donnerait un grade militaire, car, vous le savez, ici l'uniforme est tout.

— Le conseil est bon; seulement il est plus facile à donner qu'à suivre.

— Pourquoi cela?

— Comment arriverai-je à l'empereur? Je n'ai aucune protection ici, moi.

— Je songerai à cela.

— Comment, vous?

— Cela vous étonne? me dit Louise en souriant.

— Non, madame; rien ne m'étonne de votre part, et vous êtes assez charmante pour obtenir tout ce que vous entreprendrez. Seulement je n'ai rien fait pour tant mériter de votre part.

— Vous n'avez rien fait? N'êtes-vous pas compatriote? ne m'avez-vous pas apporté une lettre de ma bonne Rose? ne m'avez-vous pas, en me rappelant mon beau Paris, donné une des heures les plus agréables que j'ai encore passées à Saint-Pétersbourg? Je vous reverrai, j'espère?

— Vous me le demandez!

— Quand cela?

— Demain, si vous voulez bien me le permettre.

— A la même heure; c'est celle à laquelle je suis le plus libre de causer longuement.

— Eh bien! à la même heure.

Je quittai Louise, enchanté d'elle, et sentant déjà que je n'étais plus seul à Saint-Pétersbourg. C'était un appui bien précaire, il est vrai, que celui d'une pauvre jeune fille isolée comme elle semblait l'être; mais il y a quelque chose de si doux dans l'amitié d'une femme, que le premier sentiment qu'elle fait naître, c'est l'espérance.

Je dînai en face du magasin de Louise,

chez un restaurateur français nommé Talon, mais sans avoir envie de parler à aucun de mes compatriotes que l'on reconnaissait là, comme partout, à leur accent élevé et à la facilité merveilleuse avec laquelle ils causent tout haut de leurs affaires. J'avais d'ailleurs assez de mes propres pensées, et quiconque fût venu à moi m'eût semblé un indiscret qui cherchait à m'enlever une part de mes rêves.

Je pris, comme la veille, une gondole à deux rameurs, et je passai la nuit couché sur mon manteau, m'enivrant de cette douce harmonie des cors, et comptant les unes après les autres toutes les étoiles du ciel.

Je rentrai, comme la veille, à deux heu-

res du matin, et me réveillai à sept. Comme je voulais en finir tout d'un coup avec les curiosités de Saint-Pétersbourg, pour n'avoir plus à m'occuper que de mes affaires, je fis venir par mon valet de place un droschki au même prix que la veille, et je me mis à visiter tout ce qui me restait à voir, depuis le couvent de Saint-Alexandre Newski, avec son tombeau d'argent sur lequel prient des figures de grandeur naturelle, jusqu'à l'Académie des sciences avec sa collection de minéraux, son globe de Gottorp donné par Frédéric IV, roi de Danemark, à Pierre Ier, et son mammout, contemporain du déluge, trouvé sur les glaces de la mer Blanche par le voyageur Michel Adam.

Toutes ces choses étaient fort intéres-

santes, mais il n'en est pas moins vrai que de dix minutes en dix minutes je tirai ma montre pour savoir si l'heure d'aller chez Louise approchait.

Enfin, vers quatre heures, il me fut impossible d'y tenir plus long-temps; je me fis conduire sur la Perspective de Niuski, où je comptais me promener jusqu'à cinq. Mais, en arrivant au canal Catherine, il me fut impossible de passer avec mon droschki, tant la foule était grande. Les rassemblemens sont choses si rares à Saint-Pétersbourg, que, comme j'étais à peu près arrivé à ma destination, je payai mon ivoschik et j'allai pédestrement me mêler à la foule des badauds. Il s'agissait d'un filou que l'on conduisait en prison et qui venait

d'être surpris par M. de Gorgoli, le grand maître de la police lui-même ; les circonstances qui avaient accompagné le vol expliquaient la curiosité de la foule.

Quoique M. de Gorgoli, l'un des plus beaux hommes de la capitale, et l'un des généraux les plus braves de l'armée, fût d'une prestance assez rare, le hasard avait fait qu'un des plus adroits fripons de Saint-Pétersbourg se trouvait avoir avec lui une merveilleuse ressemblance. Le filou résolut d'exploiter cette similitude extérieure : en conséquence, pour compléter encore le prestige, notre Sosie s'affuble de l'uniforme de major-général, endosse le manteau gris à grand collet, fait confectionner un droschki pareil à celui dont M. Gorgoli

avait l'habitude de se servir, achève l'imitation en louant des chevaux du même poil, et conduit par un cocher vêtu comme celui du général, s'arrête devant la porte d'un riche marchand de la rue de la Grande-Millione, se précipite dans la boutique, et s'adressant au maître de la maison :

— Monsieur, lui dit-il, vous me connaissez, je suis le général Gorgoli, grand maître de la police.

— Oui, votre excellence.

—Eh bien ! j'ai besoin à l'instant même, pour une opération fort importante, d'une somme de vingt-cinq mille roubles; je suis trop loin du ministère pour aller les cher-

cher, car un retard perdrait tout. Donnez-moi ces vingt-cinq mille roubles, je vous prie, et venez demain matin les chercher à mon hôtel.

— Excellence, s'écrie le marchand enchanté de la préférence, trop heureux de vous être agréable; voulez-vous plus ?

— Eh bien! donnez m'en trente mille alors.

— Les voilà, monseigneur

— Merci, à demain neuf heures, à mon hôtel. — Et l'emprunteur remonte dans son droschki et part au galop du côté du jardin d'Été.

Le lendemain, à l'heure dite, le marchand se présente chez M. de Gorgoli, qui

le reçoit avec son affabilité ordinaire, et qui, comme il tarde à lui expliquer le motif de sa visite, lui demande ce qu'il veut.

Cette question intimide le marchand, qui d'ailleurs, en regardant le général de plus près, croit reconnaître quelque différence entre lui et l'individu qui s'est présenté la veille sous son nom; il s'écrie tout à coup : Excellence, je suis volé, — et raconte aussitôt la ruse incroyable dont il a été la victime. de M. Gorgoli l'écoute sans l'interrompre; lorsqu'il a fini, le général se fait apporter son manteau gris, et ordonne de mettre au droschki le cheval alezan; puis, après s'être fait raconter une seconde fois la chose dans tous ses détails, il invite

le marchand à l'attendre chez lui, tandis qu'il va courir après son voleur :

M. de Gorgoli se fait conduire à la grande-Millione, part de la boutique du marchand, suit la même route qu'a suivie le voleur, et s'adressant au boutchnick * :

— Je suis passé hier devant toi à trois heures de l'après-midi, m'as-tu vu ?

— Oui, excellence.

- Où allais-je?

— Du côté du pont de Troitskoï.

* Les *boutchniks* sont des espèces de sentinelles établies au coin de chaque rue principale dans des baraques nommées *boutka*, et qui, n'appartenant ni à la classe civile ni à la classe militaire, correspondent à peu près, quoique dans un ordre encore inférieur, à nos sergents de ville. L'un d'eux se tient toujours à la porte de sa baraque avec une hallebarde à la main; de là vient leur nom de boutchniks, ou guéritiers.

— C'est bien.

Et le général se dirige vers le pont. A l'entrée du pont il trouve une autre sentinelle.

— Je suis passé devant toi hier, à trois heures dix minutes de l'après-midi, m'as-tu vu?

— Oui, excellence.

— Quel chemin ai-je pris.

— Votre excellence a pris par le pont.

— Bien.

Le général traverse le pont, s'arrête devant la cabane de Pierre Ier; le boutchnik qui était dans la guérite s'élance dehors.

— Je suis passé devant toi hier, à trois heures et demie, lui dit le général.

— Excellence, oui.

— Ou m'as-tu vu aller?

— Au quartier de Viborg.

— Bien.

M. de Gorgoli continue sa route, résolu de se poursuivre jusqu'au bout. Au coin de l'hôpital des troupes de terre, il trouve un autre boutchnik et l'interroge encore. Cette fois, il a dirigé sa course du côté des magasins d'eau-de-vie. Le général s'y rend. Des magasins d'eau-de-vie il a traversé le pont Voskresenskoï. Du pont de Voskresenskoï il s'est rendu en droite ligne au bout de la Grande-Perspective; du bout

de la Grande-Perspective, à l'extrémité des boutiques, du côte de la banque et des assignations. M. de Gorgoli interroge une dernière fois le guéritier.

— Je suis passé devant toi hier, à quatre heures et demie? lui dit-il.

— Oui, excellence.

— Où allais-je?

— Au n° 19, au coin du canal Catherine.

— Y suis-je entré?

— Oui.

— M'en as-tu vu sortir?

— Non.

— Très bien. Fais-toi relever par un de tes camarades, et va me chercher deux soldats à la première caserne.

— Oui, excellence.

Le guéritier court et revient au bout de dix minutes avec les deux soldats demandés.

Le général se présente avec eux au n° 19, fait fermer les portes de la maison, interroge le concierge, apprend que son homme loge au second, y monte, enfonce la porte d'un coup de pied, et se trouve face à face avec son menechme, qui, effrayé de cette visite, dont il devine l'objet, avoue tout, et restitue les trente mille roubles.

La civilisation de Saint-Pétersbourg n'est

pas, comme on le voit, restée en arrière de celle de Paris.

Cette aventure, au dénouement de laquelle j'assistais, m'avait fait perdre, ou plutôt m'avait fait gagner une vingtaine de minutes; c'était, à vingt autres minutes près, l'heure à laquelle Louise m'avait permis de me présenter chez elle. Je m'y rendis. A mesure que j'approchais, le cœur me battait plus fort, et lorsque je demandai si elle était visible, ma voix tremblait tellement que pour être compris il me fallut renouveler deux fois ma question.

Louise m'attendait dans le boudoir.

V

Lorsqu'elle me vit entrer, elle me salua de la tête, avec cette familiarité gracieuse qui n'appartient qu'à nos Françaises; puis, me tendant la main, elle me fit asseoir, comme la veille, auprès d'elle.

— Eh bien! me dit-elle, je me suis occupée de votre affaire.

— Oh! lui répondis-je avec une expression qui la fit sourire, ne parlons pas de moi, parlons de vous.

— Comment, de moi? Est-ce qu'il s'agit de moi dans tout ceci? est-ce moi qui sollicite une place de maître d'armes dans un des régiments de sa majesté. De moi? et qu'avez-vous donc à me dire de moi?

— J'ai à vous dire que depuis hier vous m'avez rendu le plus heureux des hommes, que depuis hier je ne pense qu'à vous et ne vois que vous; que je n'ai pas dormi un instant, et que j'ai cru que l'heure à laquelle je devais vous revoir n'arriverait jamais.

— Mais c'est une déclaration dans les règles que vous me faites là.

— Par ma foi, prenez-la comme vous voudrez; j'ai dit non-seulement ce que je pense, mais encore ce que j'éprouve.

— C'est une plaisanterie.

— Non, sur l'honneur.

— Vous parlez sérieusement!

— Très sérieusement.

— Eh bien! comme à tout prendre, c'est possible, dit Louise, et que l'aveu, pour être prématuré, n'en est peut-être pas moins sincère, c'est mon devoir de ne pas vous laisser aller plus loin.

— Comment cela?

— Mon cher compatriote, il ne peut ab-

solument rien y avoir entre nous que de la bonne, franche et pure amitié.

— Mais pourquoi donc?

— Parce que j'ai un amant; et vous le savez déjà par ma sœur, la fidélité est un vice de notre famille.

— Suis-je malheureux!

— Non, vous ne l'êtes pas. Si j'avais laissé le sentiment que vous dites éprouver pour moi jeter de plus profondes racines, au lieu de l'arracher de votre tête avant qu'il ait eu le temps d'arriver jusqu'à votre cœur, oui, vous auriez pu le devenir; mais Dieu merci, ajouta Louise en souriant, il n'y a pas eu de temps de perdu, et j'espère que le mal a été attaqué avant d'avoir fait de grands progrès.

— C'est bien, n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en, car comme vous rencontrerez ici la personne que j'aime, il est important que vous sachiez comment je l'ai aimée.

— Je vous remercie de tant de confiance.

— Vous êtes piqué, et vous avez tort. Voyons, donnez-moi la main comme à une bonne amie.

Je pris la main que Louise me tendait, et comme, à tout prendre, je n'avais aucun droit de lui garder rancune :

— Vous êtes loyale, lui dis-je.

— A la bonne heure.

— Et sans doute, demandai-je, quelque prince?

— Non, je ne suis pas si exigeante, tout bonnement un comte.

— Ah! Rose, Rose, m'écriai-je, ne venez pas à Saint-Pétersbourg, vous oublieriez M. Auguste.

— Vous m'accusez avant de m'avoir entendue, et c'est mal à vous, me répondit Louise; voilà pourquoi je voulais tout vous dire; mais vous ne seriez pas Français si vous ne jugiez pas ainsi.

— Heureusement votre prédilection pour les Russes me fait croire que vous êtes quelque peu injuste envers vos compatriotes.

—Je ne suis injuste envers personne, monsieur; je compare, voilà tout. Chaque peuple a ses défauts, qu'il n'aperçoit pas lui-même, parce qu'ils sont inhérents à sa nature, mais qui sautent aux yeux des autres peuples. Notre principal défaut, à nous, c'est la légèreté. Un Russe qui a reçu une visite d'un de nos compatriotes ne dit jamais à un autre Russe : Un Français vient de sortir. — Il dit : Un fou est venu. — Et ce fou, il n'a pas besoin de dire à quelle nation il appartient, on sait que c'est un Français.

— Et les Russes sont sans défauts, eux?

— Certainement non; mais ce n'est pas à ceux qui viennent leur demander l'hospitalité, de les voir.

— Merci de la leçon.

— Eh, mon Dieu! ce n'est pas une leçon, c'est un conseil : vous venez ici dans l'intention d'y rester, n'est-ce pas? Faites-vous donc des amis, et non des ennemis.

— Vous avez raison toujours.

— N'ai-je pas été comme vous, moi? n'avais-je pas juré que jamais un de ces grands seigneurs, si soumis devant le tzar, si insolents devant leurs inférieurs, ne serait rien pour moi? Eh bien! j'ai manqué à mon serment; n'en faites donc pas, si vous ne voulez pas y manquer comme moi.

— Et d'après le caractère que je vous connais, quoique je ne vous aie vue que

d'hier, dis-je à Louise, la lutte a été longue.

— Oui, elle a été longue, et elle a même failli être tragique.

— Vous espérez que la curiosité l'emportera chez moi sur la jalousie?

— Je n'espère rien; je tiens à ce que vous sachiez la vérité, voilà tout.

— Parlez donc, je vous écoute.

— J'étais, comme la suscription de la lettre de Rose a dû vous l'apprendre, chez madame Xavier, la marchande de modes la plus renommée de Saint-Pétersbourg, et où par conséquent toute la noblesse de la capitale se fournissait alors. Grâce à ma

jeunesse, à ce qu'on appelait ma beauté, et surtout à ma qualité de Française, je ne manquais pas, comme vous devez bien le penser, de compliments et de déclarations. Cependant je vous le jure, quoique ces déclarations et ces compliments fussent accompagnés quelquefois des promesses les plus brillantes, aucune ne fit impression sur moi, et toutes furent brûlées. Dix-huit mois s'écoulèrent ainsi.

Il y a deux ans à peu près, une voiture attelée de quatre chevaux s'arrêta devant le magasin ; deux jeunes filles, un jeune officier et une femme de quarante-cinq à cinquante ans en descendirent. Le jeune homme était lieutenant aux chevaliers-gardes, et par conséquent restait à Saint-

Pétersbourg; mais sa mère et ses deux sœurs habitaient Moscou; elles venaient passer les trois mois d'été avec leur fils et leur frère, et leur première visite en arrivant était pour madame Xavier, la grande régulatrice du goût: une femme élégante ne pouvait en effet se présenter dans le monde que sous ses auspices. Les deux jeunes filles étaient charmantes; quant au jeune homme, je le remarquai à peine, quoiqu'il parût pendant sa courte visite s'occuper beaucoup de moi. Ses acquisitions faites, la mère donna son adresse: A la comtesse Waninkoff, hôtel Waninkoff, sur le canal de la Fontalka.

Le lendemain le jeune homme vint seul; il désirait savoir si nous nous étions occu-

pées de la commande de sa mère et de sa sœur, et s'adressa à moi pour me prier de faire changer la couleur d'un nœud de ruban.

Le soir je reçus une lettre signée Alexis Waninkoff; c'était, comme toutes les lettres de ce genre, une déclaration d'amour; cependant une chose me frappa comme délicatesse : aucune promesse n'y était faite; on parlait d'obtenir mon cœur, mais non pas de l'acheter.

Il est certaines positions où l'on ne peut pas sans être ridicule montrer une vertu trop rigide; si j'eusse été une jeune fille du monde, j'eusse renvoyé au comte Alexis sa lettre sans la lire; j'étais une pauvre grisette; je la brûlai après l'avoir lue.

Le lendemain, le comte revint; ses sœurs et sa mère désiraient des bonnets qu'elles le laissaient libre de leur choisir. Comme il entrait, je profitai d'un prétexte pour passer dans l'appartement de madame Xavier, et je ne reparus dans le magasin que lorsqu'il en fut sorti.

Le soir, je reçus une seconde lettre. Celui qui me l'écrivait avait, disait-il, encore un espoir; c'est que je n'avais point reçu la première. Comme celle de la veille, elle resta sans réponse.

Le lendemain, j'en reçus une troisième. Le ton de celle-ci était tellement différent des deux autres, qu'il me frappa. Elle était, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, empreinte d'un accent de

mélancolie qui ressemblait, non pas comme je m'y étais attendue, à l'irritation d'un enfant à qui on refuse un jouet, mais au découragement d'un homme qui perd sa dernière espérance. Il était décidé, si je ne répondais pas à cette lettre, à demander un congé à l'empereur et à aller passer quatre mois avec sa mère et ses sœurs à Moscou. Mon silence le laissa libre de faire comme il l'entendrait. Six semaines après, je reçus une lettre datée de Moscou; elle contenait ces quelques mots :

« Je suis sur le point de prendre un engagement insensé, qui m'enlève à moi-même et qui met, non-seulement mon avenir, mais encore mes jours en dan-

gers. Écrivez-moi que plus tard vous m'aimerez peut-être, afin qu'une lueur d'espérance me rattache à la vie, et je reste libre. »

Je crus que ce billet n'avait été écrit que pour m'effrayer et, comme les lettres, je le laissai sans réponse.

Au bout de quatre mois, je reçus cette lettre :

« J'arrive à l'instant. La première pensée de mon retour est à vous. Je vous aime autant et plus peut-être qu'au moment où j'étais parti. Maintenant, vous ne pouvez plus me sauver la vie, mais vous pouvez encore me la faire aimer. »

Cette longue persistance, le mystère

caché dans ces deux derniers billets, le ton de tristesse qui y régnait me déterminèrent à lui répondre, non pas une lettre telle que le comte l'eût désirée sans doute, mais du moins quelques paroles de consolation ; et cependant je terminais en lui disant que je ne l'aimais pas et que je ne l'aimerais jamais.

— Cela vous paraît étrange, interrompit Louise, et je vois que vous souriez : tant de vertu vous semble ridicule, chez une pauvre fille. Rassurez-vous, ce n'était pas de la vertu seulement, c'était de l'éducation. Ma pauvre mère, veuve d'un officier, restée sans aucune fortune, nous avait élevées ainsi, Rose et moi. A seize ans, nous la perdîmes, et avec elle la pe-

tite pension qui nous faisait vivre. Ma sœur se fit fleuriste, moi marchande de modes. Ma sœur aima votre ami, elle lui céda, je ne lui en fis pas un crime; je trouvai tout simple de donner sa personne quand on a donné son cœur. Mais moi, je n'avais pas encore rencontré celui que je devais aimer, et j'étais, comme vous le voyez, restée sage sans avoir grand mérite à l'être.

Sur ces entrefaites, le premier jour de l'an arriva. Chez les Russes, vous ne le savez pas encore, mais vous le verrez bientôt, le jour de l'an est une grande fête. Ce jour-là, le grand seigneur et le mougik, la princesse et la marchande de modes, le général et le soldat deviennent

frères. Le tzar reçoit son peuple; vingt-cinq mille billets sont jetés pour ainsi dire au hasard dans les rue de Saint-Pétersbourg. A neuf heures du soir, le palais d'Hiver s'ouvre, et les vingt-cinq mille invités encombrent les salons de la résidence impériale qui, tout le reste de l'année, ne s'ouvre que pour l'aristocratie. Les hommes viennent en domino ou mis à la Vénitienne, les femmes avec leur costume ordinaire.

Madame Xavier nous avait donné des billets, de sorte que nous avions résolu d'aller au palais toutes ensemble. La partie était d'autant plus faisable que, chose singulière, si nombreuse que soit cette assemblée, il ne s'y commet pas un dé-

sordre, pas une insolence, pas un vol, et cependant on y chercherait vainement un soldat. Le respect qu'inspire l'empereur s'étend sur tout le monde, et la jeune fille la plus chaste y est aussi en sûreté que dans la chambre à coucher de sa mère.

Nous étions arrivées depuis une demi-heure à peu près, et si pressées dans le salon blanc, que nous n'aurions pas cru qu'une personne de plus aurait pu y tenir, lorsque tout à coup l'orchestre de toutes les salles donna le signal de la polonaise. En même temps, les cris : L'empereur, l'empereur, se font entendre; sa majesté apparaît à la porte conduisant la danse avec l'ambassadrice d'Angleterre, et suivi de toute la cour; chacun se presse, le flot se sépare,

un espace de dix pieds s'ouvre, la foule des danseurs s'y précipite, passe comme un torrent de diamants, de plumes, de velours et de parfums; derrière le cortége, chacun se pousse, se heurte, se presse. Séparée de mes deux amies, je veux en vain les rejoindre, je les aperçois un instant emportées comme par le tourbillon, presque aussitôt je les perds de vue, je veux les rejoindre, mais inutilement; je ne puis percer la muraille humaine qui me sépare d'elles, et me voilà seule au milieu de vingt-cinq mille personnes.

En ce moment où, tout éperdue, j'étais prête à implorer le secours du premier homme que j'eusse rencontré, un domino vint à moi, je reconnus Alexis.

— Comment, seule ici? me dit-il.

— Oh! c'est vous, monsieur le comte, m'écriai-je en m'emparant de son bras, tant j'étais effrayée de mon isolement au milieu de cette foule. Je vous en prie, tirez-moi d'ici, et faites-moi approcher une voiture, que je puisse m'en aller.

— Permettez que je vous reconduise, et je serai reconnaissant envers le hasard qui aura plus fait pour moi, que toutes mes instances.

— Non, je vous remercie, une voiture de place....

— Une voiture de place est chose impossible à trouver à cette heure, où tout

le monde arrive et personne ne part. Restez plutôt une heure encore ici.

— Non, je veux m'en aller.

— Alors, acceptez mon traîneau, je vous ferai reconduire par mes gens, et puisque c'est moi que vous ne voulez pas voir, eh bien ! vous ne me verrez pas.

— Mon Dieu ! j'aimerais mieux....

— Voyez, il n'y a que l'un ou l'autre de ces deux partis à prendre, ou rester ou accepter mon traîneau, car je présume que vous ne songez pas à vous en aller à pied, seule et par le froid qu'il fait.

— Eh bien ! monsieur le comte, conduisez-moi à votre voiture.

Alexis obéit aussitôt. Cependant, il y avait tant de monde, que nous fûmes plus d'une heure à arriver à la porte qui donne sur la place de l'Amirauté. Le comte appela ses gens, et un instant après un traîneau élégant, qui n'était rien autre chose qu'une caisse de coupé hermétiquement fermée, s'arrêta devant la porte. J'y montai aussitôt en donnant l'adresse de madame Xavier; le comte prit ma main et la baisa, referma la portière, ajouta quelques mots en russe à ma recommandation, et je partis avec la rapidité de l'éclair.

Au bout d'un instant, les chevaux me parurent redoubler de vitesse, et il me sembla que les efforts que faisait leur conducteur pour les arrêter, étaient inutiles; je vou-

lus crier, mais mes cris se perdirent dans ceux du cocher. Je voulus ouvrir la portière, mais derrière la glace il y avait une espèce de jalousie dont je ne pus trouver le ressort. Après des efforts inutiles, je retombai épuisée dans le fond de la voiture, convaincue que les chevaux étaient emportés et que nous allions nous briser à l'angle de quelque rue.

Au bout d'un quart d'heure, cependant, ils s'arrêtèrent, la portière s'ouvrit, j'étais tellement éperdue que je m'élançai hors de la voiture, mais une fois échappée au danger que je croyais avoir couru, mes jambes se dérobèrent sous moi, et je crus que j'allais me trouver mal. En ce moment, on m'enveloppa la tête d'un cache-

mire, je sentis qu'on me deposait sur un divan. Je fis un effort pour me débarrasser du voile qui m'enveloppait, je me trouvais dans un appartement que je ne connaissais point, et le comte Alexis était à mes genoux.

— Oh! m'écriai-je, vous m'avez trompée, c'est affreux, monsieur le comte.

— Hélas! pardonnez-moi, me dit-il; cette occasion perdue, l'aurais-je retrouvée jamais? Au moins une fois dans ma vie je pourrai vous dire....

— Vous ne me direz pas un mot, monsieur le comte, m'écriai-je en me levant, et vous allez à l'instant même ordonner que l'on me reconduise chez moi, ou vous êtes un malhonnête homme.

— Mais une heure seulement, au nom du ciel! que je vous parle, que je vous voie! Il y a si long-temps que je ne vous ai vue, que je ne vous ai parlé.

— Pas un instant, pas une seconde, car c'est à l'instant même, entendez-vous bien, à l'instant même que vous allez me laisser sortir.

— Ainsi, ni mon respect, ni mon amour, ni mes prières...

— Rien, monsieur le comte, rien.

— Eh bien! me dit-il, écoutez. Je vois que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez jamais. Votre lettre m'avait donné quelque espoir, votre lettre m'avait trompé; c'est bien, vous me condamnez;

j'accepte la sentence. Je vous demande cinq minutes seulement; dans cinq minutes, si vous exigez que je vous laisse libre, vous le serez.

— Vous me jurez que dans cinq minutes je serai libre?

— Je vous le jure.

— Parlez.

— Je suis riche, Louise, je suis noble, j'ai une mère qui m'adore, deux sœurs qui m'aiment; dès mon enfance j'ai été entouré de valets empressés à m'obéir, et cependant, avec tout cela, je suis atteint de la maladie de la plupart de mes compatriotes, vieux à vingt ans, pour avoir été

homme trop jeune. Je suis las de tout, fatigué de tout. Je m'ennuie.

Cette maladie a été le démon persécuteur de toute ma vie. Ni bals, ni rêves, ni fêtes, ni plaisirs, n'ont pu écarter ce voile gris et terne qui s'étend entre le monde et moi. La guerre peut-être, avec ses enivrements, ses dangers, ses fatigues, aurait pu quelque chose sur mon esprit, mais l'Europe tout entière dort d'une paix profonde, et il n'y a plus de Napoléon pour tout bouleverser.

J'étais fatigué de tout, et j'allais essayer de voyager quand je vous vis; ce que j'éprouvai d'abord pour vous, je dois l'avouer, ne fut guère autre chose qu'un caprice; je vous écrivis, croyant qu'il n'y avait qu'à

vous écrire, que vous alliez céder. Contre mon attente, vous ne me répondîtes point; j'insistai, car votre résistance me piquait: je n'avais cru avoir pour vous qu'une fantaisie éphémère, je m'aperçus que cette fantaisie était devenue un amour réel et profond. Je n'essayai pas de le combattre, car toute lutte avec moi-même me fatigue et m'abat. Je vous écrivis que je partais, et je partis.

En arrivant à Moscou, je retrouvai d'anciens amis; ils me virent sombre, inquiet, ennuyé, et firent plus d'honneur à mon âme qu'elle n'en méritait. Ils la crurent impatiente du joug qui pèse sur nous; ils prirent mes longues rêveries pour des méditations philanthropiques; ils étudiè-

rent long-temps mes paroles et mon silence; puis, croyant s'apercevoir que quelque chose demeurait caché au fond de ma tristesse, ils prirent ce quelque chose pour l'amour de la liberté, et m'offrirent d'entrer dans une conspiration contre l'empereur.

— Grand Dieu, m'écriai-je épouvantée, et vous avez refusé, je l'espère ?

— Je vous écrivis : ma résolution était soumise à cette dernière épreuve ; si vous m'aimiez, ma vie n'était plus à moi, mais à vous, et je n'avais pas le droit d'en disposer. Si vous ne me répondiez pas, ce qui voulait dire que vous ne m'aimiez pas, peu m'importait ce qu'il adviendrait de moi. Un complot, c'était une distraction.

Il y avait bien l'échafaud, si nous étions découverts; mais comme plus d'une fois l'idée du suicide m'était venue, je pensai que c'était bien quelque chose que de n'avoir pas la peine de me tuer moi-même.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! se peut-il que vous me disiez là ce que vous pensiez?

— Je vous dis la vérité, Louise, et en voici une preuve. Tenez, ajouta-t-il en se levant et en tirant d'une petite table un paquet cacheté, je ne pouvais deviner que je vous rencontrerais aujourd'hui. Je n'espérais même plus vous voir. Lisez ce papier.

— Votre testament !

— Fait à Moscou le lendemain du jour où je suis entré dans la conspiration.

— Grand Dieu ! vous me laissiez à moi trente mille roubles de rentes?

— Si vous ne m'aviez pas aimé pendant ma vie, je désirais que vous eussiez au moins quelques bons souvenirs de moi après ma mort.

—Mais ces projets de conspiration, cette mort, ce suicide, vous avez renoncé à tout cela?

— Louise, vous êtes libre de sortir ; les cinq minutes sont écoulées; mais vous êtes mon dernier espoir, le seul bien qui m'attache à la vie, comme une fois sortie d'ici vous n'y rentrerez jamais, je vous

donne ma parole d'honneur, foi de comte, que la porte de la rue ne sera pas fermée derrière vous que je me serai brûlé la cervelle.

— Oh ! vous êtes fou !

— Non, je suis ennuyé.

— Vous ne ferez pas une pareille chose.

— Essayez.

— Monsieur le comte, au nom du ciel !

— Écoutez, Louise, j'ai lutté jusqu'au bout. Hier, j'étais décidé à en finir; aujourd'hui je vous ai revue, j'ai voulu risquer un dernier coup, dans l'espoir de gagner la partie. je jouais ma vie contre le bonheur; j'ai perdu, je payerai.

Si Alexis m'eût dit ces choses dans le délire de la fièvre, je ne les eusse pas cru ; mais il me parlait de sa voix ordinaire avec son calme habituel ; son accent était plutôt gai que triste ; enfin on sentait dans tout ce qu'il m'avait dit un tel caractère de vérité, que c'était moi à mon tour qui ne pouvais plus sortir ; je regardais ce beau jeune homme plein d'existence, et qu'il ne tenait qu'à moi de faire plein de bonheur. Je me rappelais sa mère qui paraissait tant l'aimer, ses deux sœurs au visage souriant ; je le voyais, lui, sanglant et défiguré, elles échevelées et pleurantes, et je me demandais de quel droit, moi qui n'étais rien, j'allais briser toutes ces existences dorées, toutes ces hautes espérances ; puis, faut-il vous le dire, un

si long attachement commençait à porter son fruit. Moi aussi, dans le silence de mes nuits et dans la solitude de mon cœur, j'avais pensé quelquefois à cet homme qui pensait à moi toujours. Au moment de me séparer de lui pour jamais, je vis plus clair dans mon âme. Je m'aperçus que je l'aimais... et je restai.

Alexis m'avait dit vrai. Ce qui manquait à sa vie, c'était l'amour. Depuis deux ans qu'il m'aime, il est heureux ou il a l'air de l'être. Il a renoncé à cette folle conspiration où il n'était entré que par dégoût de la vie. Ennuyé des entraves qu'imposait à nos entrevues ma position chez madame Xavier, il a sans me rien dire, loué pour moi ce magasin. Depuis dix-huit

mois, je vis d'une autre vie, au milieu de toutes les études qui ont manqué à ma jeunesse, et que lui, si distingué, aura besoin de rencontrer dans la femme qu'il aime, lorsque, hélas! il ne l'aimera plus. De là vient ce changement que vous avez trouvé en moi, en comparant ma position à ma personne. Vous voyez donc que j'ai bien fait de vous arrêter, qu'une coquette seule aurait agi autrement, et que je ne puis pas vous aimer, puisque je l'aime, lui.

— Oui, et je comprends aussi par quelle protection vous espériez me faire réussir dans ma demande.

— Je lui en ai déjà parlé.

— Très bien, mais je refuse, moi.

— Vous êtes fou.

— C'es possible, mais je suis ainsi.

— Voulez-vous que nous nous brouillions ensemble et que nous ne nous revoyions jamais.

— Oh! ce serait de la cruauté, moi qui ne connais que vous ici.

— Eh bien! regardez-moi comme une sœur, et laissez-moi faire.

— Vous le voulez?

— Je l'exige.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et le comte Alexis Waninkoff parut sur le seuil.

Le comte Alexis Waninkoff était un beau

jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, blond et élancé, moitié Tartare, moitié Turc, qui occupait, comme nous l'avons dit, le grade de lieutenant dans les chevaliers-gardes. Ce corps privilégié était resté long-temps sous le commandement direct du czarewich Constantin, frère de l'empereur Alexandre, et à cette époque vice-roi de Pologne. Selon l'habitude des Russes, qui ne quittent jamais l'habit militaire, Alexis était vêtu de son uniforme, portait sur sa poitrine la croix de Saint-Vladimir et d'Alexandre Niuski, et au cou Stanislas-Auguste de troisième classe; en l'apercevant, Louise se leva en souriant.

— Monseigneur, lui dit-elle, soyez le bien-venu, nous parlions de vous; je pré-

sente à votre excellence le compatriote dont je vous ai parlé, et pour lequel je réclame votre haute protection.

Je m'inclinai, le comte me répondit par un salut gracieux, puis, avec une pureté de langue peut-être un peu affectée :

— Hélas ! ma chère Louise, lui dit-il en lui baisant la main, ma protection n'est pas grande, mais je puis diriger monsieur par d'utiles conseils : mes voyages m'ont appris à reconnaître le bon et le mauvais côté de mes compatriotes, et je mettrai votre protégé au courant de toutes choses; d'ailleurs, je puis commencer personnellement la clientelle de monsieur, en lui donnant deux écoliers, mon frère et moi.

— C'est déjà quelque chose, mais ce n'est point assez; n'avez-vous point parlé d'une place de professeur d'escrime, dans un régiment?

— Oui, mais depuis hier, je me suis informé; il y a déjà deux maîtres d'armes à Saint-Pétersbourg, l'un Français, l'autre Russe. Votre compatriote, mon cher monsieur, ajouta Waninkoff en se tournant vers moi, est un nommé Valville; je ne discute pas son mérite; il a su plaire à l'empereur qui lui a donné le grade de major, et l'a décoré de plusieurs ordres; il est professeur de toute la garde impériale. Mon compatriote, à moi, est un fort bon et excellent homme, qui n'a d'autre défaut à nos yeux que d'être Russe; mais, comme ce

n'en est pas un aux yeux de l'empereur, sa majesté, à laquelle il a autrefois donné des leçons, l'a fait colonel et lui a donné Saint-Vladimir de troisième classe. Vous ne voulez pas débuter par vous faire des ennemis de l'un et de l'autre, n'est-ce pas?

— Non certainement, répondis-je.

— Eh bien! alors, il ne faut point avoir l'air de marcher sur leurs brisées : annoncez un assaut, donnez-le, montrez-y ce que vous savez faire; puis, lorsque le bruit de votre supériorité se sera répandu, je vous donnerai une très humble recommandation auprès du czarewich Constantin, qui justement est au château de Strelna depuis avant-hier, et j'espère que sur ma demande,

il daignera apostiller votre pétition à sa majesté.

— Eh bien! voilà qui va à merveille, me dit Louise enchantée de la bienveillance du comte pour moi; vous voyez que je ne vous ai pas menti.

— Non, et monsieur le comte est le plus obligeant des protecteurs, comme vous êtes la plus excellente des femmes. Je vous laisse l'entretenir dans cette bonne disposition, et, pour lui prouver le cas que je fais de ses avis, je vais ce soir même rédiger mon programme

— C'est cela, dit le comte.

— Maintenant, monsieur le comte, je vous demande pardon, mais j'ai besoin

d'un renseignement de localité. Je ne donne pas cet assaut pour gagner de l'argent, mais pour me faire connaître. Dois-je envoyer des invitations comme à une soirée, ou faire payer comme à un spectacle ?

— Oh ! faites payer, mon cher monsieur, ou sans cela vous n'auriez personne. Mettez les billets à dix roubles, et envoyez-moi cent billets ; je me charge de les placer.

Il était difficile d'être plus gracieux; aussi ma rancune ne tint pas. Je saluai et je sortis.

Le lendemain, mes affiches étaient posées, et, huit jours après, j'avais donné mon assaut, auquel ne prirent part ni Valville

ni Siverbruk, mais seulement des amateurs polonais, russes et français.

Mon intention n'est point de faire ici la nomenclature de mes hauts faits et des coups de bouton donnés ou reçus. Seulement je dirai que, pendant la séance même, M. le comte de La Ferronnays, notre ambassadeur, m'offrit de donner des leçons au vicomte Charles, son fils, et que le soir et le lendemain je reçus les lettres les plus encourageantes, entre autres personnes, de M. le duc de Wurtemberg, qui me demandait d'être le professeur de ses fils, et de M. le comte Bobrinski, qui me réclamait pour lui-même.

Aussi, lorsque je revis le comte Waninkoff:

— Eh bien! me dit-il, tout a été à merveille. Voilà votre réputation établie; il faut qu'un brevet impérial la consolide. Tenez, voici une lettre pour un aide-de-camp du czarewich; il aura déjà entendu parler de vous. Présentez-vous chez lui hardiment avec votre pétition pour l'empereur; flattez son amour-propre militaire, et demandez-lui son apostille.

— Mais, monsieur le comte, demandai-je avec quelque hésitation, croyez-vous qu'il me reçoive bien?

— Qu'appelez-vous bien recevoir?

— Enfin convenablement.

— Écoutez, mon cher monsieur, me dit en riant le comte Alexis, vous nous faites

toujours trop d'honneur. Vous nous traitez en gens civilisés, tandis que nous ne sommes que des barbares. Voilà la lettre; je vous ouvre la porte, mais je ne réponds de rien, et tout dépendra de la bonne ou de la mauvaise humeur du prince. C'est à vous de choisir le moment; vous êtes Français, par conséquent vous êtes brave. C'est un combat à soutenir, une victoire à remporter.

— Oui, mais combat d'antichambre, victoire de courtisan. J'avoue à votre excellence que j'aimerais mieux un véritable duel.

— Jean-Bart n'était pas plus que vous familier avec les parquets cirés et les ha-

bits de cour. Comment s'en est-il tiré quand il vint à Versailles ?

— Mais à coups de poing, votre excellence.

— Eh bien ! faites comme lui. A propos, je suis chargé de vous dire de la part de Nariskin, qui, comme vous le savez, est le cousin de l'empereur, du comte Zernitchef et du colonel Mouravieff, qu'ils désirent que vous leur donniez des leçons.

— Mais vous avez donc résolu de me combler?

— Non pas, et vous ne me devez rien; je m'acquitte de mes commissions, voilà tout.

— Mais il me semble que cela ne se présente pas mal, me dit Louise.

— Grâce à vous, et je vous en remercie. Eh bien! c'est dit; je suivrai l'avis de votre excellence. Dès demain, je me risque.

— Allez, et bonne chance.

Il ne me fallait rien moins, au reste, que cet encouragement. Je connaissais de réputation l'homme auquel j'avais affaire, et, je dois l'avouer, j'aurais autant aimé aller attaquer un ours de l'Ukraine dans sa tanière que d'aller demander une grâce au czarewich, cet étrange composé de bonnes qualités, de violentes passions et d'emportements insensés.

VI

Le grand-duc Constantin, frère cadet de l'empereur Alexandre et frère aîné du grand-duc Nicolas, n'avait ni l'affectueuse politesse du premier, ni la dignité froide et calme du second. il semblait avoir hérité tout entier de son père, dont ilreproduisait à la fois les qualités et les bizarre-

ries, tandis que ses deux frères tenaient de Catherine, Alexandre par le cœur, Nicolas par la tête, tous deux par cette grandeur impériale dont leur aïeul a donné un si puissant exemple au monde.

Catherine, en voyant naître au-dessous d'elle cette belle et nombreuse descendance, avait surtout jeté les yeux sur les deux aînés, et par leur nom de baptême même, c'est-à-dire en appelant l'un Alexandre et l'autre Constantin, semblait leur avoir fait le partage du monde. Cette idée, au reste, était tellement la sienne, qu'elle les avait fait peindre tout enfants, l'un coupant le nœud gordien, l'autre portant le labarum. Il y eut plus, le développement de leur éducation, dont elle avait composé

elle-même le plan, n'était qu'une application de ces grandes idées. Ainsi Constantin, destiné à l'empire d'Orient, n'eut que des nourrices grecques, et ne fut entouré que de maîtres grecs, tandis qu'Alexandre, destiné à l'empire d'Occident, fut environné d'Anglais. Quant au professeur commun des deux frères, ce fut un Suisse, nommé Laharpe, cousin du brave général Laharpe qui servait en Italie sous les ordres de Buonaparte. Mais les leçons de ce digne maître ne furent point reçues par ses deux élèves avec un égal zèle, et la semence, quoique la même, produisit des fruits différents, car d'un côté elle tombait sur une terre préparée et généreuse, et de l'autre sur un sol inculte et sauvage. Tandis qu'Alexandre, âgé de

douze ans, répondait à Graft, son professeur de physique expérimentale, qui lui disait que la lumière était une émanation continuelle du soleil : « Cela ne sept ue pas, car alors le soleil deviendrait chaque jour plus petit ; » Constantin répondait à Saken, son gouverneur particulier, qui l'invitait à apprendre à lire : « Je ne veux pas apprendre à lire, parce que je vois que vous lisez toujours et que vous êtes toujours plus bête. »

Le caractère et l'esprit des deux enfants étaient tout entiers dans ces deux réponses.

En revanche, autant Constantin avait de répugnance pour les études scientifiques, autant il avait de goût pour les exer-

cices militaires. Faire des armes, monter à cheval, faire manœuvrer une armée, lui paraissaient des connaissances bien autrement utiles pour un prince que le dessin, la botanique ou l'astronomie. C'était encore un côté par lequel il ressemblait à Paul, et il avait pris une telle passion pour les manœuvres militaires, que la nuit de ses noces il se leva à cinq heures du matin pour faire manœuvrer un peloton de soldats qui se trouvaient de garde auprès de lui.

La rupture de la Russie avec la France servit Constantin à souhait. Envoyé en Italie sous les ordres du feld-maréchal Souvarow, chargé de compléter son éducation militaire, il assista à ses victoires sur le

Mencio et à sa défaite dans les Alpes. Un pareil maître, au moins aussi célèbre par ses bizarreries que par son courage, était mal choisi pour réformer les singularités naturelles de Constantin. Il en résulta que ces singularités, au lieu de disparaître, s'augmentèrent d'une façon si étrange que plus d'une fois on se demanda si le jeune grand-duc ne poussait pas la ressemblance avec son père jusqu'à être, comme lui, atteint d'un peu de folie.

Après la campagne de France et le traité de Vienne, Constantin avait été nommé vice-roi de Pologne. Placé à la tête d'un peuple guerrier, ses goûts militaires avaient redoublé d'énergie, et, à défaut de ces véritables et sanglants combats auxquels il venait d'assister, les parades et les

revues, ces simulacres de bataille, faisaient ses seules distractions. Hiver ou été, soit qu'il habitât le palais de Bruhl, près le jardin de Saxe, soit qu'il résidât au palais du Belvédère, à trois heures du matin il était levé et revêtu de son habit de général ; aucun valet de chambre ne l'avait jamais aidé à sa toilette. Alors, assis à une table couverte de cadres de régiments et d'ordres militaires, dans une chambre où sur chaque panneau était peint un costume d'un des régiments de l'armée, il relisait les rapports apportés la veille par le colonel Axamilowski ou par le préfet de police Lubowidzki, les approuvait ou désapprouvait, mais ajoutait à tous quelque apostille. Ce travail le tenait jusqu'à neuf heures du matin ; il prenait alors à la hâte

un déjeûner de soldat, après lequel il descendait sur la place de Saxe, où l'attendaient ordinairement deux régiments d'infanterie et un escadron de cavalerie, dont la musique, dès qu'il apparaissait, saluait sa présence en exécutant la marche composée par Kurpinski sur le thême : Dieu, sauvez le roi ! La revue commençait aussitôt. Les pelotons défilaient à distance égale, et avec une précision mathématique, devant le czarewich, qui les regardait passer à pied, vêtu ordinairement de l'uniforme vert des chasseurs, et portant un chapeau surchargé de plumes de coq, qu'il posait sur sa tête de façon à ce qu'une des cornes touchât son épaulette gauche, tandis que l'autre se dressait vers le ciel. Sous son front étroit et coupé de rides profon-

des, qui indiquaient de continuelles et soucieuses préoccupations, deux longs et épais sourcils, que le froncement habituel de sa peau dessinait irrégulièrement, dérobaient presque entièrement ses yeux bleus. La singulière vivacité de ses regards donnait, avec son petit nez et sa lèvre inférieure allongée, quelque chose d'étrangement sauvage à sa tête, qui, portée par un cou extrêmement court et naturellement incliné en avant, semblait reposer sur ses épaulettes. Au son de cette musique, à la vue de ces hommes qu'il avait formés, au retentissement mesuré de leurs pas, alors tout s'épanouissait en lui. Une espèce de fièvre le prenait, qui lui faisait monter la flamme au visage. Ses bras contractés s'appuyaient avec rai-

deur le long de son corps, dont ses poignets immobiles et violemment serrés s'écartaient nerveusement, tandis que ses pieds, dans une continuelle agitation, battaient la mesure, et que sa voix gutturale faisait de temps en temps, entre ses commandements accuentés, entendre des sons rauques et saccadés, qui n'avaient rien d'humain, et qui exprimaient alternativement ou sa satisfaction, si tout se passait à son gré, ou sa colère, s'il arrivait quelque chose de contraire à la discipline. Dans ce dernier cas, les châtiments étaient presque toujours terribles, car la moindre faute entraînait, pour le soldat, la prison, et, pour l'officier, la perte de son grade. Cette sévérité, au reste, ne se bornait pas aux hommes; elle s'étendait à tout, et même

aux animaux. Un jour, il fit pendre dans sa cage un singe qui faisait trop de bruit; un cheval qui avait fait un faux pas, parce qu'il lui avait un instant abandonné la bride, reçut mille coups de bâton ; enfin, un chien qui l'avait réveillé la nuit en hurlant fut fusillé.

Quant à sa bonne humeur, elle n'était pas moins sauvage que sa colère. Alors il se courbait en éclatant de rire, se frottait joyeusement les mains, et frappait alternativement la terre de ses deux pieds. Dans ce moment il courait au premier enfant venu, le tournait et le retournait de tous côtés, se faisait embrasser par lui, lui pinçait les joues, lui pinçait le nez, et finissait par le renvoyer en lui mettant une

pièce d'or dans la main. Puis il y avait d'autres heures qui n'étaient ni des heures de joie ni des heures de colère, mais des heures de prostration complète et de mélancolie profonde. Alors, faible comme une femme, il poussait des gémissements et se tordait sur ses divans ou sur le parquet. Personne alors n'osait s'approcher de lui. Seulement, dans ces moments, on ouvrait ses fenêtres et sa porte, et une femme blonde et pâle, à la taille élancée, vêtue ordinairement d'une robe blanche et d'une ceinture bleue, passait comme une apparition. A cette vue, qui avait sur le czarewich une influence magique, sa sensibilité nerveuse s'exaltait, ses soupirs devenaient des sanglots, et il versait des larmes abondantes. Alors la crise était pas-

sée; la femme venait s'asseoir près de lui; il posait sa tête sur ses genoux, s'endormait, et se réveillait guéri. Cette femme, c'était Jeannette Grudzenska, l'ange gardien de la Pologne.

Un jour qu'elle priait, tout enfant, dans l'église métropolitaine, devant l'image de la Vierge, une couronne d'immortelles placée sous le tableau était tombée sur sa tête, et un vieux Cosaque de l'Ukraine, qui passait pour prophète, consulté par son père sur cet événement, lui avait prédit que cette couronne sainte, qui lui était tombée du ciel, était un présage de celle qui lui était destinée sur la terre. Le père et la fille avaient oublié tous deux cette prédiction, ou plutôt ne s'en souvenaient

plus que comme d'un songe, quand le hasard mit Jeannette et Constantin face à face.

Alors cet homme à demi sauvage, aux passions ardentes et absolues, devint timide comme un enfant; lui à qui rien ne résistait, qui, d'un mot, disposait de la vie des pères et de l'honneur des filles, il vint timidement demander au vieillard la main de Jeannette, le suppliant de ne pas lui refuser un bien sans lequel il n'y avait plus de bonheur pour lui dans le monde. Le vieillard alors se rappela la prédiction du Cosaque; il vit dans la demande de Constantin l'accomplissement des décrets de la Providence, et ne se crut pas le droit de s'opposer à leur accomplissement. Le grand-duc reçut donc son consentement

et celui de sa fille : restait celui de l'empereur.

Celui-là, il l'acheta par une abdication.

Oui, cet homme étrange, cet homme indevinable, qui, pareil au Jupiter Olympien, faisait trembler tout un peuple en fronçant le sourcil, donna, pour le cœur d'une jeune fille, sa double couronne d'Orient et d'Occident, c'est-à-dire un royaume qui couvre la septième partie de la terre, avec ses cinquante-trois millions d'habitants et les six mers qui baignent ses rivages.

En échange, Jeannette Grudzenska reçut de l'empereur Alexandre le titre de princesse de Lovicz.

Tel était l'homme avec lequel j'allais me trouver face à face : il était venu à Péters-

bourg, disait-on sourdement, parce qu'il avait surpris à Varsovie les fils d'une vaste conspiration qui couvrait la Russie tout entière ; mais ces fils s'étaient brisés entre ses mains par le silence obstiné des deux conspirateurs qu'il avait fait arrêter. La circonstance, comme on le voit, était peu favorable pour aller lui faire une demande aussi frivole que la mienne.

Je ne m'en décidai pas moins à courir les chances d'une réception qui ne pouvait manquer d'être bizarre. Je pris un droschki, et je partis le lendemain matin pour Strelna, muni de ma lettre pour le général Rodna, aide-de-camp du czarewich, et de ma pétition pour l'empereur Alexandre. Après deux heures de marche sur une

magnifique route toute bordée à gauche de maisons de campagne, à droite de plaines qui s'étendent jusqu'au golfe de Finlande, nous atteignîmes le couvent de Saint-Serge, le saint le plus vénéré après saint Alexandre Nieuski, et dix minutes après nous étions au village. A moitié de la Grande-Rue et près de la poste nous tournâmes à droite; quelques secondes après, j'étais devant le château. La sentinelle voulut m'arrêter; mais je montrai ma lettre pour M. de Rodna, et on me laissa passer.

Je montai le perron, et je me présentai à l'antichambre. M. de Rodna travaillait avec le czarewich. On me fit attendre dans un salon qui donnait sur de magnifiques

jardins coupés par un canal qui se rend directement à la mer, tandis qu'un officier portait ma lettre; un instant après, le même officier revint et me dit d'entrer.

Le czarewich était debout contre la cheminée, car, quoiqu'on fût à peine à la fin de septembre, le temps commençait à se faire froid; il achevait de dicter une dépêche à M. de Rodna assis. J'ignorais que j'allais être aussi rapidement introduit, de sorte que je m'arrêtai sur le seuil, étonné de me trouver si vite en sa présence. A peine la porte fut elle refermée, qu'avançant la tête sans faire aucun autre mouvement du corps, et fixant sur moi ses deux yeux perçants :

— Ton pays? me dit-il.

— La France, votre altesse.

— Ton âge?

— Vingt-six ans.

— Ton nom?

— G.....

— Et c'est toi qui veux obtenir un brevet de maître d'armes dans un des régiments de sa majesté impériale mon frère?

— C'est l'objet de toute mon ambition.

— Tu dis que tu es de première force?

— J'en demande pardon à votre altesse impériale; je n'ai pas dit cela, car ce n'est pas à moi de le dire.

— Non, mais tu le penses.

— Votre altesse impériale sait que l'orgueil est le péché dominant de la pauvre race humaine; d'ailleurs j'ai donné un assaut, et votre altesse peut s'informer.

— Je sais ce qui s'y est passé, mais tu n'avais affaire qu'à des amateurs de seconde force.

— Aussi les ai-je ménagés.

— Ah! tu les as ménagés; et si tu ne les avais pas ménagés, que serait-il arrivé?

— Je les eusse touchés dix fois contre deux.

— Ah! ah!... ainsi, par exemple, moi, tu me toucherais dix fois contre deux?

— C'est selon.

— Comment! c'est selon?

— Oui, c'est selon comme votre altesse impériale désirerait que je la traitasse. Si elle exigeait que je la traitasse en prince, c'est elle qui me toucherait dix fois et moi qui ne la toucherais que deux. Si elle permettait que je la traitasse comme tout le monde, ce serait alors très probablement moi qui ne serais touché que deux fois et elle qui serait touchée dix.

— Lubenski, cria le czarewich en se frottant les mains; Lubenski, mes fleurets. Ah! ah! monsieur le fanfaron, nous allons voir.

— Comment, votre altesse permet?

— Mon altesse ne permet pas, mon altesse veut que tu la touches dix fois; est-ce que tu reculerais, par hasard?

— Quand je suis venu au château de Strelna, c'était pour me mettre à la disposition de votre altesse. Qu'elle ordonne donc.

— Eh bien! prends ce fleuret, prends ce masque, et voyons un peu.

— C'est votre altesse qui m'y force ?

— Eh oui, cent fois oui, mille fois oui, mille millions de fois oui.

— J'y suis.

— Il me faut mes dix coups, entends-tu, dit le czarewich en commençant à m'attaquer, mes dix coups, entends-tu, pas un de moins. Je ne te fais pas grâce d'un seul. Ha! ha!

Malgré l'invitation du czarewich, je me

contentais de parer et ne ripostais même pas.

— Eh bien ! s'écria-t-il en s'échauffant, je crois que tu me ménages. Attends, attends... Ha ! ha !

Et je voyais le rouge lui monter au visage à travers son masque, et ses yeux s'injecter de sang.

— Eh bien! ces dix coups, où sont-ils donc ?

— Votre altesse, le respect...

— Va-t-en au diable avec ton respect, et touche, touche.

J'usai à l'instant même de la permission et le touchai trois fois de suite.

— Bien cela! bien, cria-t-il; à mon tour...

Tiens... Ha! touché, touché... — C'était vrai.

— Je crois que votre altesse ne me ménage pas, et qu'il faut que je fasse mon compte avec elle.

— Fais ton compte, fais... Ha! ha!

Je le touchai quatre autres fois, et lui, dans une riposte, me boutonna à son tour.

— Touché, touché! cria-t-il tout joyeux et en piétinant. Rodna, tu as vu que je l'ai touché deux fois sur sept.

— Deux fois sur dix, monseigneur répondis-je en le pressant à mon tour. Huit... neuf... dix... Nous voilà quittes.

— Bien, bien! cria le czarewich... bien;

mais ce n'est pas assez d'apprendre à tirer la pointe : à quoi veux-tu que cela serve à mes cavaliers? C'est l'espadon qu'il faut, c'est le sabre. Sais-tu tirer le sabre, toi?

— Je suis à peu près de la même force qu'à l'épée.

— Oui. Eh bien! au sabre, te défendrais-tu, à pied, contre un homme à cheval armé d'une lance?

— Je le crois, votre altesse.

— Tu le crois, tu n'en es pas sûr... Ah! ah! tu n'en es pas sûr?

— Si fait, votre altesse, j'en suis sûr.

— Ah! tu en es sûr, tu te défendrais?

— Oui, votre altesse.

— Tu parerais un coup de lance ?

— Je le parerais.

— Contre un homme à cheval ?

— Contre un homme à cheval.

— Lubenski! Lubenski! cria de nouveau le czarewich. — L'officier parut. — Faites-moi amener un cheval, faites-moi donner une lance, une lance, un cheval, vous entendez; allez! allez!

— Mais, monseigneur...

— Ah ! tu recules, ah! ah !

— Je ne recule pas, monseigneur, et, contre tout autre que votre altesse, tous ces essais ne seraient qu'un jeu.

— Eh bien! contre moi qu'y a-t-il ?

— Contre votre altesse, je crains également de réussir et d'échouer, car je crains, si je réussis, qu'elle n'oublie que c'est elle qui a ordonné...

— Je n'oublie rien; d'ailleurs, voilà Rodna devant qui je t'ai ordonné et t'ordonne de me traiter comme tu le traiterais, lui.

— Je ferai observer à votre altesse qu'elle ne me met pas à mon aise, car je traiterais son excellence fort respectueusement aussi.

— Flatteur, va, mauvais flatteur; tu crois t'en faire un ami, mais personne n'a d'influence sur moi, je ne juge que par moi, entends-tu, par moi seul; tu as réussi une

première fois, nous verrons si tu seras aussi heureux une seconde.

En ce moment l'officier parut devant les fenêtres, conduisant un cheval et tenant une lance.

— C'est bien, continua Constantin en s'élançant dehors; viens ici, dit-il en me faisant signe de le suivre; et toi, Lubenski, donne-lui un sabre, un bon sabre, un sabre bien à sa main, un sabre des gardes à cheval. Ah! ah! nous allons voir. Tiens-toi bien, monsieur le maître d'armes, je ne te dis que cela, ou je t'enfile comme les crapauds qui sont dans mon pavillon. Vous savez bien, Rodna, le dernier; eh bien! le dernier, il a vécu trois jours avec un clou au travers du corps.

A ces mots, Constantin sauta sur son cheval, sauvage enfant des steppes, dont la crinière et la queue balayaient la terre; il lui fit faire, avec une habileté remarquable et tout en jouant avec sa lance, les évolutions les plus difficiles. Pendant ce temps, on m'apportait trois ou quatre sabres en m'invitant à en choisir un; mon choix fut bientôt fait; j'étendis la main et je pris au hasard.

— C'est cela! c'est cela! y es-tu? me cria le czarewich.

— Oui, votre altesse.

Alors, il mit son cheval au galop pour gagner l'autre bout de l'allée.

— Mais c'est sans doute une plaisanterie, demandai-je à M. de Rodna.

— Rien n'est plus sérieux, au contraire, me répondit celui-ci : il y va pour vous de la vie ou de votre place; défendez-vous comme dans un combat, je n'ai que cela à vous dire.

La chose devenait plus sérieuse que je n'avais cru; s'il ne s'était agi que de me défendre et de rendre coup pour coup, eh bien! j'en aurais couru la chance; mais là, c'était tout autre chose; avec mon sabre émoulu et sa lance effilée, la plaisanterie pouvait devenir fort grave; n'importe, j'étais engagé, il n'y avait pas moyen de reculer; j'appelai à mon secours tout mon sang-froid et toute mon adresse, et je fis face au czarewich.

Il était déjà arrivé au bout de l'allée et

venait de retourner son cheval. Quoi que m'en eût dit M. de Rodna, j'espérais toujours que tout cela n'était qu'un jeu, lorsque, me criant une dernière fois : — Y es-tu? — je le vis mettre sa lance en arrêt et son cheval au galop. Alors seulement je fus convaincu qu'il s'agissait tout de bon de défendre ma vie, et je me mis en garde.

Le cheval dévorait le chemin, et le czarewich était couché sur son cheval de telle manière, qu'il se perdait dans les flots de la crinière qui flottait au vent; je ne voyais que le haut de sa tête entre les deux oreilles de sa monture. Arrivé à moi, il essaya de me porter un coup de lance en pleine poitrine, mais j'écartai l'arme par une parade de tierce, et, faisant un bond de côté,

je laissai le cheval et le cavalier, emportés par leur course, passer sans me faire aucun mal. Quand il vit son coup manqué, le czarewich arrêta son cheval court avec une adresse merveilleuse.

— C'est bien, c'est bien, dit-il; recommençons.

Et sans me donner le temps de faire aucune observation, il fit pirouetter son cheval sur les pieds de derrière, reprit du champ et, m'ayant demandé si j'étais préparé, revint sur moi avec plus d'acharnement encore que la première fois; mais, comme la première fois, j'avais les yeux fixés sur les siens et je ne perdais aucun de ses mouvements; aussi, saisissant le moment, je parai en quarte et fis un bond à

droite, de sorte que cheval et cavalier passèrent de nouveau près de moi aussi infructueusement qu'ils l'avaient déjà fait.

Le czarewich fit entendre une espèce de rugissement. Il s'était pris à ce tournoi comme à un combat véritable, et il voulait qu'il finît à son honneur. Aussi, au moment où je croyais en être quitte, je le vis se préparer à une troisième course. Cette fois, comme je trouvais la plaisnaterie par trop prolongée, je décidai qu'elle serait la dernière.

En effet, au moment où je le vis tout près de m'atteindre, au lieu de me contenter cette fois d'une simple parade, je frappai d'un violent coup d'estoc la lance qui, coupée en deux, laissa le czarewich dé-

sarmé; alors, saisissant la bride du cheval, ce fut moi, à mon tour, qui l'arrêtai si violemment qu'il plia sur ses jarrets de derrière; en même temps je portai la pointe de mon sabre sur la poitrine du czarewich. Le général Rodna poussa un cri terrible; il crut que j'allais tuer son altesse. Constantin eut sans doute aussi la même idée, car je le vis pâlir. Mais aussitôt je fis un pas en arrière, et m'inclinant devant le grand-duc :

— Voilà, monseigneur, lui dis-je, ce que je puis montrer aux soldats de votre altesse, si toutefois elle me juge digne d'être leur professeur.

— Oui, mille diables! oui, tu en es digne, et tu auras un régiment ou j'y perdrai

mon nom... Lubenski, Lubenski, continua-t-il en sautant à bas de cheval, conduis Pulk à l'écurie; et toi, viens, que j'apostille ta demande.

Je suivis le grand-duc, qui me ramena dans le salon, prit une plume et écrivit au bas de ma supplique :

« Je recommande bien humblement le soussigné à sa majesté impériale, le croyant tout-à-fait digne d'obtenir la faveur qu'il sollicite. »

— Et maintenant, me dit-il, prends cette demande et remets-la à l'empereur lui-même. Il y a bien de la prison, si tu te laisses prendre à lui parler; mais, ma foi! qui ne risque rien n'a rien. Adieu, et si jamais tu passes à Varsovie, viens me voir.

Je m'inclinai au comble de la joie de m'en être tiré aussi heureusement, et, remontant dans mon droschki, je repris le chemin de Saint-Pétersbourg, porteur de la toute-puissante apostille.

Le soir, j'allai remercier le comte Alexis du conseil qu'il m'avait donné, quoique ce conseil eût failli me coûter cher; je lui racontai ce qui s'était passé, au grand effroi de Louise, et le lendemain, vers les dix heures du matin, je partis pour la résidence de Tzarko-Selo, qu'habitait l'empereur, décidé à me promener dans les jardins du palais jusqu'à ce que je le rencontrasse et à risquer la peine de la prison dont est passible toute personne qui lui présente une supplique.

VII

La résidence impériale de Tzarko-Selo est située à trois ou quatre lieues seulement de Saint-Pétersbourg, et cependant la route présente un aspect tout différent de celle que j'avais suivie la veille pour aller à Strelna. Ce ne sont plus les magnifiques villa et les larges échappées de vue

sur le golfe de Finlande ; ce sont de riches plaines aux grasses moissons et aux verdoyantes prairies, conquises il y a peu d'années par l'agriculture sur les fougères gigantesques, qui en étaient paisiblement restées maîtresses depuis la création.

En moins d'une heure de route, je me trouvai, après avoir traversé la colonie allemande, engagé dans une petite chaîne de collines du sommet de l'une desquelles je commençai à apercevoir les arbres, les obélisques et les cinq coupoles dorées de la chapelle, qui annoncent la demeure du souverain.

Le palais de Tzarko-Selo est situé sur l'emplacement même d'une petite chaumière qui appartenait à une vieille Hollan

daise nommée Sara, et où Pierre-le-Grand avait l'habitude de venir boire du lait. La pauvre paysanne mourut, et Pierre, qui avait pris cette chaumière en affection à cause du magnifique horizon que l'on découvrait de sa fenêtre, la donna à Catherine, avec tout le terrain qui l'environnait, pour y faire bâtir une ferme. Catherine fit venir un architecte, et lui expliqua parfaitement tout ce qu'elle désirait. L'architecte fit comme font tous les architectes, absolument le contraire de ce qu'on lui demandait, c'est-à-dire un château.

Néanmoins cette résidence, tout éloignée qu'elle était déjà de sa simplicité primitive, parut à Élisabeth mal en harmonie avec la grandeur et la puissance d'une im-

pératrice de Russie; aussi fit-elle abattre le château paternel, et, sur les dessins du comte Rastreti, bâtir un magnifique palais. Le noble architecte, qui avait entendu parler de Versailles comme d'un chef-d'œuvre de somptuosité, voulut surpasser Versailles en éclat; et ayant ouï dire que l'intérieur du palais du grand roi n'était que dorures, il renchérit, lui, sur ce palais, en faisant dorer tous les bas-reliefs extérieurs de Tzarko-Selo, moulures, corniches, cariatides, trophées, et jusqu'aux toîts. Cette opération achevée, Élisabeth choisit une journée magnifique et invita toute sa cour, ainsi que les ambassadeurs des différentes puissances, à venir inaugurer son éblouissant pied à terre. A la vue de cette magnificence, si étrangement

placée qu'elle fût, chacun se récria sur cette huitième merveille du monde, à l'exception du marquis de la Chetardie, ambassadeur de France, qui seul, parmi tous les courtisans, ne dit pas un mot, et se mit au contraire à regarder tout autour de lui. Un peu piquée de cette distraction, l'impératrice lui demanda ce qu'il cherchait.

— Ce que je cherche, madame, répondit froidement l'ambassadeur; pardieu! je cherche l'écrin de ce magnifique bijou.

C'était l'époque où l'on entrait à l'Académie avec un quatrain, et où on allait à l'immortalité avec un bon mot. Aussi M. de la Chetardie sera-t-il immortel à Saint-Pétersbourg.

Malheureusement l'architecte avait bâti pour l'été et avait complètement oublié l'hiver. Au printemps suivant, il fallut faire de ruineuses réparations à toutes ces dorures, et comme chaque hiver amenait le même dégât, et chaque printemps les mêmes réparations, Catherine II résolut de remplacer le métal par un simple et modeste vernis jaune; quand au toit, il fut décidé qu'on le peindrait en vert tendre, selon la coutume de Saint-Pétersbourg. A peine le bruit de ce changement se fut-il répandu, qu'un spéculateur se présenta, offrant à Catherine de lui payer deux cent quarante mille livres toute cette dorure qu'elle avait résolu de faire disparaître. Catherine lui répondit qu'elle le remerciait, mais qu'elle ne vendait point ses vieilles hardes.

Au milieu de ses victoires, de ses amours et de ses voyages, Catherine ne cessa point de s'occuper de sa résidence favorite. Elle fit bâtir pour l'aîné de ses petits-fils, à cent pas du château impérial, le petit palais Alexandre, et fit dessiner par son architecte, M. Bush, d'immenses jardins, auxquels les eaux seules manquaient. M. Bush n'en fit pas moins des canaux, des cascades et des lacs, persuadé que, quand on s'appelait Catherine-le-Grand et qu'on désire de l'eau, l'eau ne peut manquer de venir. En effet, son successeur Bauer découvrit que M. Demidoff, qui possédait dans les environs une superbe campagne, avait en trop ce dont sa souveraine n'avait point assez; il lui exposa la sécheresse des jardins impériaux, et M. Demidoff, en sujet

dévoué, mit son superflu à la disposition de Catherine. A l'instant même et en dépit des obstacles, on vit l'eau, arrivant de tous les côtés, se répandre en lacs, s'élancer en jets et rebondir en cascades. C'est ce qui faisait dire à la pauvre impératrice Élisabeth : — Brouillons-nous avec l'Europe entière, mais ne nous brouillons pas avec M. Demidoff. — En effet, M. Demidoff, dans un moment de mauvaise humeur, pouvait faire mourir la cour de soif.

Élevé à Tzarko-Selo, Alexandre hérita de l'amour de sa grand'mère pour cette résidence. C'est que tous ses souvenirs d'enfance, c'est-à-dire le passé doré de sa vie, se rattachaient à ce château. C'était

sur ces gazons qu'il avait essayé ses premiers pas, dans ces allées qu'il avait appris à monter à cheval, et sur ces lacs qu'il avait fait son apprentissage de matelot; aussi, à peine les premiers beaux jours apparaissaient-ils, qu'il accourait à Tzarko-Selo, pour ne quitter cette résidence qu'aux premières neiges.

C'était à Tzarko-Selo que j'étais venu le poursuivre et que je m'étais promis de l'atteindre.

Aussi, après un assez mauvais déjeûner pris en hâte à l'hôtel de la Restauration française, je descendis dans le parc, où, malgré les sentinelles, chacun peut se promener librement. Il est vrai que, comme les premiers froids approchaient,

le parc était désert. Peut-être aussi s'abstenait-on d'entrer dans les jardins par respect pour le souverain que je venais troubler. Je savais qu'il passait quelquefois la journée entière à s'y promener dans les allées les plus sombres. Je me lançai donc au hasard, marchant devant moi et à peu près certain, d'après les renseignements que j'avais pris, que je finirais par le rencontrer. D'ailleurs, en supposant que le hasard ne me servît point tout d'abord, je ne manquerais pas, en l'attendant, d'objets de distraction et de curiosité.

En effet, j'allai bientôt me heurter contre la ville chinoise, joli groupe de quinze maisons, dont chacune a son entrée, sa glacière et son jardin, et qui servent de

logement aux aides-de-camp de l'empereur. Au centre de la ville, disposée en forme d'étoile, est un pavillon destiné aux bals et aux concerts; une salle de verdure lui sert d'office, et aux quatre coins de cette salle sont quatre statues de mandarins de grandeur naturelle et fumant leur pipe. Un jour, et ce jour était le cinquante huitième anniversaire de sa naissance, Catherine se promenait avec sa cour dans ses jardins, lorsque, ayant dirigé sa promenade vers cette salle, elle vit, à son grand étonnement, une épaisse fumée sortir de la pipe de ses quatre mandarins, qui, à son aspect, commencèrent à remuer gracieusement la tête, et à rouler amoureusement les yeux. Catherine s'approcha pour voir de plus près ce phénomène. Alors les quatre mandarins des-

cendirent de leur piédestal, s'approchèrent d'elle, et se prosternant à ses pieds avec toute l'exactitude du cérémonial chinois, lui dirent des vers en forme de compliments. Ces quatre mandarins étaient le prince de Ligne, M. de Ségur, M. de Cobentzel et Potemkin.

De la résidence des généraux, j'allai tomber dans la cabane des Lamas. Ces enfants des Cordillières sont un cadeau du vice-roi du Mexique à l'empereur Alexandre. Sur neuf qui ont été envoyés, il en est mort cinq ; mais les quatre qui ont résisté à la température ont produit une assez nombreuse descendance, qui, née dans le pays, s'habituera probablement mieux au climat que les compagnons de leurs parents.

A quelque distance de la ménagerie,

au milieu du jardin français et au centre d'une jolie salle à manger, est la fameuse table de l'Olympe, imitée de celle du régent, véritable machine de fée, servie par des valets invisibles et des chefs d'office inconnus, où tout arrive, comme à l'Opéra, de dessous terre. Les convives désirent-ils quelque chose, un billet est placé sur une assiette; l'assiette s'abîme comme par magie, et, cinq minutes après, reparaît chargée de l'objet désiré. Tous les cas sont tellement prévus, qu'un jour une jolie convive, voulant réparer le désordre du tête-à-tête, demanda, sans espoir de les obtenir, des épingles à friser : l'assiette remonta majestueusement avec une douzaine d'épingles.

Tout en poursuivant mon chemin, j'arrivai en face d'une pyramide, au pied de

laquelle dorment du sommeil des justes les trois levrettes de Catherine. L'épitaphe composée par M. de Ségur pour l'une d'elles leur sert économiquement à toutes trois. C'est une galanterie qu'a faite l'impératrice à la France dans la personne de son ambassadeur, car l'impératrice aussi avait fait une épitaphe pour l'une d'elles, et comme ce distique était les deux seuls vers qu'elle eût trouvés en sa vie, elle devait naturellement y tenir, d'autant plus qu'à mon avis ses vers peuvent merveilleusement soutenir la comparaison avec ceux du rival du prince de Ligne. Voici les vers de M. de Ségur ; il ont l'avantage non-seulement de faire l'éloge de la défunte, mais encore d'établir d'une façon certaine sa généalogie, ce qui est pour les savants un fait d'une grave importance :

EPITAPHE DE ZÉMIRE.

ICI MOURUT ZÉMIRE, ET LES GRACES EN DEUIL
DOIVENT JETER DES FLEURS SUR SON CERCUEIL.
COMME TOM SON AÏEUL, COMME LADY SA MÈRE,
CONSTANTE DANS SES GOUTS, A LA COURSE LÉGÈRE,
SON SEULE DÉFAUT ÉTAIT UN PEU D'HUMEUR,
MAIS CE DÉFAUT VENAIT D'UN SI BON CŒUR!
QUAND ON AIME, ON CRAINT TOUT : ZÉMIRE AIMAIT TANT CELLE
QUE TOUT LE MONDE AIME COMME ELLE!
VOULEZ-VOUS QU'ON VIVE EN REPOS,
AYANT CENT PEUPLES POUR RIVAUX?
LES DIEUX TÉMOINS DE SA TENDRESSE
DEVAIENT A SA FIDÉLITÉ
LE DON DE L'IMMORTALITÉ,
POUR QU'ELLE FUT TOUJOURS AUPRÈS DE SA MAITRESSE,

Maintenant, voici le distique de Catherine :

CI GIT LA DUCHESSE ANDERSON,
QUI MORDIT MONSIEUR ROGERTSON.

Quant à la troisième, quoique personne n'ait fait son épitaphe, elle jouit d'une popularité plus grande encore que ses deux compagnes. C'est le fameux Suderland, ainsi nommé du nom de l'Anglais qui en avait fait don à l'impératrice, et dont la

mort faillit causer la plus tragique méprise qui de mémoire de banquier soit arrivée dans les finances.

Un matin, au point du jour, on réveille M. Suderland, riche capitaliste anglais, celui-là même qui avait donné la levrette bien-aimée, et qui, grâce à ce cadeau, était entré depuis trois années fort avant dans les bonnes grâces de l'impératrice.

— Monsieur, lui dit son valet de chambre, votre maison est entourée de gardes, et le maître de la police demande à vous parler.

— Que me veut-il? s'écrie en sautant à bas de son lit le banquier, déjà effrayé de cette seule annonce.

— Je l'ignore, monsieur, répond le valet de chambre; mais il paraît que c'est

une chose de la plus haute importance, et qui, à ce qu'il dit, ne peut être communiquée qu'à vous.

— Faites entrer, dit M. Suderland en passant en toute hâte sa robe de chambre.

Le valet sort, et rentre quelques minutes après, conduisant son excellence M. Reliew, sur la figure duquel le banquier lit du premier coup d'œil qu'il doit être porteur de quelque formidable nouvelle. Le digne insulaire n'en accueille pas moins le maître de la police avec son urbanité ordinaire, et, lui présentant un siége, l'invite à s'asseoir; mais celui-ci fait de la tête un signe de remerciement, reste debout, et du ton le plus lamentable qu'il peut prendre :

— Monsieur Suderland, lui dit-il, croyez

que je suis véritablement désolé, quelque honorable que soit pour moi cette preuve de confiance, d'avoir été choisi par sa majesté ma très gracieuse souveraine pour accomplir un ordre dont la sévérité m'afflige, mais qui a sans doute été provoqué par quelque grand crime.

— Par quelque grand crime! votre excellence, s'écrie le banquier; et qui donc a commis ce crime?

— Vous, sans doute, monsieur, puisque c'est vous que la punition atteint.

— Monsieur, je vous jure que j'ai beau scruter ma conscience, et que je n'y trouve au sujet de notre souveraine, car je suis naturalisé Russe, vous le savez, aucun reproche à me faire.

— Et c'est justement, monsieur, parce

que vous êtes naturalisé Russe que votre position est terrible; si vous étiez resté sujet de sa majesté britannique, vous pourriez vous réclamer du consul anglais, et échapper ainsi peut-être à la rigueur de l'ordre que je suis, à mon grand regret, chargé d'exécuter.

— Mais enfin, votre excellence, quel est cet ordre?

— Oh! monsieur, jamais je n'aurai la force de vous le faire connaître.

— Aurais-je donc perdu les bonnes grâces de sa majesté?

— Oh! si ce n'était encore que cela.

— Comment, si ce n'était que cela! s'agirait-il de me faire partir pour l'Angleterre?

— C'est votre pays, donc la punitio nue

serait pas assez grande pour que j'hésitasse si long-temps à vous la faire connaître.

— Grand Dieu ! vous m'effrayez; est-il question de m'envoyer en Sibérie ?

— La Sibérie, monsieur, est un pays délicieux et que l'on a calomnié ; d'ailleurs on en revient.

— Suis-je condamné à la prison ?

— La prison n'est rien ; on en sort de la prison.

— Monsieur! monsieur ! s'écria le banquier de plus en plus effrayé, suis-je destiné au knout ?

— Le knout est un supplice fort douloureux, mais le knout ne tue pas.

— Bonté divine ! dit Suderland atterré ; je vois bien qu'il s'agit de la mort.

— Et de quelle mort ! s'écria le maître

de la police en levant les yeux au ciel avec une expression de commisération profonde.

— Comment, de quelle mort ! ce n'est point assez de me tuer sans procès, de m'assassiner sans cause, Catherine ordonne encore...

— Hélas oui ! elle ordonne.

— Eh bien ! parlez, monsieur ; qu'ordonne-t-elle ? je suis homme, j'ai du courage ; parlez.

— Hélas ! mon cher monsieur, elle ordonne... Si ce n'était pas à moi-même que l'ordre a été donné, je vous déclare, mon cher monsieur Suderland, que je ne le croirais pas.

— Mais vous me faites mourir mille fois ; voyons, monsieur, que vous a-t-elle ordonné ?

— Elle m'a ordonné de vous faire empailler.

Le pauvre banquier jeta un cri de détresse ; puis, regardant le maître de la police en face :

— Mais, votre excellence, lui dit-il, c'est monstrueux ce que vous me dites là, et il faut que vous ayez perdu la raison.

— Non, monsieur, je ne l'ai pas perdue, mai s je la perdrai certainement pendant l'opération.

— Mais comment vous, vous qui vous êtes dit cent fois mon ami, vous enfin à qui j'ai eu le bonheur de rendre quelques services, comment avez-vous reçu un pareil ordre sans essayer d'en faire comprendre la barbarie à sa majesté ?

— Hélas! monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu, et certes ce que personne n'eût osé

faire à ma place : j'ai prié sa majesté de renoncer à son projet, ou tout au moins de charger un autre que moi de l'exécution, et cela les larmes aux yeux ; mais sa majesté m'a dit avec cette voix que vous lui connaissez, et qui n'admet pas de réplique : « Allez, monsieur, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmurer des commissions dont je daigne vous charger. »

— Et alors ?

— Alors, dit le maître de la police, je me suis rendu à l'instant même chez un très habile naturaliste qui empaille les oiseaux pour l'Académie des sciences ; car enfin, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, autant vaut que vous soyez empaillé le mieux possible.

— Et le misérable a consenti ?

— Il m'a renvoyé à son confrère, celui qui empaille les singes, attendu l'analogie entre l'espèce humaine et l'espèce simiane.

— Eh bien!

— Eh bien! il vous attend.

— Comment, il m'attend! mais c'est donc à l'instant même?

— A l'instant même, l'ordre de sa majesté n'admet pas de retard.

— Sans me laisser le temps de mettre ordre à mes affaires; mais c'est impossible.

— Cela est ainsi, monsieur.

— Mais vous me laisserez bien écrire un billet à l'impératrice?

— Je ne sais si je dois.

— Écoutez, c'est une dernière grâce,

une grâce qu'on ne refuse pas au plus grand coupable. Je vous en supplie.

— Mais c'est ma place que je risque.

— Mais c'est de ma vie qu'il s'agit.

— Eh bien! écrivez, je le permets; toutefois je vous préviens que je ne vous quitte pas un seul instant.

— Merci, merci; faites seulement venir un de vos officiers pour qu'il porte ma lettre.

Le maître de la police appela un lieutenant des gardes de sa majesté, lui remit le billet du pauvre Suderland, et lui ordonna d'en rapporter aussitôt la réponse. Dix minutes après, le lieutenant revint avec l'ordre d'amener le banquier au palais impérial : c'était tout ce que désirait le patient.

Une voiture attendait à la porte; Suder-

land y monte, le lieutenant se place auprès de lui; cinq minutes après, on est à l'Hermitage, où Catherine attend : on introduit le condamné près d'elle; il trouve l'impératrice riant aux éclats.

C'est Suderland qui la croit folle à son tour; il se jette à ses pieds, et lui prenant la main.

— Grâce, madame, lui dit-il; au nom du ciel, faites-moi grâce, ou du moins dites-moi par quel crime j'ai mérité un aussi horrible châtiment!

— Mais, mon cher Suderland, lui dit Catherine, il n'est pas le moins du monde question de vous dans tout ceci.

— Comment, votre majesté, il n'est pas question de moi! et de qui donc est-il question?

— Mais du chien que vous m'avez donné

et qui est mort hier d'indigestion. Alors, dans ma douleur de cette perte et dans mon désir bien naturel de conserver au moins sa peau, j'ai fait venir cet imbécile de Reliew; je lui ai dit : Faites empailler Suderland. Comme il hésitait, j'ai cru qu'il avait honte d'une telle commission; je me suis fâchée, alors il est parti.

— Eh bien! madame, répondit le banquier, vous pouvez vous vanter d'avoir dans le maître de la police un serviteur fidèle; mais une autre fois priez-le, je vous en supplie, de se mieux faire expliquer les ordres qu'il reçoit.

En effet, si le maître de la police ne s'était pas laissé toucher par les prières du banquier, le pauvre Suderland était empaillé tout vif.

Il faut le dire, tout le monde ne s'en

tire pas, à Saint-Pétersbourg, aussi heureusement que le fit le digne banquier, et quelquefois, grâce à la promptitude avec laquelle les ordres donnés sont accomplis, la méprise ne se reconnaît que trop tard pour la réparer. Un jour, M. de Ségur, notre ambassadeur près de Catherine, voit entrer chez lui un homme, les yeux ardents, le visage enflammé et les vêtements en désordre.

— Justice, monsieur le comte, justice, s'écrie notre malheureux compatriote.

— Justice contre qui?

— Contre un grand seigneur russe, monseigneur, contre le gouverneur de la ville, qui vient de me faire donner cent coups de fouet.

— Cent coups de fouet! s'écrie l'ambas-

sadeur étonné, que lui aviez-vous donc fait?

— Rien, monseigneur, absolument.

— C'est impossible.

— Je vous le jure sur l'honneur, monsieur le comte.

— Mais vous êtes fou, mon ami.

— Monseigneur, je vous prie de croire que j'ai au contraire, toute ma raison.

— Mais comment voulez-vous que je comprenne qu'un homme dont on vante partout la douceur et l'impartialité, se livre à une pareille violence?

— Excusez, monsieur le comte, s'écrie le plaignant, mais quelque respect que j'aie pour vous, il faut que vous me permettiez de vous donner la preuve de ce que j'avance.

Et à ces mots, le malheureux Français

met habit et gilet bas, et montre à M. de Ségur sa chemise ensanglantée et collée à ses blessures.

— Mais comment cela est-il arrivé? demande l'ambassadeur.

— Oh! mon Dieu, monsieur, de la manière la plus simple. J'apprends que M. de Bruce demande un cuisinier français. J'étais sans place, je profite de l'occasion, et je me présente chez lui, le valet de chambre se charge de m'introduire, M. le Gouverneur était dans son cabinet de travail. — Monseigneur, dit le valet de chambre en ouvrant la porte, c'est le cuisinier. — C'est bon, répond M. de Bruce d'un air détaché; qu'on le mène dans la cour et qu'on lui donne cent coups de fouet. — Alors, monsieur le comte, on me prend, on m'emmène dans la cour, et malgré ma

résistance, mes cris et mes menaces, on m'applique mon compte, pas un de plus, pas un de moins.

— Mais si cela s'est passé comme vous le dites, c'est une infamie.

— Si je ne dis pas la plus exacte vérité, monsieur le comte, je consens à en recevoir le double.

— Écoutez, mon ami, dit M. de Ségur, reconnaissant un accent de vérité dans les plaintes du pauvre diable, je vais prendre des informations, et si, comme je commence à le croire, vous ne m'avez pas trompé, vous obtiendrez de cette violence, c'est moi qui vous le promets, une éclatante réparation; si, au contraire, vous m'avez menti d'une syllabe, je vous fais reconduire à l'instant même à la frontière,

et vous retournerez en France comme vous pourrez.

— Je me soumets à tout, monseigneur.

— Eh bien ! continua M. de Ségur en se mettant à son bureau, portez vous-même cette lettre au gouverneur.

— Non, non, merci, avec la permission de votre excellence, je ne m'exposerai pas à remettre les pieds dans la maison d'un homme qui reçoit d'une façon aussi étrange ceux qui ont affaire à lui.

— Un de mes secrétaires vous accompagnera.

— Alors c'est autre chose, monsieur le comte ; accompagné par quelqu'un de votre maison, j'irais en enfer.

— Eh bien ! allez donc, dit M. de Ségur en remettant la lettre à ce brave homme,

et en ordonnant à un de ses employés de l'accompagner.

Au bout de trois quarts d'heure, le plaignant revient avec une figure rayonnante.

— Eh bien! demande M. de Ségur.

— Eh bien! monseigneur, tout est expliqué.

— A votre satisfaction à ce qu'il paraît?

— Oui, monseigneur.

— J'avoue que vous me ferez plaisir de me raconter la chose.

— Rien de plus facile, monseigneur: son excellence M. le comte de Bruce avait pour cuisinier un de ses serfs en qui il avait toute confiance; il y a quatre jours que ce misérable s'est enfui, en emportant cinq cents roubles à son maître, et par conséquent en laissant sa place vacante.

— Eh bien!

— Eh bien! c'est cette place qui faisait l'objet de mon ambition, si bien que je me présentai chez M. le gouverneur pour la remplir.

— Après?

— Malheureusement pour moi il avait reçu le matin la nouvelle que son domestique avait été arrêté à vingt verstes de Saint-Pétersbourg, de sorte que lorsque le valet de chambre lui a dit: Monseigneur c'est le cuisinier; il a cru que c'était le voleur qu'on ramenait, et comme il était très occupé en ce moment d'un rapport à l'empereur, il a dit, sans même se retourner: — C'est bien, qu'on le conduise dans la cour, et qu'on lui donne cent coups de fouet. — Ce sont les cent coups de fouet que j'ai reçus.

— Alors, M. le comte de Bruce vous a fait ses excuses.

— Il a fait mieux que cela, monseigneur, dit le cuisinier en faisant sonner dans le creux de sa main une bourse pleine d'or; il m'a fait compter un louis par coup de fouet, ce qui fait que je suis fâché, puisque c'est fini, qu'il ne m'en ait pas fait donner deux cents au lieu de cent, et il m'a pris à son service, en m'assurant que ce que j'avais reçu me serait compté comme avance, et me serait rabattu à chaque faute que je commettrais; de sorte que, pour peu que je veille sur moi, j'en ai pour trois ou quatre ans sans recevoir une chiquenaude, ce qui ne laisse pas que d'être fort consolant.

En ce moment un aide de camp du gouverneur entra qui venait inviter de sa part

M. le comte de Ségur à goûter, le lendemain, de la cuisine du nouvel engagé.

Le cuisinier resta dix ans chez M. de Bruce, et revint au bout de ce temps en France avec une pension de six mille roubles, bénissant jusqu'à sa dernière heure la bienheureuse méprise à laquelle il la devait.

Toutes ces anecdotes, qui se présentaient les unes après les autres et dans tous leurs détails à ma mémoire, n'étaient pas des plus rassurantes pour moi, surtout comparées à ce qui m'était arrivé la veille avec le czarewich. Mais je savais l'empereur Alexandre si parfaitement bon, que, quelque inusitée que fût ma démarche en Russie, je n'hésitai pas de la pousser jusqu'au bout, et que je continuai ma promenade, toujours dans l'espoir de le rencontrer.

Cependant j'avais déjà successivement visité la colonne de Grégoire Orloff, la pyramide élevée au vainqueur de Tchesma, et la grotte du Pausilipe. J'étais depuis quatre heures errant dans ce jardin qui renferme des lacs, des plaines et des forêts, commençant à désespérer de rencontrer celui que j'y étais venu chercher, lorsqu'en traversant une avenue, j'aperçus, dans une contre-allée un officier en redingote d'uniforme qui me salua et continua son chemin. J'avais derrière moi un garçon jardinier qui ratissait une allée ; je lui demandai quel était cet officier si poli ; — C'est l'empereur, me répondit-il.

Aussitôt je m'élançai par une allée transversale qui devait couper diagonalement le sentier où se promenait l'empereur, et en effet, à peine eus-je fait quatre-vingts

pas, que je le vis de nouveau ; mais aussi en l'apercevant je n'eus pas la force de faire un pas de plus.

L'empereur s'arrêta un instant ; puis, voyant que le respect m'empêchait d'aller à lui, il continua son chemin vers moi : j'étais rangé sur le revers de l'allée, et l'empereur tenait le milieu ; je l'attendis le chapeau à la main, et tandis qu'il s'avançait en boitant légèrement, car une blessure qu'il s'était faite à la jambe, dans un de ses voyages sur les rives du Don, venait de se rouvrir, je pus remarquer le changement extrême qui s'était fait en lui depuis que je l'avais vu à Paris il y avait neuf ans. Son visage, autrefois si ouvert et si joyeux, était tout terni d'une tristesse maladive, et il était visible, ce que l'on disait au reste tout haut, qu'une mélancolie pro-

fonde le dévorait. Cependant ses traits avaient conservé une expression de bienveillance telle, que je fus à peu près rassuré, et qu'au moment où il passa, faisant un pas vers lui.

— Sire, lui dis-je.

— Mettez votre chapeau, monsieur, me dit-il ; l'air est trop vif pour rester nu-tête.

— Que votre majesté permette...

— Couvrez-vous donc, monsieur, couvrez-vous donc.

Et comme il voyait que le respect m'empêchait d'obéir à cet ordre, il me prit le chapeau, et d'une main me l'enfonçant sur la tête, de l'autre il me saisit le bras pour me forcer à le garder. Alors, comme il vit que ma résistance était à bout :

— Et maintenant, me dit-il, que me voulez-vous?

— Sire, cette pétition.

Et je tirai la supplique de ma poche. A l'instant même son visage s'assombrit.

— Savez-vous, monsieur, me dit-il, vous qui me poursuivez ici, que je quitte Saint-Pétersbourg pour fuir les pétitions ?

— Oui, sire, je le sais, répondis-je, et je ne me dissimule pas la hardiesse de ma démarche ; mais cette demande a peut-être plus qu'une autre des droits à la bienveillance de votre majesté : elle est apostillée.

— Par qui ? interrompit vivement l'empereur.

— Par l'auguste frère de votre majesté, par son altesse impériale le grand duc Constantin.

— Ah ! ah ! fit l'empereur en avançant la main, mais en la retirant aussitôt.

— De sorte, dis-je, que j'ai espéré que

votre majesté, dérogeant à ses habitudes, daignerait recevoir cette supplique.

— Non, monsieur, non, dit l'empereur, je ne la prendrai pas, car demain on m'en présenterait mille, et je serais obligé de fuir ces jardins où je ne serais plus seul. Mais, ajouta-t-il en voyant le désappointement que ce refus produisait sur ma physionomie, et en étendant la main du côté de l'église de Sainte-Sophie, mettez cette demande à la poste, là, dans la ville; aujourd'hui même je la verrai, et après-demain vous aurez la réponse.

— Sire, que de reconnaissance.

— Voulez-vous me la prouver?

— Oh! votre majesté peut-elle me le demander?

— Eh bien! ne dites à personne que vous m'avez présenté une pétition et que

vous n'avez pas été puni. Adieu, monsieur.

L'empereur s'éloigna, me laissant stupéfait de sa mélancolique bonhomie. Je n'en suivis pas moins son conseil, et mis ma pétition à la poste. Trois jours après, comme il me l'avait promis; je reçus sa réponse.

C'était mon brevet de professeur d'escrime au corps impérial du génie, avec le grade de capitaine.

FIN DU TOME PREMIER.

VIII

A compter de ce moment, comme ma position était à peu près fixée, je résolus de quitter l'hôtel de Londres et d'avoir un chez moi. En conséquence je me mis à parcourir la ville en tous sens : ce fut dans ces excursions que je commençai à connaître véritablement Saint-Pétersbourg et ses habitants.

Le comte Alexis m'avait tenu parole. Grâce à lui, j'avais, dès mon arrivée, obtenu un cercle d'écoliers que, sans ses recommandations, je n'eusse certes pas conquis par moi-même en toute une année. C'étaient M. de Nariskin, le cousin de l'empereur ; M. Paul de Bobrinski, petit-fils avoué, sinon reconnu, de Grégoire Orloff et de Catherine-le-Grand ; le prince Troubetskoi, colonel du régiment de Preobwjenskoi ; M. de Gorgoli, grand-maître de la police ; plusieurs autres seigneurs des premières familles de Saint-Pétersbourg, et enfin deux ou trois officiers polonais servant dans l'armée de l'empereur.

Une des choses qui me frappa le plus chez les plus grands seigneurs russes fut leur politesse hospitalière, cette première

vertu des peuples, qui survit si rarement à leur civilisation, et qui ne se démentit jamais à mon égard. Il est vrai que l'empereur Alexandre, à l'instar de Louis XIV, qui avait donné aux six plus anciens maîtres d'armes de Paris des lettres de noblesse transmissibles à leurs descendants, regardant aussi l'escrime comme un art et non comme un métier, avait pris le soin de rehausser la profession que j'exerçais en donnant à mes collègues et à moi des grades plus ou moins élevés dans l'armée. Néanmoins je reconnais hautement qu'en aucun pays du monde je n'eusse trouvé comme à Saint-Pétersbourg cette familiarité aristocratique qui, sans abaisser celui qui l'accorde, élève celui qui en est l'objet.

Ce bon accueil des Russes sert d'autant mieux les plaisirs des étrangers, que l'intérieur des familles est des plus animés, grâce aux anniversaires et aux grandes fêtes du calendrier, auxquelles il faut joindre encore celle du patron particulier de la maison. Aussi, pour peu que l'on ait un cercle de connaissances de quelque étendue, il se passe peu de jours sans que l'on ait deux ou trois dîners et autant de bals.

Il y a encore, en Russie, un autre avantage pour les professeurs : c'est qu'ils deviennent commensaux de la maison, et en quelque sorte membres de la famille. Un professeur, pour peu qu'il ait quelque distinction, prend au foyer, entre l'ami et le parent, une place qui tient de l'un et de

l'autre, qu'il conserve tout le temps qui lui convient, et qu'il ne perd presque jamais que par sa faute.

C'était celle qu'avaient bien voulu me faire quelques-uns de mes écoliers, et entre autres le grand-maître de la police, M. de Gorgoli, tout à la fois l'un des plus nobles et des meilleurs cœurs que j'aie connus. Grec d'origine, beau, grand, bien fait, adroit à tous les exercices, c'était certainement, avec le comte Alexis Orloff et M. de Bobrinski, le type de la véritable seigneurie. Adroit à tous les exercices, depuis l'équitation jusqu'à la paume, d'une première force d'amateur à l'escrime, généreux comme un vieux boyard, il était à la fois la providence des étrangers et de ses

concitoyens, pour lesquels il était toujours visible, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût. Dans une ville comme Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire dans cette Venise monarchique où aucune rumeur n'a son écho, où les canaux de la Mocka et de Catherine, comme ceux de la Giudecca et d'Orfano, rendent leurs morts sans bruit, où les boutchnicks qui veillent au coin de chaque rue inspirent parfois plus de terreurs qu'ils ne calment de craintes, le major Gorgoli était le répondant de la sécurité publique. Chacun, en le voyant parcourir sans cesse, sur un léger droschki attelé de chevaux rapides comme des gazelles, et renouvelés quatre fois par jour, les douze quartiers de la ville, les marchés et les bazars, fermait tranquillement le

soir la porte de sa maison, instinctivement certain que cette providence visible restait l'œil ouvert dans les ténèbres. Je ne donnerai qu'une preuve de cette vigilance incessante. Depuis plus de douze ans que M. de Gorgoli était grand-maître de la police, il n'avait pas quitté un seul jour Saint-Pétersbourg.

Aussi il n'y a peut-être pas de ville au monde où l'on soit aussi en sûreté la nuit qu'à Saint-Pétersbourg. La police veille à la fois sur ceux qui sont enfermés chez eux et sur ceux qui courent les rues. De place en place s'élèvent des tours en bois dont la hauteur domine celle de toutes les maisons, qui n'ont généralement, au reste, que deux ou trois étages. Deux hommes veil-

lent sans cesse au haut de ces tours; dès qu'une étincelle, une lueur, une fumée, leur dénonce un incendie, ils tirent une sonnette qui correspond au bas de la tour, et pendant qu'on attèle aux pompes et aux tonneaux des chevaux qui restent sans cesse harnachés, ils indiquent le quartier de la ville où se manifeste le sinistre. Aussitôt pompiers et pompes partent au galop. Le temps qui leur est rigoureusement nécessaire pour se rendre à chaque distance est calculé, et il faut qu'à la minute dite ils aient franchi cette distance, de sorte que ce n'est point, comme en France, le propriétaire qui vient réveiller la police, mais au contraire la police qui vient lui dire : Levez-vous, votre maison brûle.

Quant à l'effraction, elle n'est presque jamais à craindre. Si voleur, ou plutôt, pour me servir d'une expression qui caractérise mieux la nuance que prend chez lui ce défaut, si *chippeur* que soit le peuple russe, il ne brisera pas un carreau ou ne forcera pas une porte; si bien que l'on peut, pourvu qu'elle soit cachetée, confier sans crainte à un mougick, devant lequel il ne faudrait pas laisser traîner un kopeck, une lettre dans laquelle il vous aura vu renfermer pour dix mille roubles de billets de banque.

Voilà pour la tranquillité de ceux qui restent chez eux.

Quant à ceux qui courent les rues, ils n'ont guère rien à craindre que des bout-

chnicks qui sont chargés de les protéger ; mais ces derniers sont si lâches qu'avec une canne ou un pistolet un seul homme en mettrait dix en fuite. Ces misérables sont donc forcés de se rejeter sur quelque malheureuse fille attardée, pour laquelle, en tout cas, le vol n'est pas une grande perte, ou le viol un grand chagrin. Au reste, chaque chose offre son bon côté : pendant les nuits d'hiver, où, malgré l'éclairage public, l'obscurité est si grande que les chevaux risquent à chaque instant de se briser les uns contre les autres, le boutchnick avertit toujours à temps les cochers du danger qu'ils courent. Sa vue est si bien habituée aux ténèbres dans lesquelles il vit, qu'il distingue, au milieu de la nuit, un traîneau, un droschki ou une

calèche, qui s'approche sans bruit sur la neige, et, sans son avertissement, irait se heurter contre quelque autre, arrivant comme un éclair du côté opposé.

Au reste, à partir du mois de novembre jusqu'au mois de mars, la tâche toujours rude de ces malheureux, auxquels on ne paie, m'a-t-on assuré, qu'une vingtaine de roubles par an, devient quelquefois mortelle. Malgré les lourds vêtements dont ils sont chargés, malgré toutes les précautions qui sont prises contre son atteinte, le froid pénètre sourdement à travers les draps et les fourrures. Alors le veilleur nocturne n'a pas la force de prendre sur lui de marcher constamment; un accablement profond le gagne, un assoupissement

perfide s'empare de lui, il s'endort debout; et, s'il ne passe dans ce moment quelque officier de ronde qui le fasse bâtonner impitoyablement, jusqu'à ce que le sang ait repris son cours sous les coups, c'en est fait de lui, il ne se réveille plus, et le lendemain matin on le trouve raidi dans sa guérite. L'hiver qui précéda mon arrivée à Saint-Pétersbourg, un de ces malheureux, qu'on avait retrouvé mort ainsi, et qu'on avait voulu déplacer, était tombé le front contre une borne; le cou s'était rompu net, et la tête, pareille à une boule, s'en était allée roulante jusqu'à l'autre trottoir.

Au bout de quelques jours de course, je parvins enfin à trouver sur les bords du

canal Catherine, c'est-à-dire au centre de la ville, un logement convenable et tout garni, dans lequel je n'eus à introduire, pour le compléter, que des matelas et une couchette, le lit, dont l'usage est laissé aux grands seigneurs, étant regardé, par les paysans qui couchent sur des poêles, et par les marchands qui dorment dans des peaux et sur des fauteuils, comme un meuble de luxe.

Enchanté du nouvel arrangement que je venais de prendre, je retournais du canal Catherine à l'Amirauté, lorsque, sans songer que ce jour était le saint jour du dimanche, il me prit l'envie d'entrer dans un bain à vapeur. J'avais beaucoup entendu parler en France de ces sortes d'établissements,

de sorte que, passant devant une maison de bains, je résolus de profiter de l'occasion. Je me présentai à la porte; moyennant deux roubles et demi, c'est-à-dire cinquante sous de France, on me remit une carte d'entrée, et je fus introduit dans une première chambre où l'on se déshabille : cette chambre est chauffée à la température ordinaire.

— Pendant que je me dévêtissais en compagnie d'une douzaine d'autres personnes, un garçon vint me demander si j'avais un domestique, et, sur ma réponse négative, s'informa de quel âge, de quel prix et de quel sexe je désirais la personne qui devait me frotter. Une telle demande nécessitait une explication; je la provo-

quai donc, et j'appris que des enfants et des hommes attachés à l'établissement se tenaient toujours prêts à vous rendre ce service, et que, quant aux femmes, on les envoyait chercher dans une maison voisine. Une fois le choix fait, la personne, quelle qu'elle fut, sur laquelle il s'était arrêté, se mettait nue comme le baigneur, et entrait avec lui dans la seconde chambre, chauffée à la température du sang. Je restai un instant muet d'étonnement; puis, la curiosité l'emportant sur la honte, je fis choix du garçon même qui m'avait parlé. A peine lui eus-je manifesté ma préférence, qu'il alla prendre à un clou une poignée de verges, et en un instant se trouva aussi nu que moi.

Alors il ouvrit la porte et me poussa dans la seconde chambre.

Je crus que quelque nouveau Méphistophélès m'avait conduit, sans que je m'en doutasse, au sabbat.

Que l'on se figure trois cents personnes parfaitement nues, de tout âge, de tout sexe, hommes, femmes, enfants, vieillards, dont la moitié fouette l'autre, avec des cris, des rires, des contorsions étranges, et cela sans la moindre idée de pudeur. C'est qu'en Russie le peuple est si méprisé que l'on confond ses habitudes avec celles des animaux, et que la police ne voit que des accouplements avantageux à la population et par conséquent à la fortune des nobles dans un libertinage qui

commence à la prostitution et qui ne s'arrête pas même à l'inceste.

Au bout de dix minutes, je me plaignis de la chaleur; je rentrai dans la première chambre ; je me rhabillai, et jetant deux roubles à mon frotteur, je me sauvai révolté d'une pareille démoralisation, qui à Saint-Pétersbourg paraît si naturelle parmi les basses classes, que personne ne m'en avait parlé.

Je suivais la rue de la Résurrection, l'esprit tout préoccupé de ce que je venais de voir, lorsque j'allai me heurter à une foule assez considérable qui se pressait pour entrer dans la cour d'un magnifique hôtel. Poussé par la curiosité, je me mis à la queue, et je vis que ce qui attirait toute

cette multitude, c'étaient les préparatifs du supplice du knout, qui allait être administré à un esclave. J'allais me retirer, ne me sentant pas la force d'assister à un pareil spectacle, lorsqu'une des fenêtres s'ouvrit, et que deux jeunes filles vinrent poser sur le balcon, l'une un fauteuil, et l'autre un coussin de velours; derrière les deux jeunes filles parut bientôt celle dont les membres délicats craignaient le contact de la pierre, mais dont les yeux ne craignaient pas la vue du sang. En ce moment un murmure courut dans la foule, et le mot : la Gossudarina! la Gossudarina! fut répété à voix basse, mais par cent voix, à l'accent desquelles il n'y avait point à se tromper.

En effet, je reconnus, au milieu des

fourrures qui l'enveloppaient, la belle Machinka auprès du ministre. Un de ses anciens camarades avait eu le malheur, disait-on, de lui manquer de respect, et elle avait exigé qu'une punition exemplaire avertît les autres de ne pas tomber dans une faute pareille. On avait cru que sa vengeance se bornerait là ; on s'était trompé : ce n'était pas assez qu'elle sût que le coupable avait été puni, elle avait encore voulu le voir punir. Comme j'espérais, malgré ce que Louise m'avait dit de sa cruauté, qu'elle n'était venue que pour faire grâce ou pour adoucir du moins le supplice, je restai parmi les spectateurs.

La Gossudarina avait entendu le murmure qui s'était élevé à sa venue ; mais

au lieu d'éprouver de la crainte ou de la honte, elle parcourut des yeux toute cette multitude d'un air si hautain et si insolent, qu'une reine n'eût pas fait mieux; puis, s'asseyant sur le fauteuil et appuyant son coude sur le coussin, elle posa sa tête dans l'une de ses mains, tandis que de l'autre elle caressait une levrette blanche, qui allongeait sur les genoux de sa maîtresse sa tête de serpent.

Il paraît au reste que l'on n'attendait que sa présence pour commencer l'exécution, car à peine la belle spectatrice fut-elle au balcon qu'une porte basse s'ouvrit, et que le coupable s'avança entre deux mougicks, qui tenaient chacun une corde nouée autour des poignets, et suivi des

deux autres exécuteurs, qui tenaient chacun un knout. C'était un jeune homme à la barbe blonde, à la figure impassible et aux traits fermes et arrêtés. Alors il passa dans la foule un bruit étrange : quelques-uns dirent que ce jeune homme, qui était le jardinier en chef du ministre, avait, lorsqu'elle était encore esclave, aimé Machinka, et que la jeune fille l'aimait de son côté, si bien qu'ils allaient s'épouser lorsque le ministre avait jeté les yeux sur elle et l'avait élevée ou abaissée, comme on le voudra, au rang de sa maîtresse. Or, depuis ce temps, par un revirement étrange, la Gossudarina avait pris le jeune homme en haine, et plus d'une fois déjà il avait éprouvé les effets de ce changement, comme si elle craignait que son

maître ne la soupçonnât de persister dans quelques-uns des sentiments de son ancien état. Enfin, la veille, elle avait rencontré son compagnon d'esclavage dans une allée du jardin , et à quelques mots qu'il lui avait dit, elle s'était écriée qu'il l'insultait, et au retour du ministre, avait réclamé de lui la punition du coupable.

Les préparatifs du supplice étaient disposés d'avance. C'étaient une planche inclinée avec un carcan pour emboîter le cou du patient, et deux poteaux placés à droite et à gauche pour lui lier les bras; quant au knout, c'était un fouet dont le manche pouvait avoir deux pieds à peu près; à ce manche se rattachait une lanière de cuir plat, dont la longueur est double

de celle de la poignée, et qui se termine par un anneau de fer auquel tient une autre bande de cuir moins longue de moitié que la première, large de deux pouces au commencement, mais qui allant toujours en s'amincissant, finit en pointe. On trempe cette pointe dans le lait et on la fait sécher au soleil, ce qui la rend aussi dure et aussi aiguë que la pointe d'un canif. Tous les six coups ordinairement, on change de lanière, car le sang amollit le cuir; mais, dans la circonstance présente, la chose devenait inutile : le condamné n'avait que douze coups à recevoir, et il y avait deux exécuteurs. Ces deux exécuteurs, au reste, n'étaient autres que les cochers du ministre, que leur habitude de manier le fouet avait élevés à ce grade,

ce qui ne leur ôtait rien de la bonne amitié de leurs camarades, qui, dans l'occasion, prenaient leur revanche, mais sans rancune, et en gens qui obéissent, voilà tout. Souvent, d'ailleurs, il arrive que dans la même séance les battants deviennent battus, et plus d'une fois, pendant mon séjour en Russie, j'ai vu des grands seigneurs, dans un moment de colère contre leurs domestiques et n'ayant rien sous la main pour les battre, leur ordonner de se prendre aux cheveux et de se donner réciproquement des coups de poings dans le nez. D'abord, il faut l'avouer, c'était en hésitant et avec timidité qu'ils obéissaient à cet ordre, mais bientôt la douleur les mettait en train, chacun s'animait de son côté et frappait

tout de bon, tandis que le maître ne cessait de crier : Plus fort, coquins, plus fort. Enfin, lorsqu'il croyait la punition suffisante, il n'avait qu'à dire : assez ; à ce mot, le combat cessait comme par magie, les antagonistes allaient laver leurs visages ensanglantés à la même fontaine et revenaient bras-dessus bras-dessous, aussi amicalement que si rien ne s'était passé entre eux.

Cette fois, le condamné ne devait pas en être quitte à si bon marché ; aussi les apprêts du supplice seuls suffirent-ils pour m'inspirer une profonde émotion, et cependant je me sentais cloué à ma place par cette fascination étrange qui entraîne l'homme du côté ou l'homme souffre ; si

bien qu'il faut que je l'avoue, je restai; d'ailleurs je voulais voir jusqu'où cette femme pousserait la cruauté.

Les deux exécuteurs s'approchèrent du jeune homme, le dépouillèrent de ses habits jusqu'à la ceinture, l'étendirent sur l'échafaud, lui assujétirent le cou dans le carcan et lui lièrent les bras aux deux poteaux; puis, l'un des exécuteurs ayant fait faire cercle à la foule, afin de réserver aux acteurs de cette terrible scène un espace demi-circulaire qui leur permît d'agir librement, l'autre prit son élan, et se levant sur la pointe du pied, il asséna le coup de manière à ce que la lanière fît deux fois le tour du corps du patient, où elle laissa un sillon bleuâtre. Quelle que

dût être la douleur éprouvée, le malheureux ne jeta pas un cri.

Au deuxième coup quelques gouttes de sang vinrent à la peau.

Au troisième il jaillit.

A partir de ce moment, le fouet frappa sur la chair vive, si bien qu'à chaque coup l'exécuteur pressait la lanière entre ses doigts pour en faire dégoutter le sang.

Après les six premiers coups, l'autre exécuteur reprit la place avec un fouet neuf : depuis le cinquième coup, au reste, jusqu'au douzième, le patient ne donna d'autre preuve de sensibilité que la crispation nerveuse de ses mains, et sans un léger mouvement musculaire, qui à cha-

que percussion faisait frémir ses doigts, on aurait pu le croire mort.

L'exécution finie, on détacha le patient : il était presque évanoui et ne pouvait se soutenir ; cependant il n'avait pas jeté un cri, pas poussé un gémissement. Quant à moi je ne comprenais rien, je l'avoue, à cette insensibilité et à ce courage.

Deux mougicks le prirent par-dessous les bras et le reconduisirent vers la porte par laquelle il était venu ; au moment d'entrer, il se retourna, murmura en russe, et en regardant Machinka, quelques paroles que je ne pus comprendre. Sans doute ces paroles étaient ou une insulte ou une menace, car ses camarades le poussèrent vivement sous la

voûte. A ces paroles, la Gossudarina ne répondit que par un dédaigneux sourire, et tirant une boîte d'or de sa poche, elle donna quelques bonbons à sa levrette favorite, appela ses esclaves, et s'éloigna appuyée sur leur épaule.

Derrière elle la fenêtre se referma, et la foule, voyant que tout était terminé, se retira silencieuse. Quelques-uns de ceux qui la composaient secouaient la tête comme s'ils voulaient dire qu'une pareille inhumanité dans une si jeune et si belle personne attirerait tôt ou tard sur elle la vengeance de Dieu.

IX

Catherine disait qu'il n'y avait point à Saint-Pétersbourg un hiver et un été, mais seulement deux hivers : un hiver blanc et un hiver vert.

Nous approchions à grands pas de l'hiver blanc, et j'avoue que, pour mon compte, ce n'était pas sans une certaine curiosité que je le voyais venir. J'aime les pays dans

leur exagération, car c'est seulement alors qu'ils se montrent dans leur vrai caractère. Si on veut voir Saint-Pétersbourg en été et Naples en hiver, autant vaut rester en France, car on n'aura réellement rien vu.

Le czarewich Constantin était retourné à Varsovie sans avoir rien pu découvrir de la conspiration qui l'avait amené à Saint-Pétersbourg, et l'empereur Alexandre, qui se sentait invisiblement enveloppé d'une vaste conspiration, avait quitté, plus triste toujours, ses beaux arbres de Tzarko-Selo, dont maintenant les feuilles couvraient la terre. Les jours ardents et les pâles nuits avaient disparu; plus d'azur au ciel, plus de saphirs roulant avec les flots de la Néva; plus de musiques éoliennes, plus de gon-

doles chargées de femmes et de fleurs. J'avais voulu revoir encore une fois ces îles merveilleuses que j'avais trouvées, en arrivant, toutes tapissées de plantes étrangères, aux feuilles épaisses et aux larges corolles; mais les plantes étaient rentrées pour huit mois dans leurs serres. je venais chercher des palais, des temples, des parcs délicieux, je ne revis que des barques enveloppées de brouillards, autour desquelles les bouleaux agitaient leurs branches dégarnies et les sapins leurs sombres bras tout chargés de franges funéraires, et dont les habitans eux-mêmes, brillans oiseaux d'été, avaient déjà fui à Saint-Pétersbourg.

J'avais suivi le conseil qui m'avait, à mon

arrivée, été donné à table d'hôte par mon Lionnais, et ce n'était plus que couvert de fourrures, achetées chez lui, que je courais d'un bout de la ville à l'autre donner mes leçons, qui, au reste, s'écoulaient presque toujours bien plutôt en causeries qu'en démonstrations ou en assauts. M. de Gorgoli surtout, qui, après treize ans de fonctions de grand-maître de la police, avait donné sa démission à la suite d'une discussion avec le général Milarodowich, gouverneur de la ville, et qui, rentré dans la vie privée, éprouvait le besoin du repos après une si longue agitation, M. de Gorgoli, dis-je, me faisait quelquefois rester des heures entières à lui parler de la France et à lui raconter mes affaires particulières, comme à un ami. Après lui,

c'était M. de Bobrinski qui me marquait le plus d'affection, et entre autres cadeaux qu'il ne cessait de me faire, il m'avait donné un très beau sabre turc. Quant au comte Alexis, c'était toujours mon protecteur le plus ardent, quoique je le visse assez rarement chez lui, préoccupé qu'il était de réunions avec ses amis de Saint-Pétersbourg, et même de Moscou, car, malgré les deux cents lieues qui séparent les deux capitales, il était sans cesse sur les chemins; tant le Russe est un composé étrange d'oppositions, et plein de mollesse par tempérament, se laisse prendre facilement à l'activité fiévreuse de l'ennui

C'était chez Louise surtout que je le retrouvais de temps en temps. Ma pauvre

compatriote, et je le voyais avec un chagrin profond, devenait chaque jour plus triste. Quand je la trouvais seule, je l'interrogeais sur les causes de cette tristesse, que j'attribuais à quelque jalousie de femme; mais, lorsque j'abordais ce sujet, elle secouait la tête et parlait du comte Alexis avec tant de confiance, que je commençai à croire, en me rappelant ce qu'elle m'avait dit de cet ennui profond de Waninkoff, qu'il prenait une part active à cette conspiration sourde, dont on parlait mystérieusement sans savoir ceux qui la tramaient ni connaître celui qu'elle devait atteindre. Quant à lui, et c'est un hommage à rendre aux conjurés russes, je ne me rappelle pas avoir vu une seule fois le moindre changement dans ses traits, la

moindre altération dans son caractère; et, certes, Machiavel, en indiquant Constantinople comme la meilleure école de conspirateurs, a été injuste envers Moscou la sainte.

Nous étions arrivés ainsi au 9 novembre 1824, des brouillards épais enveloppaient la ville, et depuis trois jours un vent du sud-ouest, froid et humide, soufflait violemment du golfe de Finlande, de sorte que la Néva était devenue houleuse comme une mer. Des groupes nombreux, rassemblés sur les quais, malgré la brise âcre et sifflante qui coupait le visage, remarquaient avec inquiétude l'agitation sous-marine du fleuve, et comptaient, le long des murs de granit dans lesquels il est

contenu, les anneaux superposés qui indiquent les différentes hauteurs des différentes crues. Quelques autres, tout en priant au pied de la vierge, qui faillit faire renoncer, comme nous l'avons dit, Pierre-le-Grand à bâtir la ville impériale, calculaient que la hauteur du fleuve atteignait celle des premiers étages. Dans la ville chacun s'effrayait en voyant les fontaines couler plus abondantes, et les sources surgir à gros bouillons, comme si elles étaient pressées par une force étrangère dans leurs canaux souterrains. Enfin, quelque chose de sombre planait sur la ville qui indiquait l'approche d'un grand malheur.

Le soir vint; les postes consacrés aux signaux furent doublés partout.

La nuit, il y eut une tempête horrible. On avait ordonné de lever les ponts de manière à ce que les vaisseaux pussent venir chercher une retraite jusqu'au cœur de la ville ; si bien que toute la nuit ils remontèrent le cours de la Néva pour venir jeter l'ancre devant la forteresse, pareils à de blancs fantômes.

Je restai jusqu'à minuit chez Louise. Elle était d'autant plus effrayée, que le comte Alexis avait reçu l'ordre de se rendre à la caserne des chevaliers-gardes; les précautions étaient les mêmes en effet que si la ville eût été en état de guerre. En la quittant, j'allai un instant sur les quais. La Néva paraissait tourmentée, et cependant ne grossissait point encore d'une ma-

nière visible ; mais, de temps en temps, on entendait du côté de la mer des bruits étranges, pareils à de longs gémissements.

Je rentrai chez moi, personne ne dormait dans la maison. Une source, qui coulait dans la cour, débordait depuis deux heures, et s'était répandue au rez-de-chaussée. On disait qu'en d'autres endroits des dalles de granit s'étaient soulevées, et que l'eau avait jailli. Pendant toute la route, en effet, il m'avait semblé voir sourdre de l'eau entre les pierres, mais, comme je ne croyais pas au danger de l'inondation, attendu que ce danger m'était inconnu, je montai dans mon appartement, qui, au reste, étant situé au deuxième, m'offrait

toute sécurité. Pendant quelque temps cependant, l'agitation que j'avais remarquée chez les autres, plus encore que celle que j'éprouvais moi-même, me tint éveillé; mais bientôt, accablé de fatigue, je m'endormis, bercé par le bruit de la tempête même.

Vers les huit heures du matin, je fus réveillé par un coup de canon. Je passai une robe de chambre, et je courus à la fenêtre. Les rues présentaient le spectacle d'une agitation extraordinaire. Je m'habillai promptement et je descendis.

— Qu'est-ce que ce coup de canon? demandai-je à un homme qui montait des matelas au premier.

— C'est l'eau qui monte, monsieur, me répondit-il.

Et il continua son chemin.

Je descendis au rez-de-chaussée; on y avait de l'eau jusqu'à la cheville, quoique le plancher de la maison fût au-dessus du niveau de la rue de toute la hauteur des trois marches qui formaient le perron. Je courus au seuil de la porte; le milieu de la rue était inondé, et une espèce de marée, causée par le passage des voitures, battait les trottoirs.

J'aperçus un droschki, je l'appelai; mais l'ivoschik refusait de marcher et voulait regagner au plus vite son hangar. Un billet de vingt roubles le décida. Je sautai

dans la voiture, et je donnai l'adresse de Louise, sur la Perspective de Niusky. Mon cheval était dans l'eau jusqu'au jarret; de cinq minutes en cinq minutes on tirait le canon, et à chaque coup, ceux que nous croisions répétaient : « L'eau monte. »

J'arrivai chez Louise. Un soldat à cheval était à la porte. Il venait d'accourir au galop de la part du comte Alexis pour lui dire qu'elle eût à monter au plus haut de la maison afin de n'être pas surprise Le vent venait de tourner à l'ouest, et refoulait directement la Néva vers sa source, de sorte que la mer semblait lutter avec le fleuve pour le rejeter dans son lit. Le soldat achevait sa commission comme j'entrai

chez Louise, et repartit ventre à terre du côté de la caserne, faisant voler l'eau tout autour de lui. Le canon tirait toujours.

Il était temps que j'arrivasse : Louise était mourante de frayeur, moins peut-être pour elle encore que pour le comte Alexis, dont les casernes, situées dans le quartier de Narva, devaient être les premières exposées à l'inondation. Cependant le message qu'elle venait de recevoir l'avait rassurée un peu. Nous montâmes ensemble sur la terrasse de la maison, qui, étant une des plus élevées, dominait toute la ville, et d'où pendant les beaux jours on découvrait la mer. Mais pour le moment le brouillard était si épais, que, vers un horizon très rapproché, la vue se perdait dans un océan de vapeur.

Bientôt le canon tira à coups plus pressés, et de la place de l'Amirauté nous vîmes s'échapper par les rues et dans toutes les directions les voitures de louage dont les cochers, ayant cru faire une bonne spéculation, vu l'envahissement souterrain de l'eau, s'étaient réunis à leur place habituelle. Forcés de fuir devant l'inondation du fleuve, ils criaient : L'eau monte, l'eau monte. Et en effet, derrière les voitures, et comme pour les poursuivre dans les rues, une haute vague montra sa tête verdâtre au-dessus du quai, se brisa à l'angle du pont d'Isaac, et roula son écume jusqu'au pied de la statue de Pierre-le-Grand.

Alors on entendit un grand cri d'effori,

comme si cette vague avait été vue de toute la ville. La Néva débordait.

A ce cri la terrasse du palais d'Hiver se couvrit d'uniformes. L'empereur, au milieu de son état-major, venait d'y monter pour donner des ordres, car le danger s'avançait de plus en plus pressant. Arrivé là, il vit que l'eau avait déjà atteint plus de la moitié de la hauteur des murailles de la forteresse, et il songea aux malheureux prisonniers qui se trouvaient dans des caveaux grillés donnant sur la Néva. Le patron d'une barque reçut à l'instant même l'ordre d'aller, au nom de l'empereur, prévenir le gouverneur de les faire sortir de leurs cachots, et de les mettre en sûreté ; mais la

barque arriva trop tard : dans le désordre général, on les avait oubliés. Ils étaient morts.

En ce moment nous aperçûmes au-dessus du palais d'Hiver la banderolle du yacht impérial, qui s'était approché pour donner, si besoin était asile à l'empereur et à sa famille. L'eau alors devait être de plain-pied avec les parapets des quais, qui commençait à disparaître, et en voyant une voiture, qui se débattait avec son cocher et son cheval, nous apprîmes que dans les rues on commençait à perdre pied. Bientôt le cocher se jeta à la nage, gagna une fenêtre et fut accueilli à un balcon du premier.

Préoccupés un instant de ce spectacle, nous avions détourné les yeux de la Néva,

mais en les y reportant, nous aperçûmes deux barques sur la place de l'Amirauté. L'eau était déjà si haute, qu'elles avaient pu passer par-dessus les parapets. Ces barques étaient envoyées par l'empereur pour porter du secours à ceux qui se noyaient. Trois autres les suivirent. Nous reportâmes alors machinalement les yeux vers la voiture et le cheval ; le dôme de la voiture paraissait encore, mais le cheval était entièrement englouti. Il y avait donc déjà six pieds d'eau à peu près dans les rues. Depuis un instant le canon avait cessé de tirer, preuve que l'inondation atteignait la hauteur des remparts de la citadelle.

Alors on commença à voir flotter des

débris de maisons, qui, poussés par les vagues, arrivaient des faubourgs : c'étaient ceux des misérables baraques de bois du quartier de Narva qui n'avaient pu résister à l'ouragan, et qui avaient été enlevées avec les malheureux qui les habitaient.

Une des barques qui passaient dans la Perspective repêcha devant nous un homme, mais il était déjà mort. Il est difficile de dire l'impression que produisit sur nous la vue de ce premier cadavre.

L'eau continuait de monter avec une effrayante rapidité; les trois canaux qui enferment la ville dégorgeaient dans les rues leurs barques chargées de pierres, de fourrages et de bois. De temps en temps on voyait un homme s'accrocher à quel-

qu'une de ces îles flottantes, et gagner le sommet, d'où il faisait des signaux aux barques qui alors essayaient d'arriver à lui; mais c'était chose difficile, tant les vagues enfermées dans les rues comme dans des canaux se débattaient avec furie; si bien, qu'avant que le secours ne fût arrivé à lui, souvent le malheureux était emporté par une lame, ou voyait ceux qu'il regardait comme ses sauveurs engloutis eux-mêmes.

Nous sentions la maison trembler, et nous l'entendions gémir sous la secousse des vagues qui avaient atteint le premier étage, et il nous semblait à tout instant que sa base allait se fendre et ses étages supérieurs s'écrouler; et cependant, au

milieu de tout ce chaos, Louise n'avait qu'une parole à la bouche : Alexis ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Alexis !

L'empereur paraissait au désespoir; le comte Milarodowich, gouverneur de Saint-Pétersbourg, était près de lui, recevant et transmettant ses ordres, qui, si périlleux qu'ils fussent, étaient exécutés à l'instant même avec un miraculeux dévouement. Cependant les nouvelles qu'on lui apportait étaient de plus en plus désastreuses. Dans une des casernes de la ville, un régiment tout entier avait cherché un refuge sur le toît, mais le bâtiment s'était écroulé, et tous ces malheureux avaient disparu. Comme on faisait ce récit à l'empereur, un factionnaire, enlevé dans sa

guérite, qui jusque-là l'avait protégé comme une barque, parut au sommet d'une vague, et apercevant l'empereur sur la terrasse, se remit debout, et lui présenta les armes. En ce moment une vague le renversa, lui et sa frêle embarcation. L'empereur jeta un cri, et ordonna à un canot d'aller à son secours. Heureusement le soldat savait nager; il se soutint un instant sur l'eau, le canot l'atteignit et l'emmena au palais.

Tout le reste ne fut bientôt plus qu'une scène de chaos dont il était impossible de suivre les détails. Des vaisseaux se brisèrent en se heurtant, et l'on vit leurs débris passer au milieu des débris des maisons, des meubles flottants et des cadavres

d'hommes et d'animaux. Des bières enlevées aux sépultures rendirent leurs ossements comme au jour du jugement dernier, enfin une croix arrachée au cimetière entra par une fenêtre du palais impérial, et fut retrouvée, présage mortel, dans la chambre de l'empereur!

La mer monta ainsi pendant douze heures. Partout les premiers étages furent submergés, et dans quelques quartiers de la ville l'eau atteignit jusqu'au second, c'est-à-dire six pieds au-dessus de la Vierge de Pierre-le-Grand; puis elle commença à décroître, car, avec la permission de Dieu, le vent tourna de l'ouest au nord, et la Néva put continuer de suivre son cours auquel la mer s'était opposée comme une

muraille ; douze heures de plus, Saint-Pétersbourg et ses habitants disparaissaient de la surface de la terre comme au jour du déluge les villes antiques.

Pendant tout ce temps, l'empereur, le grand-duc Nicolas, le grand-duc Michel et le gouverneur-général de la place, le comte Milarodowich, que sa bravoure avait fait appeler le Bayard russe, quoique sa continence fut loin de pouvoir être comparée à celle du héros français, ne quittèrent point la terrasse du palais d'Hiver, tandis que l'impératrice, de sa fenêtre, jetait des bourses d'or aux bateliers qui se dévouaient au salut de tous.

Vers le soir, une barque aborda au second étage de notre maison. Depuis long-

temps Louise échangeait des signes joyeux avec le soldat qui la montait et dont elle avait reconnu l'uniforme ; en effet, il apportait des nouvelles du comte et venait chercher les nôtres. Elle lui écrivit quelques lignes au crayon dans lesquelles elle le rassurait, et j'y ajoutai une apostille dans laquelle je lui promettais de ne pas la quitter.

Comme la mer continuait à baisser, et que le vent promettait de se maintenir au nord, nous descendîmes de la terrasse au second. Ce fut là que nous passâmes la nuit, car il était de toute impossibilité d'entre au premier; l'eau s'en était retirée, il est vrai, mais tout y était souillé et perdu; les fenètres et les portes étaient

brisées, et le parquet était couvert de débris de meubles.

C'était la troisième fois depuis un siècle que Saint-Pétersbourg, avec ses palais de brique et ses colonnades de plâtre, était ainsi menacée par l'eau, faisant un étrange pendant à Naples, qui à l'autre bout du monde européen est menacée par le feu.

Le lendemain matin, il n'y avait plus que deux ou trois pieds d'eau dans les rues, et alors, en voyant les débris et les cadavres gisant sur le pavé, on pouvait apprécier les désastres. Les navires avaient été portés jusqu'à la hauteur de l'église de Cazan, et à Cronstad, un vaisseau de ligne de cent canons, lancé au milieu de la place publique, avait renversé avant

d'arriver là, deux maisons auxquelles il s'était heurté comme à des rochers.

Au milieu de cette vengeance de Dieu, une vengeance terrible avait été exercée par les hommes.

A onze heures de la nuit, le ministre avait été appelé par l'empereur, et avait laissé chez lui sa belle maîtresse, en lui recommandant au premier signal du danger, de gagner les appartements que l'eau ne pourrait pas atteindre; c'était chose facile, l'hôtel du ministre, l'un des plus beaux de la rue de la Résurrection, ayant quatre étages.

La Gossudarina était donc restée seule dans l'hôtel avec ses esclaves, et le ministre

s'était rendu au palais d'Hiver, où il était resté près de l'empereur jusqu'au surlendemain, c'est-à-dire tout le temps qu'avait duré l'inondation. Aussitôt libre, il était revenu à son hôtel, dont il avait trouvé toutes les portes brisées; l'eau avait monté à la hauteur de dix-sept pieds, de sorte que la maison était totalement abandonnée.

Inquiet pour sa belle maîtresse, le ministre monta vivement à sa chambre; la porte en était fermée, et c'était une de celles qui avaient résisté aux vagues; presque toutes les autres avaient été arrachées de leurs gonds et emportées. Inquiet de cette circonstance étrange, il frappe, il appelle, mais tout est muet, sinon désert; sa

terreur redouble à ce silence, et après des efforts inouis il enfonce enfin la porte.

Le cadavre de la Gossudarina était couché au milieu de l'appartement; mais, terrible preuve que l'inondation n'était pas la seule cause de sa mort, la tête manquait au tronc.

Le ministre, presque insensé de douleur, appela au secours, par le même balcon d'où Machinka avait regardé l'exécution de son ancien camarade. Quelques personnes accoururent, et le trouvèrent à genoux près de ce pauvre corps mutilé.

On chercha alors par la chambre et l'on retrouva la tête, que les flots avaient roulée sur le lit; près de la tête étaient de

grands ciseaux avec lesquels on émonde les haies des jardins, et qui avaient évidemment servi à l'assassinat.

Tous les esclaves du ministre, qui à l'aspect du danger avaient fui chacun de son côté, revinrent le soir même ou le lendemain.

Il n'y eut que le jardinier qui ne revint pas.

X

Le vent, en sautant de l'ouest au nord, avait indiqué l'arrivée de l'hiver; aussi à peine eut-on réparé les premiers désastres causés par l'ennemi en retraite, qu'il fallut faire face à l'ennemi qui s'avançait. Il était d'autant plus urgent de se hâter, qu'on était arrivé déjà, lorsque l'inondation avait eu lieu, au 10 novembre. On vit

les vaisseaux qui avaient échappé à l'ouragan regagner en toute hâte la haute mer, pour ne reparaître, comme les hirondelles, qu'avec le printemps; les ponts furent enlevés, et dès-lors on attendit plus tranquillement les premières gelées. Le 3 décembre, elles étaient arrivées; le 4, la neige tomba, et quoiqu'il ne fit que 5 ou 6 degrés au-dessous de glace, le traînage s'établit; c'était un grand bonheur : toutes les provisions d'hiver avaient été gâtées par l'inondation, le traînage préservait de la disette.

En effet, grâce au traînage, qui par sa vitesse équivaut presque à la vapeur, dès que ce mode de transport est établi, il arrive dans la capitale, d'un bout à l'autre

de l'empire, du gibier tué quelquefois à mille ou douze cents lieues de l'endroit où il doit être mangé. Alors, les coqs de bruyère, les perdrix, les gelinottes et les canards sauvages, rangés par couches avec de la neige dans des tonneaux, affluent aux marchés, où ils se donnent plutôt qu'ils ne se vendent. Près d'eux, on voit, étendus sur des tables ou empilés en monceaux, les poissons les plus recherchés de la mer Noire et du Volga ; quant aux animaux de boucherie, on les expose en vente debout sur leurs quatre pieds, comme s'ils étaient vivants, et on taille à même.

Les premiers jours où Saint-Pétersbourg eut revêtu sa blanche robe d'hiver furent

pour moi des jours de curieux spectacle, car tout était nouveau. Je ne pouvais surtout me lasser d'aller en traîneau, car il y a une volupté extrême à se sentir entraîné sur un terrain poli comme une glace, par des chevaux qu'excite la vivacité de l'air, et qui, sentant à peine le poids de leur charge, semblent voler plutôt que courir. Ces premiers jours furent d'autant plus agréables pour moi, que l'hiver, avec une coquetterie inaccoutumée, ne se montra que petit à petit, de sorte que j'arrivai, grâce à mes pelisses et à mes fourrures, jusqu'à 20 degrés, presque sans m'en être aperçu; à 12 degrés, la Néva avait commencé de prendre.

J'avais tant fait courir mes malheureux

chevaux, que mon cocher me déclara un matin que, si je ne leur laissais pas quarante-huit heures au moins de repos, au bout de huit jours ils seraient tout-à-fait hors de service. Comme le ciel était très beau, quoique l'air fût plus vif que je ne l'avais encore senti, je me décidai à faire mes courses en me promenant; je m'armai de pied en cap contre les hostilités du froid; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astracan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille; je m'é-

tonnai même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire, j'étais, au reste, enchanté que le hasard m'eût donné cette occasion de m'acclimater. Néanmoins, comme les deux premiers écoliers chez lesquels je me rendais, M. de Bobrinski et M. de Nariskin, n'étaient point chez eux, je commençais à trouver que le hasard faisait trop bien les choses, lorsque je crus remarquer que ceux que je croisais me regardaient avec une certaine inquiétude, mais, cependant, sans me rien dire. Bientôt un monsieur, plus causeur, à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant: *Noss!* Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un

monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un ivoschik qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau; mais si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour, et me cria : *Noss, noss!* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un mougick, qui ne me cria rien du tout, mais qui, ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya

rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment, qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et malgré ma défense me maintinrent les bras, tandis que mon enragé mougick ramassait une autre poignée de neige, et, comme s'il ne voulait pas en avoir le démenti, se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois, profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre; croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

— Comment, monsieur, m'écriai-je en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes, qui de l'air le plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin, l'un vers la Perspective, et les deux autres du côté du quai Anglais; vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient ?

— Que vous fesaient-ils donc?

— Mais ils me frottaient la figure avec de la neige. Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait?

— Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur en me regardant comme

nous disons, nous autres Français, dans le blanc des yeux.

— Comment cela ?

— Sans doute, vous aviez le nez gelé.

— Miséricorde ! m'écriai-je en portant la main à la partie menacée.

— Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'interlocuteur, monsieur l'officier, je vous préviens que votre nez gèle.

— Merci, monsieur, dit l'officier comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde, et se baissant, il ramassa une poignée de neige, et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre mougick, que j'avais si brutale-

ment récompensé de son obligeance.

— C'est-à-dire alors, monsieur, que sans cet homme.....

— Vous n'auriez plus de nez, continua l'officier en se frottant le sien.

— Alors, monsieur, permettez!...

Et je me mis à courir après mon mougick, qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté, de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai,

je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie ; dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose. Le mougick me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile, pendant tout le reste de ma course je ne le perdis pas de vue.

J'allais à la salle d'armes de M. Siverbrük, où j'avais rendez-vous avec M. de Gorgoli qui m'avait écrit de venir l'y trouver. Je lui racontai l'aventure qui venait de m'arriver comme une chose fort extraordinaire ; alors il s'informa si d'autres personnes ne m'avaient rien dit avant que le

pauvre mougick se dévouât. Je lui répondis que deux passants m'avaient fort regardé, et, en me croisant, m'avaient crié : *Noss! noss!* « Eh bien! me dit-il, c'est celà, on vous criait de prendre garde à votre nez. C'est la formule ordinaire ; une autre fois tenez-vous donc pour averti. »

M. de Gorgoli avait raison, et ce n'est pas précisément pour le nez ou pour les oreilles qu'il y a plus à craindre à Saint-Pétersbourg, attendu que, si vous ne vous apercevez pas que la gelée les gagne, le premier passant le voit pour vous et vous prévient presque toujours à temps pour porter remède au mal. Mais, lorsque malheureusement le froid s'empare de quelque autre partie du corps cachée par les

vêtements, comme l'avis devient impossible, vous ne vous en apercevez que par l'engourdissement de la partie affectée, et alors il est souvent trop tard. L'hiver précédent, un Français nommé Pierson, commis d'une des premières maisons de banque de Paris, avait été victime d'un accident de ce genre, faute de précaution.

En effet, M. Pierson, qui était parti de Paris pour accompagner à Saint-Pétersbourg une somme considérable faisant partie de l'emprunt négocié par le gouvernement russe, et qui était sorti de France par un temps superbe, n'avait pris aucune précaution contre le froid. En arrivant à Riga, il avait trouvé le temps encore fort supportable, de sorte qu'il avait continué

sa route, jugeant inutile d'acheter ni manteau, ni fourrures, ni bottes doublées de laine : en effet, les choses allèrent encore bien en Livonie; mais trois lieues au-delà de Revel, la neige tomba à flocons si pressés que le postillon perdit son chemin et versa dans une fondrière. Il fallut aller chercher du secours, les deux hommes n'étant point assez forts pour relever la voiture : le postillon dételа donc un de ses chevaux et partit rapidement pour la ville la plus prochaine, tandis que M. Pierson, voyant la nuit s'avancer, ne voulut point, de crainte des voleurs, quitter un seul instant le trésor qu'il escortait. Mais avec la nuit la neige cessa, et le vent ayant passé au nord, le froid monta subitement à 20 degrés. M. Pierson, qui connaissait le

danger terrible qu'il courait, se mit aussitôt à marcher autour de sa voiture, pour le combattre autant qu'il était en son pouvoir. Au bout de trois heures d'attente, le postillon revint avec des hommes et des chevaux, la voiture fut remise sur roues, et, grâce à son double attelage, M. Pierson gagna rapidement la première ville, où il s'arrêta. Le maître de poste chez lequel on était venu prendre des chevaux l'attendait avec inquiétude, car il savait dans quelle position il était resté pendant tout le temps de l'absence du postillon; aussi sa première demande, quand M. Pierson descendit de sa voiture, fut pour lui demander s'il n'avait rien de gelé. Le voyageur répondit qu'il espérait que non, attendu qu'il n'avait cessé de marcher, et

que, grâce au mouvement, il croyait avoir lutté victorieusement contre le froid. A ces mots, il découvrit son visage et montra ses mains; ils étaient intacts.

Cependant, comme M. Pierson éprouvait une grande lassitude, et qu'il craignait, s'il continuait sa route pendant la nuit, quelque accident pareil à celui auquel il croyait avoir échappé, il fit bassiner son lit, prit un verre de vin chaud et s'endormit.

Le lendemain, il se réveille et veut se lever, mais il semble cloué dans son lit; d'un de ses bras qu'il lève avec peine, il atteint le cordon de la sonnette et appelle. On vient; il dit ce qu'il éprouve; c'est comme une paralysie générale; on court chez le

médecin; il arrive, lève la couverture et trouve les jambes du malade livides et tachetées de noir : la gangrène commençait à s'y mettre. Le médecin annonce aussitôt au malade que l'amputation est de toute nécessité.

Quelque terrible que fût cette ressource, M. Pierson s'y résolut. Le médecin envoie aussitôt chercher les instruments nécessaires; mais, tandis qu'il fait ses préparatifs, le malade se plaint tout à coup que sa vue s'affaiblit et que c'est à peine s'il distingue les objets qui l'entourent. Le docteur commence alors à craindre que le mal ne soit plus grand encore qu'il ne le supposait, procède à un nouvel examen, et reconnaît que les chairs du dos viennent

de s'ouvrir. Alors, au lieu d'annoncer à M. Pierson la nouvelle et terrible découverte qu'il vient de faire, il le rassure, lui promet que son état est moins alarmant qu'il ne l'avait cru d'abord, et lui dit, comme preuve de ce qu'il avance, qu'il doit éprouver un grand besoin de sommeil. Le malade répond qu'effectivement il se sent singulièrement assoupi. Dix minutes après, il était endormi, et au bout d'un quart d'heure de sommeil, il était mort.

Si on avait aussitôt reconnu sur son corps les atteintes de la gelée et qu'on l'eût à l'instant même frotté avec de la neige, comme le bon mougick avait fait pour mon nez, M. Pierson se serait remis en route le lendemain comme si rien n'était arrivé.

Ce fut une leçon pour moi; et, craignant de ne pas toujours trouver dans les passants la même obligeance opportune, je ne sortis plus qu'avec un petit miroir dans ma poche, et de dix minutes en dix minutes je me regardais le nez.

Au reste, Saint-Pétersbourg avait pris, en moins de huit jours, sa robe d'hiver : la Néva était gelée et on la traversait en tout sens, soit à pied, soit avec des voitures. Partout les traîneaux avaient remplacé les voitures; la Perspective était devenue une espèce de Longchamp, les poêles étaient allumés dans les églises, et le soir, à la porte des théâtres, de grands feux brûlaient dans des enceintes bâties à cet effet, couvertes du haut, ouvertes des côtés et

garnies de bancs circulaires sur lesquels les domestiques attendaient leurs maîtres. Quant aux cochers, les seigneurs qui ont quelque pitié les renvoient à l'hôtel en leur indiquant l'heure à laquelle ils doivent revenir. Les plus malheureux de tous sont les soldats et les boutchnicks : il n'y a pas de nuit où l'on ne relève morts quelques-uns de ceux qu'on avait quittés vivants.

Cependant le froid augmentait toujours, et il arriva à un tel degré, que des troupes de loups furent aperçues dans les environs de Saint-Pétersbourg, et qu'un matin on trouva un de ces animaux qui se promenait comme un chien dans le quartier de la Fonderie. La pauvre bête, au

reste, n'avait rien de bien menaçant et me faisait bien plutôt l'effet d'être venue pour demander l'aumône qu'avec l'intention de prendre rien de force; on l'assomma à coup de bâtons.

Comme je racontais le soir même cette aventure devant le comte Alexis, il me parla à son tour d'une grande chasse à l'ours qui devait avoir lieu le surlendemain, dans une forêt, à dix ou douze lieues de Moscou. Comme la chasse était dirigée par M. de Nariskin, un de mes écoliers, je n'eus pas de peine à obtenir du comte qu'il lui parlât de mon désir d'y assister; il me le promit, et en effet le lendemain je reçus une invitation avec le programme, non pas de la fête, mais du costume. Ce cos-

tume est un habit tout garni de fourrures et dont la fourrure est en dedans, avec une espèce de casque en cuir qui descend en pèlerine sur les épaules; le chasseur a la main droite armée d'un gantelet, et tient à cette main un poignard. C'est avec ce poignard qu'il attaque l'ours dans une lutte corps à corps et que, presque toujours du premier coup, il le tue.

Les détails de cette chasse, que je m'étais fait répéter deux ou trois fois avec le plus grand soin, m'avaient ôté un peu de mon enthousiasme pour elle. Cependant comme je m'étais mis en avant, je ne voulais pas reculer, et je fis tous mes préparatifs, achetant habit, casque et poignard, afin de les essayer le même soir et de n'être pas trop empêtré dans mon attirail.

J'étais resté assez tard chez Louise, de sorte que ce ne fut guère qu'à minuit passé que je rentrai chez moi. Je commençai aussitôt ma répétition avec costume; je dressai mon traversin sur une chaise et me précipitai dessus pour le frapper juste à la place que j'avais marquée, et qui devait correspondre pour l'ours à la sixième côte, lorsque je fus tout à coup détourné de l'attention que j'apportais à cet exercice, par un bruit épouvantable qui se fit dans ma cheminée. J'y courus aussitôt, et, introduisant ma tête entre les portes que j'avais déjà fermées (car à Saint-Pétersbourg les cheminées se ferment la nuit comme des poêles), j'aperçus un objet dont je ne pus distinguer la forme, qui après être descendu presqu'à la hauteur

de ma plaque, remonta vivement. Je ne doutai pas un instant que ce ne fût quelque voleur qui, dans sa haine de l'effraction avait probablement employé ce moyen pour pénétrer chez moi, et qui, s'apercevant que je n'étais point encore couché, se hâtait de battre en retraite. Comme je criai plusieurs fois : Qui va là? et que personne ne me répondit, ce silence ne fit que me confirmer dans mon opinion : il en résulta que je restai près d'une demi-heure sur mes gardes; mais, n'entendant plus aucun bruit, je jugeai que le voleur était parti pour ne plus revenir, et ayant barricadé avec le plus grand soin la porte de ma cheminée, je me couchai et m'endormis.

Il y avait un quart d'heure à peine que j'avais la tête sur l'oreiller, lorsque tout au milieu de mon sommeil il me sembla entendre des pas dans le corridor. Tout préoccupé encore de l'histoire inexplicable de ma cheminée, je me réveille en sursaut et j'écoute. Plus de doute, il y a quelqu'un qui passe et repasse devant la porte de ma chambre, et qui fait crier le parquet malgré l'intention qu'il semble mettre à ne pas produire le moindre bruit. Bientôt ces pas s'arrêtent devant ma porte avec hésitation; il est probable qu'on s'assure si je dors. J'allonge la main vers la chaise où j'avais jeté toute ma défroque, j'attrape mon casque et mon poignard, je me coiffe de l'un, je m'arme de l'autre, et j'attends.

Au bout d'un instant d'hésitation, j'entends qu'on met la main sur ma clef, ma serrure grince, ma porte s'ouvre, et je vois s'avancer vers moi, éclairé par la lumière d'une lanterne qu'il a laissée dans le corridor, un être fantastique dont la figure, autant que j'en puis juger dans l'obscurité, me semble couverte d'un masque. Aussitôt je pense qu'il vaut mieux le prévenir que l'attendre; en conséquence, comme il s'avance vers la cheminée avec une hardiesse qui prouve sa connaissance des lieux, je saute à bas de mon lit, je le saisis à la gorge, je le terrasse, et, lui mettant le poignard sur la poitrine, je lui demande à qui il en a et ce qu'il veut; mais alors, à mon grand étonnement, c'est mon adversaire qui pousse des cris

affreux et semble appeler au secours. Alors, voulant voir décidément à qui j'ai affaire, je me précipite dans le corridor, je saisis la lanterne et je reviens ; mais, si courte qu'ait été mon absence, le voleur a disparu comme par enchantement. Seulement j'entends dans la cheminée comme un léger froissement ; j'y cours, je regarde et j'aperçois dans le lointain la semelle des souliers et le fond de la culotte de mon homme, s'éloignant avec une rapidité qui dénote dans leur propriétaire l'habitude de ces sortes de chemins ; je reste stupéfait.

En ce moment un voisin qui a entendu le sabbat infernal que je fais depuis dix minutes, entre chez moi, croyant que l'on

m'assassine, et me trouve debout en chemise, une lanterne d'une main, un poignard de l'autre et mon casque sur la tête. Sa première question est de me demander si je suis devenu fou.

Alors pour lui prouver que je suis dans tout mon bon sens, et même pour lui donner quelque idée de mon courage, je lui raconte ce qui s'est passé. Mon voisin éclate de rire, j'ai vaincu un ramoneur. Je veux douter encore, mais mes mains, ma chemise et mon visage même pleins de suie, attestent la vérité de ses paroles. Mon voisin me donne alors quelques explications, et je n'ai plus de doute.

En effet, le ramoneur, qui en France, même l'hiver, n'est qu'une espèce d'oiseau

de passage qui chante une fois l'an au haut de la cheminée, devient à Saint-Pétersbourg un être de première nécessité; aussi, tous les quinze jours au moins, fait-il sa tournée dans chaque maison. Seulement ses travaux tutélaires sont nocturnes car, si dans la journée on ouvrait les conduits des poêles ou si l'on éteignait le feu des cheminées, le froid pénétrerait dans les appartements. Les poêles se ferment donc dès le matin, aussitôt qu'on y a allumé le feu, et les cheminées tous les soirs dès qu'on l'y a éteint. Il en résulte que les ramoneurs, qui sont abonnés avec les propriétaires des maisons, grimpent sur les toîts, et, sans même prévenir les locataires, font descendre dans la cheminée un fagot d'épines, dont une grosse pierre est

le centre, et raclent avec cette espèce de balai la cheminée dans les deux tiers de sa longueur. Puis, quand la besogne supérieure est terminée, ils entrent dans la maison, pénètrent dans les appartements des locataires; et nettoient à leur tour la partie basse des conduits. Ceux qui sont habitués ou prévenus savent ce dont il s'agit et ne s'en préoccupent aucunement. Malheureusement on avait oublié de me mettre au fait, et comme c'était la première fois que le pauvre diable de ramoneur entrait chez moi pour y exercer son industrie, il avait failli être victime de ma promptitude à le mal juger.

Le lendemain, j'eus la preuve que le voisin ne m'avait dit que la vérité. Mon hô-

tesse entra chez moi dès le matin, et me dit qu'il y avait en bas un ramoneur qui réclamait sa lanterne.

A trois heures de l'après-midi, le comte Alexis vint me prendre dans son traîneau, qui était tout bonnement une excellente caisse de coupé montée sur patins, et nous nous acheminâmes avec une merveilleuse rapidité vers le rendez-vous de chasse, qui était une maison de campagne de M. de Nariskin, distante de dix ou douze lieues de Saint-Pétersbourg, et située au milieu de bois très épais; nous y arrivâmes à cinq heures, et nous trouvâmes presque tous les chasseurs arrivés. Au bout de quelques instants la réunion se compléta, et l'on annonça que le dîner était servi. Il

faut avoir vu un dîner chez un grand seigneur russe pour se faire une idée du point où peut être porté le luxe de la table. Nous étions à la moitié de décembre, et la première chose qui me frappa fut, au milieu du surtout qui couvrait la table, un magnifique cerisier, tout chargé de cerises, comme en France à la fin de mai. Autour de l'arbre, des oranges, des ananas, des figues et des raisins s'élevaient en pyramides et complétaient un dessert qu'il eût été difficile de se procurer à Paris au mois de septembre. Je suis sûr que le dessert seul coûtait plus de trois mille roubles.

Nous nous mîmes à table; dès cette époque on avait adopté à Saint-Pétersbourg cette excellente coutume de faire décou-

per par des maîtres-d'hôtel, et de laisser les convives se servir à boire eux-mêmes : il en résulte que, comme les Russes sont les premiers buveurs du monde, il y avait entre chacun des convives, au reste confortablement espacés, cinq bouteilles de vins différents, des meilleurs crus, de Bordeaux, d'Épernay, de Madère, de Constance et de Tokay; quant aux viandes, elles étaient tirées, le veau d'Archangel, le bœuf de l'Ukraine, et le gibier de partout.

Après le premier service, le maître-d'hôtel entra tenant sur un plat d'argent deux poissons vivants et qui m'étaient inconnus. Aussitôt tous les convives poussèrent un cri d'admiration : c'étaient deux sterlets. Or, comme les

sterlets ne se pêchent que dans le Volga, et que la partie la plus rapprochée du cours du Volga coule à plus de trois cent cinquante lieues de Saint-Pétersbourg, il avait fallu, attendu que ce poisson ne peut vivre que dans l'eau maternelle, il avait fallu (que nos Grimaud de la Reinière comprennent bien cela et se pendent!) percer la glace du fleuve, pêcher dans ses profondeurs deux de ses habitants, et pendant cinq jours et cinq nuits de voyage les maintenir dans une voiture fermée, et chauffée à une température qui ne permît pas à l'eau du fleuve de se geler.

Aussi avaient-ils coûté chacun huit cents roubles; plus de seize cents francs les deux. Potemkim, de fabuleuse mémoire, n'aurait pas fait mieux!

Dix minutes après ils reparurent sur la table, mais cette fois si bien cuits à point, que les éloges se partagèrent entre l'amphitryon qui les avait fait pêcher et le maître-d'hôtel qui les avait fait cuire, puis vinrent les primeurs, petits pois, asperges, haricots verts, toutes choses ayant véritablement la forme de l'objet qu'elles avaient la prétention de représenter, mais dont le goût uniforme et aqueux protestait contre la forme.

On ne quitta la table que pour passer au salon où les tables de jeu étaient dressées; comme je n'étais ni assez pauvre ni assez riche pour avoir cette passion, je regardai faire les autres. A minuit, c'est-à-dire à l'heure ou j'allai me coucher, il y avait

déjà, de part et d'autre, trois cent mille roubles et vingt-cinq mille paysans de perdus.

Le lendemain au point du jour, on vint me réveiller. Les piqueurs avaient connaissance de cinq ours détournés dans un bois qui pouvait avoir une lieue de tour. J'appris cette nouvelle, tout agréable qu'on me la croyait être, avec un léger frissonnement. Si brave que l'on soit, on éprouve toujours quelque inquiétude à aborder un ennemi inconnu, et avec lequel on doit se rencontrer pour la première fois.

Je n'en revêtis pas moins gaillardement mon costume, qui était établi de manière à ce que je n'avais rien à craindre du froid. D'ailleurs, comme pour prendre part à la fête, le soleil était magnifique, et la tempé-

rature qui s'adoucissait à ses rayons, ne marquait pas, à cette heure matinale, plus de quinze degrés, ce qui, vers midi, en promettait sept ou huit seulement.

Je descendis et trouvai tous nos chasseurs prêts et dans un costume uniforme, sous lequel nous avions grand peine à nous reconnaître nous-mêmes. Des traîneaux tout attelés nous attendaient; nous y montâmes; dix minutes après, nous étions au rendez-vous.

C'était une charmante maison de paysan russe, toute en bois et faite à la hache, avec son grand poêle et son saint patron, que chacun de nous salua dévotement selon la coutume, en passant le seuil de la porte. Un déjeûner substantiel nous atten-

dait : chacun y fit honneur ; mais je remarquai que, contrairement à leurs habitudes, aucun de nos chasseurs ne buvait. C'est qu'on ne se grise pas avant un duel, et que la chasse que nous allions entreprendre est un véritable duel.

Vers la fin du déjeûner, le piqueur parut à la porte, ce qui voulait dire qu'il était temps de se mettre en route. A la porte, on nous remit à chacun une carabine toute chargée, que nous devions porter en banderole, mais dont nous ne devions faire usage qu'en cas de danger. Outre cette carabine, chacun de nous reçut encore cinq ou six plaques de fer-blanc que l'on jette à l'ours, et dont le son et l'éclat ont pour but de l'irriter.

Au bout de cent pas nous trouvâmes l'enceinte; elle était entourée par la musique de M. de Nariskin, la même que j'avais entendue sur la Néva pendant les belles nuits d'été. Chaque homme tenait à la main son cor, prêt à pousser sa note. L'enceinte tout entière était entourée ainsi, de manière à ce que les ours, de quelque côté qu'ils se présentassent, fussent repoussés par le bruit. Entre chaque musicien, il y avait un piqueur, un valet ou un paysan avec un fusil chargé à poudre seulement, de peur qu'une des balles ne vînt nous atteindre, le bruit des coups de feu devant se joindre à celui des instruments si les ours tentaient de forcer. Nous franchîmes cette ligne, et nous entrâmes dans l'enceinte.

A l'instant même le bois fut enveloppé d'un cercle d'harmonie qui fit sur nous le même effet que la musique militaire doit faire sur les soldats au moment de la bataille ; si bien que moi-même je me sentis tout transporté d'une ardeur belliqueuse dont, cinq minutes auparavant, je ne me serais pas cru capable.

J'étais placé entre le piqueur de M. de Nariskin, qui devait à mon inexpérience l'honneur de prendre part à la chasse, et le comte Alexis, sur lequel j'avais promis à Louise de veiller, et qui, au contraire, veillait sur moi. Il avait à sa gauche le prince Nikita Mouravieff, avec lequel il était extrêmement lié, et au-delà du prince Nikita Mouravieff, je pouvais

encore apercevoir, à travers les arbres, M. de Nariskin. Au-delà je ne voyais rien.

Nous marchions ainsi depuis dix minutes à peu près, lorsque les cris *medvede*, *medvede* *, retentirent, accompagnés de quelques coups de feu. Un ours qui s'était levé au bruit des cors avait probablement apparu sur la lisière, et était repoussé à la fois par les piqueurs et les musiciens. Mes deux voisins me firent de la main signe d'arrêter, et chacun de nous se tint sur ses gardes. Au bout d'un instant nous entendîmes devant nous le froissement des

* *Medvede,* mot composé de *med*, qui veut dire miel, et *vede*, qui sait; littéralement *qui sait le miel*; l'animal ayant reçu son nom de l'adresse qu'il a reçue de la nature à découvrir son mets favori.

broussailles accompagné d'un grognement sourd. J'avoue qu'à ce bruit, qui paraissait s'approcher de mon côté, je sentis, malgré le froid qu'il faisait, la sueur me monter au front. Mais je regardai autour de moi ; mes deux voisins faisaient bonne contenance; je fis comme eux. En ce moment l'ours parut, sortant la tête et la moitié du corps d'un buisson d'épines situé entre moi et le comte Alexis.

Mon premier mouvement fut de lâcher mon poignard et de prendre mon fusil, car l'ours étonné nous regardait tour à tour, et paraissait encore indécis vers lequel de nous deux il s'avancerait; mais le comte ne lui donna pas le temps de choisir. Jugeant que je ferais quelque mala-

dresse, il voulut attirer à lui l'ennemi, et, s'approchant de quelques pas, afin de gagner une espèce de clairière où il n'était plus libre de ses mouvements, il lui jeta au nez une des plaques de fer-blanc qu'il tenait à la main. L'ours aussitôt se jeta dessus d'un seul bond, et avec une légèreté incroyable, prit la plaque entre ses griffes, puis la tordit en grognant. Le comte alors fit encore un pas vers lui, et lui en jeta une seconde; l'ours la saisit comme fait un chien de la pierre qu'on lui lance, et la broya entre ses dents. Le comte, pour augmenter sa colère, lui en jeta une troisième; mais cette fois, comme s'il eût compris que c'était une folie à lui de s'acharner à un objet inanimé, il laissa dédaigneusement la plaque tomber à côté

de lui, tourna sa tête vers le comte, poussa un rugissement terrible, fit vers lui quelques pas au trot, de manière qu'ils ne se trouvèrent plus qu'à une dizaine de pieds l'un de l'autre. En ce moment le comte fit entendre un coup de sifflet aigu. A ce bruit l'ours se dressa aussitôt sur ses pattes de derrière : c'était ce qu'attendait le comte ; il se jeta sur l'animal, qui étendit ses deux bras pour l'étouffer; mais avant même qu'il ait eu le temps de les rapprocher, l'ours jeta un cri de douleur, et faisant trois pas en arrière, en chancelant comme un homme ivre, il tomba mort. Le poignard lui avait traversé le cœur.

Je courus au comte pour lui demander s'il n'était point blessé, et je le trouvai

calme et froid, comme s'il venait de couper le jarret à un chevreuil. Je ne comprenais rien à un pareil courage ; j'étais tout tremblant, moi, pour avoir assisté seulement à ce combat.

— Vous voyez comme il faut faire, me dit le comte, ce n'est pas plus difficile que cela. Aidez-moi à le retourner ; je lui ai laissé le poignard dans la blessure, afin de vous donner la leçon entière.

L'animal était tout à fait mort. Nous le retournâmes avec peine, car il devait bien peser quatre cents, étant un ours noir de la grande espèce. Il avait effectivement le poignard enfoncé jusqu'au manche dans la poitrine. Le comte le retira, et plongea la lame deux ou trois fois dans la neige

pour la nettoyer. En ce moment nous entendîmes de nouveaux cris, et nous vîmes à travers les branches, le chasseur qui était à la gauche de M. de Nariskin aux prises à son tour avec un ours. La lutte fut un peu plus longue; mais enfin l'ours tomba comme le premier.

Cette double victoire, que je venais de voir remporter sous mes yeux, m'avait exalté; la fièvre qui me brûlait le sang avait écarté toute crainte. Je me sentais la force d'Hercule Néméen, et je demandais à mon tour à faire mes preuves.

L'occasion ne se fit pas attendre. A peine avions-nous fait deux cents pas depuis l'endroit où nous avions laissé les deux cadavres, que je crus apercevoir le haut

du corps d'un ours, à moitié sorti de sa tanière, placée entre deux rochers. Un instant je fus incertain, et pour me tirer d'incertitude, je jetai bravement vers l'objet, quel qu'il fût, une de mes plaques d'étain. La preuve fut décisive : l'ours releva ses lèvres, me montra deux rangées de dents blanches comme la neige, et fit entendre un grognement. A ce grognement, mes voisins de droite et de gauche s'arrêtèrent, apprêtant leur carabine, afin de me prêter secours si besoin était, car ils virent bien que celui-là était pour moi.

Le mouvement que je leur vis faire de mettre la main à leur fusil me fit penser que j'étais autorisé à me servir du mien; d'ailleurs j'avoue que j'avais plus de con-

fiance dans cette arme que dans mon poignard. Je le passai donc à ma ceinture, et, prenant à mon tour ma carabine, j'ajustai l'animal avec tout le sang-froid que je pus appeler à mon aide; lui, de son côté me fit beau jeu en ne bougeant pas; enfin, quand je le vis bien au bout de mon canon, j'appuyai le doigt sur la gachette, et le coup partit.

Au même instant un rugissement terrible se fit entendre. L'ours se dressa, battant l'air d'une de ses pattes, tandis que l'autre, brisée à l'épaule, pendait le long de son corps. J'entendis en même temps mes deux voisins me crier: Garde à vous! En effet, l'ours, comme s'il fût revenu d'un premier mouvement de stupéfaction, vint

droit à moi, avec une telle rapidité, malgré son épaule cassée, que j'eus à peine le temps de tirer mon poignard. Je raconterai mal ce qui se passa alors, car tout fut rapide comme la pensée. Je vis l'animal furieux se dresser devant moi, la gueule tout ensanglantée. De mon côté, je lui portai de toute ma force, un coup terrible; mais je rencontrai une côte, et le poignard dévia; je sentis alors peser comme une montagne sa patte sur mon épaule, je pliai les jarrets et tombai à la renverse sous mon adversaire, le saisissant instinctivement au cou de mes deux mains et réunissant toutes mes forces pour éloigner sa gueule de mon visage. Au même instant, deux coups de feu partirent, j'entendis le sifflement des balles, puis un bruit

mat. L'ours poussa un cri de douleur et s'affaissa de tout son poids sur moi. Je réunis toutes mes forces, et me jetant de côté, je me trouvai dégagé. Je me relevai aussitôt pour me remettre en défense, mais c'était inutile, l'ours était mort; il avait reçu à la fois la balle du comte Alexis derrière l'oreille et celle du piqueur au défaut de l'épaule. Quant à moi, j'étais couvert de sang, mais je n'avais pas la moindre blessure.

Tout le monde accourut, car du moment où l'on avait su que j'étais aux prises avec un ours, chacun avait craint que la chose ne tournât mal pour moi. Ce fut donc avec une grande joie que l'on me vit sur mes pieds près de mon ennemi mort.

Ma victoire, toute partagée qu'elle était, ne m'en fit pas moins grand honneur, car je ne m'en étais pas encore tiré trop mal pour un débutant. L'ours, comme je l'ai dit, avait l'épaule cassée par ma balle, et mon poignard, tout en glissant sur une côte, lui était remonté jusque dans la gorge : la main ne m'avait donc pas tremblé ni de loin ni de près.

Les deux autres ours, qui avaient été reconnus dans l'enceinte, ayaht forcé nos musiciens et nos piqueurs, la chasse se trouva terminée ; on traîna les cadavres jusque dans le chemin et on procéda au dépouillement des morts, puis on leur coupa les quatre pattes qui, considérées comme la partie la plus friande, devaient nous être servies à dîner.

Nous revînmes au château avec nos trophées. Un bain parfumé attendait chacun de nous dans sa chambre, et ce n'était pas chose inutile après être resté, comme nous l'avions fait, tout une demi-journée enveloppés dans nos fourrures. Au bout d'une demi-heure, la cloche nous avertit qu'il était temps de descendre à la salle à manger.

Le dîner n'était pas moins somptueux que la veille, à part les sterlets, qui étaient remplacés par les pattes d'ours. C'étaient nos piqueurs qui, réclamant leurs droits, les avaient fait cuire, au détriment du maître-d'hôtel, et cela tout bonnement dans un four creusé en terre, au milieu des braises ardentes et sans préparation

aucune. Aussi, quand je vis paraître ces espèces de charbons informes et noircis, je me sentis peu de goût pour ce singulier mets ; on ne m'en passa pas moins ma patte comme aux autres, et, résolu de suivre l'exemple jusqu'au bout, j'enlevai avec la pointe de mon couteau, la croûte brûlée qui la couvrait, et j'arrivai à une chair parfaitement cuite dans son jus, et sur le compte de laquelle je revins dès la première bouchée. C'était une des plus savoureuses choses que l'on pût manger.

En remontant dans mon traîneau j'y trouvai la peau de mon ours qu'y avait courtoisement fait porter M. de Nariskin.

XI

Nous retrouvâmes Saint-Pétersbourg dans les préparatifs de deux grandes fêtes qui se suivent à quelques jours de distance; je veux parler du jour de l'an et de la bénédiction des eaux : la première toute mondaine, la seconde toute religieuse.

Le premier jour de l'an, en vertu de la

coutume qui fait que les Russes appellent l'empereur *père* et l'impératrice *mère*, l'empereur et l'impératrice reçoivent leurs enfants. Vingt-cinq mille billets sont jetés comme au hasard par les rues de Saint-Pétersbourg, et les vingt-cinq mille invités, sans distinction de rangs, sont admis le même soir au palais d'Hiver.

Quelques rumeurs sinistres avaient couru ; on disait que la réception n'aurait pas lieu cette année, car des bruits d'assassinat s'étaient répandus, malgré le silence ténébreux et profond que garde la police en Russie. C'était encore cette conspiration inconnue, serpent aux mille replis et aux dards mortels, qui levait la tête, menaçait, puis, rentrant aussitôt dans

l'ombre, se cachait à tous les regards. Mais bientôt les craintes se dissipèrent, du moins celle des curieux, l'empereur ayant dit positivement au grand-maître de la police qu'il désirait que tout se passât comme d'habitude, quelque facilité qu'offrit pour l'exécution d'un meurtre le domino, dont, selon l'ancien usage, les hommes sont couverts dans cette soirée.

Il y a ceci, au reste, de remarquable en Russie, qu'à part les conspirations de famille, le souverain n'a rien à craindre que des grands, son double rang de pontife et d'empereur, qu'il a hérité des Césars, comme leur successeur oriental, le faisant sacré pour le peuple. D'ailleurs, dans tous les pays il en est ainsi, et c'est le

côté sanglant de la civilisation. L'assassin, dans les temps de barbarie, reste dans la famille ; de la famille il passe dans l'aristocratie, et de l'aristocratie il tombe dans le peuple. La Russie a donc encore des siècles à franchir avant d'avoir ses Jacques Clément, ses Damiens et ses Alibaud ; elle n'en est qu'aux Pahlen et aux Ankastrœm.

Aussi était-ce parmi son aristocratie, dans son palais même, et jusque dans sa propre garde, qu'Alexandre, disait-on, devait trouver des assassins. On savait cela, on le disait du moins, et cependant, parmi les mains qui se tendaient vers l'empereur, on ne pouvait distinguer les mains amies des mains ennemies; tel qui s'approchait de lui en rampant comme un

chien, pouvait tout à coup se redresser et déchirer comme un lion. Il n'y avait qu'à attendre et à se confier en Dieu : c'est ce que fit Alexandre.

Le jour de l'an arriva. Les billets furent distribués comme de coutume; j'en avais dix pour un, tant mes écoliers s'étaient empressés à me faire voir cette fête nationale, si intéressante pour un étranger. A sept heures du soir, les portes du palais d'Hiver s'ouvrirent.

Je m'étais attendu surtout, d'après les bruits qui s'étaient répandus, à trouver les avenues du palais garnies de troupes; aussi mon étonnement fut-il grand de ne pas apercevoir une seule baïonnette de renfort; les sentinelles seules étaient,

comme d'habitude, à leur poste; quant à l'intérieur du palais, il était sans gardes.

On devine, par l'entrée de notre spectacle gratis, ce que doit être le mouvement d'une foule huit fois plus considérable qui se précipite dans un palais vaste comme les Tuileries; et cependant il est remarquable, à Saint-Pétersbourg, que le respect que l'on a instinctivement pour l'empereur empêche cette invasion de dégénérer en cohue bruyante. Au lieu de crier à qui mieux mieux, chacun, comme pénétré de son infériorité, et reconnaissant de la faveur qu'on lui accorde, dit à son voisin : Pas de bruit, pas de bruit.

Pendant qu'on envahit son palais, l'empereur est dans la salle Saint-Georges, où,

assis près de l'impératrice et entouré des grands-ducs et des grandes-duchesses, il reçoit tout le corps diplomatique. Puis, tout à coup, quand les salons sont pleins de grands seigneurs et de Mougicks, de princesses et de grisettes, la porte de la salle Saint-Georges s'ouvre, la musique se fait entendre, l'empereur offre la main à la France, à l'Autriche ou à l'Espagne, représentées par leurs ambassadrices, et se montre à la porte. Alors chacun se presse, se retire ; le flot se sépare comme la mer rouge, et Pharaon passe.

C'était ce moment qu'on avait choisi, disait-on, pour l'assassiner, et il faut avouer, au reste, que c'était chose facile à faire.

Les bruits qui s'étaient répandus firent que je regardai l'empereur avec une nouvelle curiosité. Je m'attendais à lui trouver ce visage triste que je lui avais vu à Tzarko-Selo; aussi mon étonnement fut-il extrême quand je m'aperçus qu'au contraire jamais peut-être il n'avait été plus ouvert et plus riant. C'était, au reste, l'effet que produisait sur l'empereur Alexandre toute réaction morale contre un grand danger, et il avait donné de cette sérénité factice deux exemples frappants, l'un à un bal chez l'ambassadeur de France, M. de Caulaincourt, l'autre dans une fête à Zakret, près de Vilna.

M. de Caulaincourt donnait un bal à l'empereur, lorsqu'à minuit, c'est-à-dire

lorsque les danseurs étaient au grand complet, on vint lui dire que le feu était à l'hôtel. Le souvenir du bal du prince Schwartzemberg, interrompu par un accident pareil, se présenta aussitôt à l'esprit du duc de Vicence, avec le souvenir de toutes les conséquences fatales qui en avaient été la suite, conséquences qui furent bien plutôt causées par la terreur qui rendit chacun insensé, que par le danger lui-même. Aussi le duc, voulant tout voir lui-même, plaça-t-il à chaque porte un aide-de-camp, avec ordre de ne laisser sortir personne; et, s'approchant de l'empereur : — Sire, lui dit-il tout bas, le feu est à l'hôtel ; je vais voir ce que c'est par moi-même ; il est important que personne ne le sache avant qu'on connaisse

la nature et l'étendue du danger. Mes aides-de-camp ont ordre de ne laisser sortir personne, que votre majesté et leurs altesses impériales les grands-ducs et les grandes-duchesses. Si votre majesté veut donc se retirer, elle le peut; seulement, je lui ferai observer qu'on ne croira pas au feu tant qu'on la verra dans les salons.

— C'est bien, dit l'empereur, allez; je reste.

M. de Caulaincourt courut à l'endroit où l'incendie venait de se déclarer. Comme il l'avait prévu, le danger n'était pas aussi grand qu'au premier abord on aurait pu le craindre, et le feu céda bientôt sous les efforts réunis des serviteurs de la maison. Aussitôt l'ambassadeur remonta dans les

salons et trouva l'empereur dansant une polonaise. M. de Caulaincourt et lui se contentèrent d'échanger un regard.

— Eh bien? demanda l'empereur après la contredanse.

— Sire, le feu est éteint, répondit M. de Caulaincourt; et tout fut dit. Le lendemain seulement, les invités de cette splendide fête apprirent que pendant une heure ils avaient dansé sur un volcan.

A Zakret, ce fut bien autre chose encore; car l'empereur jouait là non-seulement sa vie, mais encore son empire. Au milieu de la fête, on vint lui annoncer que l'avant-garde française venait de passer le Niémen, et que l'empereur Napoléon, son hôte

d'Erfurth, qu'il avait oublié d'inviter, pouvait d'un moment à l'autre entrer dans la salle de bal, suivi de six cent mille danseurs. Alexandre donna ses ordres tout en paraissant causer de choses indifférentes avec ses aides-de-camp, continua de parcourir les salles, de vanter les illuminations, dont la lune, qui venait de se lever, était, disait-il, la plus belle pièce, et ne se retira qu'à minuit, au moment où le souper, servi sur de petites tables, en occupant tous les convives, lui permettait de leur dérober facilement son absence. Nul, pendant toute la soirée, n'avait aperçu sur son front la moindre trace d'inquiétude, de sorte que ce ne fut que par l'arrivée même des Français que l'on apprit leur présence.

Comme on le voit, l'empereur avait retrouvé, si souffrant et si mélancolique qu'il fut à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au 1er janvier 1825, sinon toute son ancienne sérénité, du moins son ancienne énergie. il parcourut comme d'habitude toutes les salles, conduisant l'espèce de galop que j'ai déjà dit et suivi de sa cour. Je me laissai à mon tour entraîner par le flot, qui revint à son lancé vers les neuf heures, après avoir fait le tour du palais.

A dix heures, comme l'illumination de l'Ermitage était terminée, les personnes qui avaient des billets pour le spectacle particulier furent invitées à s'y rendre.

Comme j'étais du nombre des privilégiés, je me dégageai à grand' peine de la foule.

Douze nègres, richement costumés à l'oriental, se tenaient à la porte par laquelle on se rend au théâtre, pour contenir la foule et vérifier les invitations.

J'avoue qu'en entrant dans le théâtre de l'Ermitage, au bout duquel était dressé, dans une longue galerie qui fait face à la salle, le souper de la cour, je crus entrer dans un palais de fée. Qu'on se figure une vaste salle toute tendue, plafonnée et lambrissée en tubes de cristal de la grosseur des sarbacanes en verre avec lesquelles les enfans envoient des boules de mastic aux moineaux. Tous ces tubes sont figurés, tordus, contournés dans des formes appropriées à l'endroit où ils sont posés, unis entre eux par des fils d'argent impercep-

tibles, et masquent huit à dix mille lampions, dont ils reflètent et doublent la lumière. Ces lampions de couleur éclairent des paysages, des jardins, des fleurs, des bosquets d'où s'élève une musique aérienne et invisible, des cascades et des lacs qui semblent rouler des milliers de diamants, et qui, vus à travers ce voile de lumière, prennent des tons d'une poésie et d'un fantastique merveilleux.

Le posage seul de cette illumination coûte douze mille roubles et dure deux mois.

A onze heures la musique annonça par une fanfare l'arrivée de l'empereur. Il entra au milieu de sa famille et suivi par la cour. Aussitôt les grands ducs, les grandes

duchesses, les ambassadeurs, les ambassadrices, les officiers de la couronne et les dames d'honneur prirent place à la table du milieu; le reste des invités, qui se composait de six cents convives à peu près appartenant tous à la première noblesse, s'assit aux deux autres tables. L'empereur seul resta debout, circulant entre les tables, et s'adressant tour à tour à quelqu'un de ses convives, qui selon les règles de l'étiquette, lui répondait sans se lever.

Je ne puis dire l'effet que produisit sur les autres assistants ce coup-d'œil magique de cet empereur, de ces grands ducs, de ces grandes duchesses, de ces seigneurs et de ces femmes, les uns couverts d'or et de broderies, les autres ruisselantes de dia-

mants, vus ainsi au milieu d'un palais de cristal; mais je sais que, quant à moi, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors, et je n'éprouvai jamais depuis, une pareille sensation de grandeur. J'ai vu plus tard quelques-unes de nos fêtes royales; patriotisme à part, je dois avouer la supériorité de celle-là.

Le banquet fini, la cour quitta l'Ermitage, et reprit le chemin de la salle Saint-George. A une heure, la musique donna le signal d'une seconde polonaise qui passa comme la première, conduite par l'empereur. C'étaient ses adieux à la fête, car aussitôt cette polonaise finie, il se retira.

J'avoue que je reçus la nouvelle de sa retraite avec plaisir; toute la soirée j'avais

eu le cœur serré de crainte en songeant qu'une si magnifique fête pouvait, d'un moment à l'autre, être ensanglantée, quoiqu'il me parut impossible, en voyant une si grande confiance témoignée par le souverain à son peuple, ou plutôt par le père à ses enfants, que le poignard ne tombât des mains du meurtrier, quel qu'il fût.

L'empereur retiré, la foule s'écoula peu à peu; il faisait 40 degrés de chaleur dans le palais et 20 degrés de froid au dehors. C'était une différence de 60 degrés. En France, nous aurions su huit jours après combien de personnes étaient mortes victimes de cette brusque et violente transition, et l'on aurait trouvé moyen de rejeter la faute sur le souverain, sur les mi-

nistres ou sur la police, ce qui eût fourni aux philanthropes de la presse une polémique merveilleuse. A Saint-Pétersbourg, on ne sait rien, et grâce à ce silence, les fêtes joyeuses n'ont pas de tristes lendemains.

Quant à moi, grâce à un domestique qui eut, chose rare, l'intelligence de rester où je lui avais dit de m'attendre, grâce à un triple manteau de fourrures et à un traîneau bien fermé, je regagnai sans encombre le canal Catherine.

La seconde fête, qui était celle de la bénédiction des eaux, empruntait encore cette année une nouvelle solennité au désastre terrible qu'avait amené avec elle l'inondation récente de la Néva. Aussi, de-

puis quinze jours à peu près, les préparatifs de la cérémonie se faisaient-ils avec une pompe et une activité visiblement mêlés de cette crainte religieuse entièrement inconnue à nous autres peuples sans croyance. Ces préparatifs consistaient dans l'érection sur la Néva d'un grand pavillon de forme circulaire, percé de huit ouvertures, décoré de quatre grands tableaux et couronné d'une croix ; on s'y rendait par une jetée établie en face de l'Ermitage, et au milieu du plancher de glace de l'édifice, on devait percer, le matin même de la fête, une grande ouverture pour que le prêtre pût arriver jusqu'à l'eau, ou plutôt pour que l'eau pût remonter jusqu'au prêtre.

Le jour qui devait apaiser la colère du

fleuve, arriva enfin. Malgré le froid, qui était d'une vingtaine de degrés, dès neuf heures du matin, les quais étaient garnis de spectateurs; quant au fleuve, il disparaissait entièrement sous la multitude des curieux. J'avoue que je n'osai prendre place parmi eux, tremblant que, quelle que fût sa force et son épaisseur, la glace ne se brisât sous un pareil poids. Je me glissai donc comme je pus, et après trois quarts d'heure de travail, pendant lesquels on me prévint deux fois que mon nez gelait, j'arrivai jusqu'au parapet de granit qui garnit le quai. Un vaste espace circulaire était réservé autour du pavillon.

A onze heures et demie, l'impératrice et

les grandes duchesses, en prenant place sur un des balcons vitrés du palais, annoncèrent à la foule que le *Te Deum* était fini. En effet, on vit déboucher du Champ-de-Mars toute la garde impériale, c'est-à-dire quarante mille hommes à peu près qui vinrent au son de la musique militaire se ranger en bataille sur le fleuve, s'étendant sur une triple ligne depuis l'ambassade française jusqu'à la forteresse. Au même instant la porte du palais s'ouvrit, les bannières, les saintes images et les chantres de la chapelle parurent, précédant le clergé conduit par le pontife ; puis vinrent les pages et les drapeaux des divers régiments de la garde portés par les sous-officiers ; puis enfin l'empereur ayant à sa droite le grand-duc Nico-

las, et à sa gauche le grand-duc Michel, et suivi des grands officiers de la couronne, des aides-de-camp et des généraux.

Dès que l'empereur fut arrivé à la porte du pavillon, presque entièrement rempli par le clergé et les porte-drapeaux, le métropolitain donna le signal, et à l'instant même les chants sacrés, entonnés par plus de cent voix d'hommes et d'enfants, sans aucun accompagnement instrumental, retentirent avec une telle harmonie, que je ne me rappelle pas avoir jamais entendu d'aussi merveilleux accents. Pendant tout le temps que dura la prière, c'est-à-dire pendant vingt minutes à peu près, l'empereur, sans fourrures, avec l'uniforme seulement, demeura debout, immo-

bile et la tête nue, bravant un climat plus puissant que tous les empereurs du monde, et courant un danger plus réel que s'il se fut trouvé en face de cent bouches à feu sur le devant d'une ligne de bataille. Cette imprudence religieuse était d'autant plus effrayante pour les spectateurs enveloppés de leurs manteaux et la tête couverte de leurs bonnets fourrés, que, quoique jeune encore, l'empereur était presque chauve.

Aussitôt ce second *Te Deum* achevé, le métropolitain prit une croix d'argent des mains d'un enfant de cœur, et au milieu de toute la foule agenouillée, bénit à haute voix le fleuve, en plongeant la croix par l'ouverture faite à la glace et qui permettait à l'eau de monter jusqu'à lui. Il prit un vase qu'il remplit de cette eau bé-

nite et qu'il présenta à l'empereur. Après cette cérémonie vint le tour des drapeaux.

Au moment où les étendards s'inclinaient à leur tour pour recevoir la bénédiction, une fusée partit du pavillon et jeta dans les airs sa blanche fumée. Au même instant une détonation terrible se fit entendre; c'était toute l'artillerie de la forteresse, qui, avec sa voix de bronze, chantait à son tour le *Te Deum.*

Les salves se renouvelèrent trois fois pendant la bénédiction. A la troisième, l'empereur se couvrit et reprit le chemin du palais. Dans ce trajet, il passa à quelques pas seulement de moi. Cette fois il était triste comme jamais je ne l'avais vu; il savait qu'au milieu d'une fête religieuse

il ne courait aucun danger, et il était redevenu lui-même.

A peine se fut-il éloigné, que le peuple, à son tour, se précipita dans le pavillon; les uns trempant leurs mains dans l'ouverture et faisant le signe de la croix avec l'eau nouvellement bénite, les autres en emportant de pleins vases, et quelques-uns même y plongeant leurs enfants tout entiers, convaincus que ce jour-là le contact du fleuve n'a rien de dangereux.

Le même jour, la même cérémonie se pratique à Constantinople; seulement là où l'hiver n'a point de souffle et la mer point de glaces, le patriarche monte sur une barque, jette dans l'eau bleue du Bosphore la croix sainte, qu'un plongeur rat-

trape avant qu'elle soit perdue dans ses profondeurs.

Presque immédiatement après les cérémonies saintes viennent les joies profanes, dont la croûte hivernale du fleuve doit encore être le théâtre; seulement celles-là sont subordonnées entièrement au caprice de la température. Souvent, lorsque toutes les baraques sont dressées, toutes les dispositions faites, que l'emplacement des courses n'attend plus que ses chevaux, et que les montagnes russes n'attendent plus que leurs glisseurs, la girouette dérouillée tourne tout à coup à l'ouest; des bouffées de vent humide arrivent du golfe de Finlande, la glace suinte et la police intervient; aussitôt, au grand

désespoir de la population de Saint-Pétersbourg, les baraques sont démolies et transportées sur le Champs-de-Mars. Mais quoique ce soit absolument la même chose, et que la foule y retrouve les mêmes amusements, n'importe, le carnaval est manqué. Le Russe est pour sa Néva comme le Napolitain pour son Vésuve : s'il cesse de fumer, on craint qu'il ne soit éteint, et le lazzarone aime mieux le voir mortel que mort.

Heureusement il n'en fut point ainsi pendant le glorieux hiver de 1825, et pas un instant il n'y eut, grâce à Dieu, crainte de dégel; aussi, tandis que quelques bals aristocratiques préludaient aux joies populaires, des baraques nombreuses com-

mencèrent-elles à se dresser en face de l'ambassade de France, s'étendant presque d'un quai à l'autre, c'est-à-dire sur une largeur de plus de deux mille pas. Les montagnes russes ne demeurèrent point en retard, et, à mon grand étonnement, me parurent beaucoup moins élégantes que leurs imitations parisiennes: c'est tout bonnement une descente cintrée de cent pieds de hauteur et de quatre cents pieds de long, formée par des planches, sur lesquelles on jette alternativement de l'eau et de la neige jusqu'à ce qu'il s'y forme une croûte de glace de six pouces à peu près. Quant au traîneau, c'est tout bonnement une planche formant retour à l'une de ses extrémités, et ressemblant tout-à-fait, pour la forme, aux

crochets à l'aide desquels nos commissionnaires portent leur fardeaux. Les conducteurs vont dans la foule, tenant leur planche sous le bras et recrutant des amateurs. Lorsqu'ils ont trouvé une pratique, ils montent avec elle par l'escalier qui conduit au sommet, et qui est pratiqué sur le versant opposé à la descente ; le glisseur ou la glisseuse s'assied sur le devant, les pieds appuyés au rebord ; le conducteur s'accroupit derrière, et dirige son traîneau avec une adresse d'autant plus nécessaire, que les deux côtés de la montagne étant sans garde-fous, on serait précipité si la planche déviait dans sa course. Chaque course coûte un kopeck, c'est-à-dire un peu moins de deux liards de notre monnaie.

